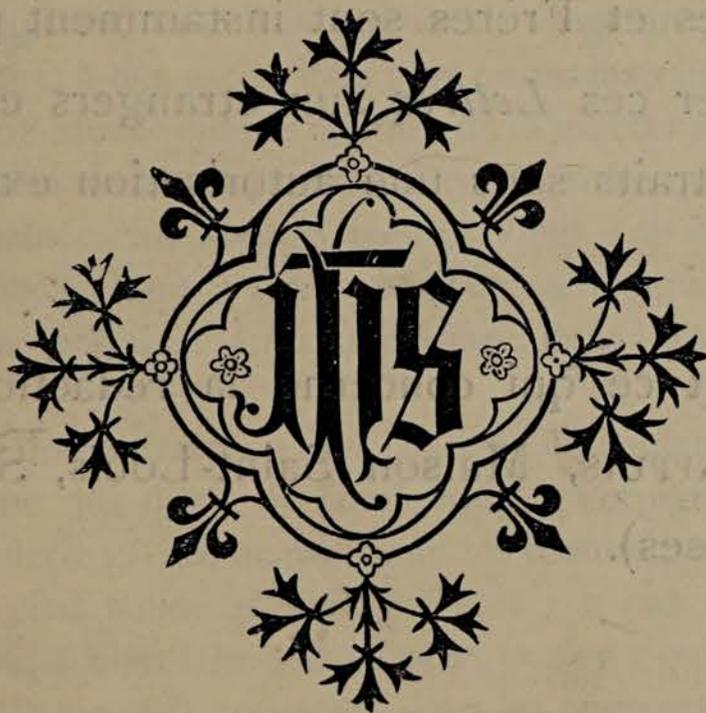


A. M. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XX. — N° 1. MARS 1901.



Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Ch. CHAPPUIS, Maison Saint-Louis, St-Hélier, Jersey (Iles Anglaises).





LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Chinoiseries autour d'un lit funèbre.

Lettre du P. Auguste Debesse au R. P. Paul Troussard.

T'Sing-chan-kiao, 20 mai 1900.

MON RÉVÉREND PÈRE RECTEUR,

P. C.

VOUS rappelez-vous nos excursions dans les montagnes d'Aberdovey ? Quand il s'agissait, avec vos jambes de vingt ans, de m'entraîner, moi déjà un peu vieux, à des ascensions plus ou moins raides ; c'était naturellement pour le bon motif : simple histoire de m'exercer aux courses apostoliques. Mais jusqu'ici vraiment j'aurais bien pu garder quelque doute sur l'utilité de cet entraînement. Depuis bientôt vingt ans de Chine, en fait d'ascensions, j'en étais réduit à gravir les berges, lorsque je quittais ma vieille barque, qui me portait, à longueur d'année, dans les canaux du Yangtcheou-fou.

Mais voici que le dernier *status* a tout changé. Transplanté à l'autre bout de la mission, comme qui dirait de Dunkerque à Perpignan, j'ai laissé la marine pour la cavalerie et les marais pour les montagnes. Or on a beau avoir des mules au pied solide et infatigable, il y a par endroits de tels escarpements, qu'il faut bien laisser là sa bête, et s'en tirer seul comme on peut. C'est ce qui m'a tant fait apprécier, dans les premiers temps, mon expérience d'Aberdovey. Et maintenant que, grâce à elle, la transition est faite, je puis dire que, sans excepter même les casse-cou, qui ont aussi leur agrément, une fois franchis, je trouve ces courses à mule bien préférables aux paisibles séjours en barque, auxquels je me croyais presque voué. Ajoutez à cela que le pays est délicieux, les gens généralement avenants, le troupeau fidèle déjà nombreux et bien composé ; et vous reconnaîtrez si j'ai lieu de remercier le bon Maître de m'avoir donné à cultiver, sur mes vieux jours, ce nouveau champ d'apostolat.

Il surgit bien, par-ci, par-là, quelque affaire scabreuse. Mais les prédécesseurs ont si bien conquis la position, que les difficultés se résolvent d'ordinaire sans avoir même besoin de recourir au mandarin. La seule idée que nous pourrions porter l'affaire au tribunal fait baisser pavillon aux plus récalcitrants.

Tout dernièrement j'allais chez un chrétien qui m'avait demandé de venir

réciter des prières sur le cercueil de sa mère. Bien que nous soyons déjà pas mal dérangés par les Extrêmes-Onctions, nous acceptons volontiers cette surcharge d'aller faire des cérémonies funèbres, soit à la maison mortuaire, soit au lieu de la sépulture. C'est en effet d'un si bon exemple pour les païens, à qui nous sommes heureux de montrer comment l'Église entend le culte des morts !

J'arrivais donc chez notre homme par une pluie battante, pensant ne trouver chez lui, à cause du mauvais temps, que les plus proches parents avec les voisins. Quelle n'est pas ma surprise de trouver là une foule énorme ! Je m'en réjouissais naturellement, en pensant à la bonne impression qu'ils allaient recueillir. Qui sait si parmi ces braves gens, il n'y en avait pas encore quelques-uns qui, pour nous voir refuser aux défunts tout hommage idolâtrique, en étaient encore à nous croire totalement dépourvus de piété filiale ? Sans doute ils ne doivent plus guère penser que nous arrachions aux défunts ni les yeux ni le cœur, pour servir à des sortilèges. Car, dans ces parages-ci du moins, on semble assez bien revenu de ces abominables soupçons, qui ont servi de prétexte à tant d'émeutes et de pillages, sur presque tous les points de la Chine.

Pourtant ce jour-là, ce n'était pas précisément l'édification que venait chercher une bonne moitié des assistants : c'est-à-dire toute la parenté maternelle. Il est bon de vous dire, à ce propos, que ces deux côtés de la famille, en Chine, sont extrêmement tranchés, et s'entendent ordinairement comme frères ennemis. Les consanguins du père se feront un plaisir, si celui-ci vient à mourir, de tracasser sa veuve ; comme aussi les consanguins de la mère auront presque toujours à se plaindre du mari ou des enfants en prétextant qu'ils ont maltraité leur parenté : tout cela, bien entendu, afin de battre monnaie sur le dos des survivants. C'était précisément le cas de mon chrétien. Parmi tous ces parents, venus soi-disant pour prendre part à son deuil, un bon nombre avait de mauvaises intentions. Ils ne me les manifestent pas tout d'abord. Du plus loin qu'ils m'ont aperçu, voilà tout ce monde par terre, pleurant et se lamentant à fendre l'âme. Je distribue naturellement quelques paroles de consolation à droite et à gauche, mais sans trop m'attarder, ni trop m'émouvoir, et pour cause, de toute cette explosion de douleur. C'est tellement factice ! Après les avoir entendus pousser les cris les plus déchirants, presque toujours vous les verrez causer et rire, comme si de rien n'était ; quitte à recommencer, avec la même conviction de commande, les mêmes lamentations, au moment convenu.

Traversant donc toute cette foule, j'arrive à la pièce principale du logis, où je m'attendais à voir le cercueil, en grand appareil. — Oh ! la pauvre défunte n'est pas encore en bière ! — Je la trouve là étendue sur un lit, recouverte seulement d'un mauvais drap mortuaire, pas même avec les beaux habits que tout fils qui se respecte ne manque jamais de faire revêtir

à ses parents, comme dernier gage de respect et de reconnaissance. — Mauvais cas ! Il y a certainement une grosse affaire là-dessous. — Pour comble d'embarras, je n'ai pas même avec moi le catéchiste qui m'accompagne d'ordinaire. J'en suis réduit à l'assistance de mon porteur, brave garçon s'il en fut, mais pas homme de représentation, assurément.

Enfin commençons d'abord par remplir notre ministère et par montrer à ces païens que nous savons mieux qu'eux honorer leurs morts. Je prends donc le surplis avec l'étole et la chape, et me mets en devoir de faire l'absoute. Silence parfait des païens pendant que je récite les prières, répandant l'eau bénite et balançant l'encensoir sur la dépouille mortelle de cette bonne vieille néophyte. Les quelques membres chrétiens de la famille récitent de leur côté les prières pour les morts ; et la cérémonie s'achève dans un recueillement des plus édifiants.

Mais quand j'ai tout fini, et que je me dispose à remonter à mule, non sans avoir dit au chrétien de procéder vite à la mise en bière, après avoir revêtu sa mère des habits de circonstance ; voilà que toute la parenté maternelle tombe à terre comme un seul homme, poussant des cris vers moi et me demandant justice ! « Il faut, disent-ils, surseoir à l'enterrement. Le corps porte des traces certaines de mort violente. Que le Père veuille bien les constater lui-même ; notre parente a été étranglée. » — Et pendant que les notables du clan maternel me faisaient cette étrange requête, les plus exaltées parmi les mégères de la bande soulevaient le drap mortuaire, mettant à découvert le haut de la poitrine de cette pauvre vieille, morte depuis près de quatre jours.

Mais moi, sans vouloir rien voir, naturellement, ni guère plus entendre : « Qu'est-ce que vous dites là ! répliquai-je ; une vieille de plus de soixante-dix ans ! A qui ferez-vous croire chose pareille ? »

Pendant ce temps-là, le fils, déjà presque un vieillard, m'apportait en sanglotant les habits qu'il avait fait faire pour sa chère défunte. Tandis qu'il les étalait minutieusement : « C'est bien, repris-je, c'est très bien. — Du reste c'est tout à fait légitime que tu n'épargnes rien pour honorer ta bonne vieille mère. Mais ne tarde plus à procéder à la mise en bière. » — Puis, montant vite à mule : « Ce soir même, il faut que l'enterrement se fasse selon toutes les règles, sans aucun rite contraire aux lois de la Ste Église. Si ces gens-là s'y opposent encore, n'aie pas peur. Donne-m'en la nouvelle dès demain : ils peuvent être sûrs de me trouver avec eux et même avant eux au tribunal. »

La conclusion c'est que le soir même, la bonne vieille reposait en paix dans sa dernière demeure, et que le lendemain au point du jour, les plus huppés de la famille maternelle venaient me supplier de ne pas pousser la chose et de leur pardonner. Trop content de les voir ainsi revenus à résipiscence et de savoir mon chrétien délivré de tout embarras, je n'avais

plus qu'à user d'indulgence, en l'agrémentant néanmoins d'une petite sermonce bien sentie.

Mais voyez d'ici la position de mon pauvre homme. Supposez que je n'aie pu aller faire chez lui l'absoute; ses oncles et tantes maternels, avec le ban et l'arrière-ban des cousins et cousines lui faisaient passer un mauvais quart d'heure. — Qu'ils eussent été au tribunal, c'est très improbable. Mais ils se doutaient bien aussi que le pauvre homme ne pouvait guère y aller lui-même. S'il avait résisté jusqu'ici à trois jours d'assaut, c'est qu'il escomptait ma visite. Leur plan était tout simplement de le pousser à bout. Comme la scène ne pouvait se prolonger au delà d'un ou deux jours, il ne s'agissait que de faire la garde autour du lit funèbre, jusqu'à ce que, de guerre lasse, le pauvre homme se fût résigné à composer avec eux. Alors, pour en finir, on le décidait à céder quelques dizaines de piastres, deux ou trois pièces de terre. Et tous ces honteux marchés se seraient faits autour d'un cadavre, servant lui-même d'enjeu !

Voilà bien le vieux fond païen: *sine affectione*.

Auguste DEBESSE, S. J.

Une bagarre à Lou-ngan-tcheou.

Extrait d'une lettre du P. Rodet à des bienfaiteurs.

Lou-ngan-tcheou, le 12 août 1900.

LE 21 juin, je partais tranquillement pour Ou-hou. C'est là que, selon la règle, nous devons, durant un mois, vivre de la vie commune chaque année. Après 2 jours de mule je trouvais à Liu-tcheou-fou un imprimé du R. P. Supérieur prescrivant à la sainte Messe l'oraison *pro pace*. Je crus aussitôt à une guerre européenne causée par celle du Transvaal. 4 jours de barque et me voici à Ou-hou. J'y apprendis qu'il s'agit de la Chine. Oui, de cette Chine qui, depuis plusieurs années, endort l'Europe avec de belles promesses et qui une fois de plus vient de se montrer fourbe... comme elle le sera toujours, il n'y a pas à en douter.

Ce mois de juillet m'a paru bien long. Le cœur était ailleurs. Que devenait mon troupeau? — La température fut bonne.

L'un de nous, un de mes anciens condisciples de Vaugirard, reçut les derniers sacrements. Nous l'avons laissé encore fort mal d'une variole contractée au chevet d'un malade.

Le 23 nous partions en barque. Il nous fallut 5 jours d'une navigation assez pénible. Le pays que nous avons laissé si calme 45 jours auparavant, était maintenant très agité. Nous ne tardâmes pas à nous en apercevoir.

Dans un gros bourg du Ho-fei, on nous regarde avec stupéfaction, on

nous croyait exterminés ; la foule se masse et court derrière nous avec ces grognements significatifs peu rassurants que j'ai entendus plusieurs fois. Puis tout cesse. Nos bons anges nous ont protégés, je le pense, par le ministère de quelques vieillards qui ont exhorté la jeunesse ardente. Je n'y suis pas allé voir. Cette légère émotion suffisait.

Le soir, je me dégourdissais les jambes à une faible distance de notre caravane. Mules et gens étaient cachés par un pli de terrain. J'arrive près d'un étang ; une trentaine de paysans pêchaient. Ils me reconnaissent. A quel signe ? A ma robe. Par ces chaleurs, il n'y a dans toute la Chine à porter la robe qu'un européen. Pour eux, un léger caleçon suffit. Aussitôt un concert d'injures : Diable d'Europe, cha ! cha ! qu'on le tue, qu'on le tue. — Je m'arrête, je m'avance vers eux. Et tous ces braves de plonger le nez dans leurs filets.

J'ai porté plainte au notable, et constaté du reste sa mauvaise volonté : on se retrouvera.

Le lendemain après 60 li de marche, un orage nous oblige à nous arrêter dans une auberge. La population est mal disposée. Ce qui n'empêche pas les chefs de 3 familles de mes catéchumènes de venir bravement et respectueusement, aux yeux de tous, nous faire la prostration. C'est bon signe.

Il faisait nuit quand nous sommes entrés à Lou-Ngan par la porte de l'Est. Les habitants prenaient le frais au seuil des maisons. Des revenants n'auraient pas causé plus profonde surprise. Aussi, dès le milieu de la nuit, à 30 li d'ici, savait-on notre retour.

Le défilé commence. Chrétiens et catéchumènes accourent de tous côtés. Qu'ils ont souffert ! La mauvaise foi païenne n'a cessé de redire que je m'étais enfui à la nouvelle des événements ignorés alors de tous. D'autres ont vu ma tête exposée au haut d'une perche. Les noms des chrétiens ont été *par moi livrés* au mandarin qui va les décapiter tous. C'est ce dernier mensonge qui a fait le plus de mal.

Deux familles de la ville, un jeune ménage, et l'autre qui compte 8 garçons ont fui au loin jusqu'aux confins du Chan-tong. A la campagne 2 autres familles de catéchumènes, l'une de 13, l'autre de 10 personnes, ont déchiré leur inscription chrétienne. Somme toute, ces actes de faiblesse sont peu de chose. Il fallait entendre les protestations de fidélité : Qu'on nous tue, me répétait-on de toutes parts, nous irons plus vite au ciel. Grande grâce, due sans doute aux ferventes prières des saintes âmes.

Mon arrivée rassurait donc ces pauvres gens, quand un incident insignifiant faillit tout perdre. Chaque année nous faisons nos provisions à Ou-hou. Elles nous arrivaient comme d'habitude, chargées sur six brouettes : cierges, vin de Messe, nattes pour élèves, livres, remèdes, souliers, habits, clous, etc...

A l'arrivée de ces brouettes, ce ne fut qu'un cri : Le Père a apporté de la poudre, des fusils, des canons ! Pauvres gens, ils s'imaginent qu'on peut mettre un krupp dans sa poche. L'idée était ridicule, elle avait donc chance de réussir.

Dès le lendemain matin, agitation extraordinaire. Mes 100 miliciens, 100 individus de sac et de corde chargés de me protéger, ne bougent pas. Le mandarin qui a 30 soldats uniquement pour me garder, se contente de circuler devant notre porte. Le buste nu, il se donne beaucoup de mouvement pour inviter avec toutes les formes de politesse possibles les différents groupes à se disperser. Il ne fait que les rendre plus compacts.

Vers midi tous les environs sont envahis. Le murmure augmente. On a peine à protéger la porte. Je fais fermer la petite chapelle. Nous allons être inondés.

Heureusement, monsieur Tcheou, chef du bureau des rites, est venu pour me voir. « Écoutez, lui dis-je, un mauvais coup se prépare. Et l'on ne bouge pas ! » Il part aussitôt chez le préfet.

Des coups de tamtam, une poussée. C'est le préfet. Avec lui, amenés uniquement par la rumeur publique, le chef des lettrés, 3 notables, 5 mandarins dont deux *grands hommes*, à savoir : le chef de la milice et le général de brigade tartares. La collection est complète ; il ne manque que 2 mandarins de Lou-ngan, restés pour surveiller la rue.

Scène des plus lamentables ! Par une chaleur torride, il m'a fallu, trois heures durant, tenir compagnie à tout ce monde et surtout exprimer de leur substance le peu d'énergie qui s'y trouvait. Ils grillaient en compagnie ; mais allaient-ils agir ? C'est peu connaître son chinois. Le céleste a besoin de babiller. Ces MM. s'attellent à cette douce besogne. Je vois où cela nous mène : « Allons ! dis-je, tous ces discours ne servent à rien, il faut agir ! »

Le préfet : « Agir ? Et que faire ? »

Moi : « En mettre quelques-uns en prison, en fouailler quelques autres. »

« Bien », dit-il ; et il se lève pour aller sur la rue.

Au bout de 10 minutes il revient radieux. Qu'a-t-il donc fait ?

Il a harangué ces misérables qui ont apporté du pétrole pour aller plus vite en besogne, et ne parlent que de me réduire en hachis. Il a parlé ! Il est heureux. Voilà bien le lettré avec sa confiance absolue dans la toute-puissance de la phrase et les citations de son grand arlequin de Confucius !

« Et vous croyez avoir réussi ? lui dis-je, écoutez donc ! »

De fait, les hurlements redoublent.

Notre préfet se lève. Il va agir cette fois sans doute ? Non, toujours des phrases. « Ah ! mon peuple, ah ! je vous connais, bon peuple, ah ! que ceux qui font le commerce fassent le commerce, ah ! que ceux qui travaillent la terre, travaillent la terre ah ! »

Et des saluts de droite et de gauche. A-t-il donc juré de nous perdre ? Il entre. Je vais à lui : « Eh bien ! puisque vous persistez à ne rien vouloir faire, soit ! mais sachez-le, je vous rends responsable de ce qui va arriver. »

J'avais touché juste. Il repart avec 4 de ces messieurs. 4 vauriens sont appréhendés, 2 recevront 200 coups, une bagatelle, quand on sait avec quelle facilité on en applique mille pour un rien ; 2 seront mis à la cangue pour 15 jours. Restait l'exécution. Elle ne fut pas facile. Le préfet invite le mandarin Choug-Yi à faire saisir les condamnés par ses soldats. — Par mes soldats, répond l'autre ; jamais ; ils sont tous de Lou-ngan ; ils me refuseront de porter la main sur des compatriotes ! — Voilà l'autorité en Chine. Notre préfet dut se faire petit et supplier ses satellites de faire cette besogne.

Bref j'ai à ma porte ces 2 *cangueux* pendant 3 jours ; 3 jours d'obsessions de tout genre, si je ne les relâche, la révolte est imminente, l'un d'eux est parent d'un des soldats. Les païens ont eu soin de faire courir le bruit que le préfet a mis 2 chrétiens à la cangue, j'ai tenu en conséquence à ce que l'on vérifiât les têtes.

Satan seul a pu inspirer leurs mensonges ; ils sont par trop méchants.

Enfin le temps est venu de me séparer du préfet. Le peu d'énergie dont j'avais été, je l'avoue, le seul inspirateur, nous avait sauvés.

Juste à ce moment 20 réguliers arrivent à marches forcées de Cheou-tcheou ; le général de division avait appris par la voix publique l'état des esprits à Lou-ngan, et il avait eu la bonne idée d'envoyer ce renfort. Ces 20 soldats me gardent actuellement ; le mandarin les a fort mal reçus ; il se croyait capable de faire face à l'orage. Il veut les renvoyer. Je les retiens.

Le lendemain, ô stupéfaction, proclamation du préfet affichée partout. Il a visité soigneusement toutes mes caisses. Il n'y a pas trouvé de poudre. Il a de l'aplomb !

A leur tour les 2 grands hommes se montent la tête. Ils veulent visiter mes caisses : je dois avoir de la poudre.

Le mandarin me fait supplier 6 jours de suite. Il est convaincu que j'ai de la poudre. Il raconte une histoire terrible. A Ma-tcheu, ville de Hou-pé, la mission catholique s'est fait sauter et avec elle, ville, faubourgs, habitants, tout a été anéanti..... Je lui réponds qu'à Ma-tcheu il n'y a pas de mission catholique ; ville, faubourgs, habitants sont debout. Qu'il désigne qui il voudra, on ira vérifier. La crainte de perdre la face le fait reculer.

La nuit du 9 la ville se couvre de placards injurieux contre le préfet qui a bu mon vin, reçu de moi 5000 taëls. Il faut se révolter, il faut venger les innocents mis à la cangue.

Là-dessus démarche collective des notables des 4 portes intérieures et des 4 portes extérieures, conduits par les 2 inévitables grands hommes. Ils représentent au préfet tout ce que j'ai acheté de bambous pour faire des gargousses par milliers. Il faut visiter mes caisses au plus vite !

3 fois je refuse. Je ne veux pas être fouillé comme un malfaiteur. La situation s'aggrave et aussi la panique. On déménage, on s'enfuit. Des menaces de mort se font entendre contre les chrétiens.

Une pensée me vient, celle de céder, mais de manière à avoir la monnaie de ma pièce. « Voyons, préfet ! A Tien-tsin se massent des troupes européennes. Si moi, *moi seul* avec la prétendue poudre contenue dans ces caisses je puis anéantir une ville de 40,000 âmes ; pourquoi les puissances ne m'ont-elles pas prié d'aller là-bas faire la besogne qui demande tant de soldats ? Avouez-le, c'eût été plus expéditif et plus économique.

On persiste à exiger la visite ! Soit ! mais j'exigerai à mon tour que justice me soit rendue. Tel individu a proféré des cris de mort ; demain, préfet, je demanderai sa tête, c'est mon droit.

Quant aux 8 notables, qu'ils viennent, mais je ne les reçois pas sans les 2 grands hommes, surtout le général tartare qui a accredité ces rumeurs ridicules. Ma réception n'aura rien de cordial. Ah ! l'on doute de moi. Je préviens que je douterai de tout homme de leur suite. Qu'ils ne franchissent pas le seuil de ma porte. Qui me dit que, sous leurs vêtements ils n'apporteront pas des paquets de poudre ?

On veut que j'aie dans mes caisses de quoi anéantir Lou-ngan. Devant les notables je me ferai un plaisir d'interroger le général tartare sur la force d'explosion des différentes sortes de poudre. On s'instruira ! Enfin toutes caisses étant déclouées, j'approcherai du contenu une bougie allumée, nous verrons bien si nous sautons ! »

Et voilà comment on se garda bien de visiter mes caisses.

Le préfet eut peur d'avoir à sévir. Le général tartare et son collègue eurent peur de mal répondre à mes questions, plus peur encore de sauter. O amour de la vie ! O piété filiale qui fait à tout Chinois un devoir de respecter en son propre corps la substance des ancêtres ! Enfin les notables eurent peur ; le préfet leur ayant dit : La visite faite, vous devenez responsables de tout ce qui peut arriver.

Depuis deux jours le déménagement continue. J'en ris de bon cœur et me déclare heureux de donner du travail aux gens de peine.

Inouï ! Les notables viennent me demander de trouver un moyen pour empêcher le déménagement. Je réponds que je n'en ai pas. Une idée bizarre n'aurait qu'à me germer dans la tête, on ne manquerait pas de m'accuser de sortilège.

Alors proclamation du préfet : « Vous déménagez ; beaucoup de vols vont se commettre ; je refuserai de recevoir les plaintes, si justes soient-elles. »

Le chef du bureau des rites m'apporte cette proclamation. J'ai l'imprudence de m'écrier : « Ah ! l'excellente pièce ! Je viens de tout écrire à mes supérieurs. Ils vont croire que je brode. J'aurai une pièce à conviction. »

Hélas ! j'ai trop parlé, la pièce à conviction n'a pas été affichée. Ils ont eu peur qu'envoyée à Chang-hai on ne s'en servît contre eux !

Aujourd'hui dimanche 12 août, assistance presque ordinaire à la sainte messe. Le calme, dit-on, se rétablit dans les esprits. Pour moi, grâce à Dieu, je suis calme. A quoi bon se faire du mauvais sang ? Ne sommes-nous pas visiblement protégés ? Remerciez avec moi Celui qui veut ces événements. Qu'ils tournent à Sa gloire. Qu'ils nous apprennent à ne mettre notre confiance qu'en Lui.

J'ai oublié de vous dire l'attitude de mon école de filles durant cette bagarre. Les vierges affirment n'avoir eu peur que pour moi. (?) Elles entendaient des choses effrayantes. Ce qui est certain, c'est que la cuisinière grimpa, on ne sait comment, sur un toit voisin ; les tuiles s'en ressentent encore. Au-dessous on se demandait quel était ce gros chat.

Je renvoie doucement les élèves. De 20, il n'en reste plus que 6. Ici ce ne sont que protestations. Personne n'a peur. Le cuisinier me confie que tous tremblent sauf lui seul. Et je sais qu'il a porté tous ses habits au mont-de-piété.

Si Dieu nous donne la paix, cette bourrasque ne fera qu'affermir la foi naissante de nos néophytes. Je parle de Lou-ngan. Ailleurs, que de martyrs, que de ruines !

Raymond RODET, S. J.

Une réparation.

Extrait d'une lettre du P. Rodet au R. P. Provincial.

13 août 1900.

ENCORE une famille de 7 catéchumènes qui vient d'apostasier. Le père de famille crie qu'il a été ma victime, que j'aurais dû, avant de l'admettre dans la religion, le prévenir des risques probables ! Cette défection m'attriste tout particulièrement. Je vous supplie de faire prier pour le retour de ces pauvres gens plus à plaindre vraiment qu'à blâmer.

Un fanatique était venu l'autre jour proférer des cris de mort devant la maison d'un de nos catéchumènes ; il a fait bonne réparation, toujours grâce au chef du bureau des rites. Quel brave homme !

Tout s'est conclu par un repas : 1° Une table de 8 convives servis *aux ailerons de requins*, tout ce qu'il y a de plus relevé. C'était la table des mandarins et des catéchistes. 2° Une table pour les caporaux, *aux vers de mer*. Quelle noce !

Naturellement les frais étaient à la charge du coupable, digne de mort aux termes de la proclamation et trop heureux de s'en tirer avec dix carolus et les frais du procès.

Je suis content de la conclusion. A en croire le mandarin, on aurait simplement fait donner 200 coups. Dans ce cas, le patient glisse habilement quelque argent au satellite exécuteur. Celui-ci manie sa latte de bambou avec une adresse remarquable : on entend un fracas épouvantable, mais les coups frappent la terre. Ce genre de châtiment est en somme une petite comédie.

15 août.

Le préfet et 3 mandarins envoyés par lui m'ont supplié de passer la fête ici. Je cède, pour que les rumeurs ne recommencent pas de plus belle. Nous avons ce matin 80 présences à la messe. C'est très bien. Si j'avais été là nous aurions eu 200 présences. Le bon esprit se maintient, et il y a lieu d'espérer que les défections seront rares.

R. RODET, S. J.

Excursion dans le Pootung.

D'après le « North China Daily News. »

1^{er} juin 1900.

LE nom de Pootung ne dit rien de bien attrayant à la plupart des habitants de Shanghai ; il leur rappelle au delà de la rivière cette interminable file de docks, de moulins, de fabriques d'où émergent çà et là des cheminées : parages désolés dont la notoriété peu enviable est due parfois aux attaques des bandits. Les approches de Woosung n'offrent au regard du touriste qu'un triste désert de marais fétides, familier aux Nemrods du pays, habitués à y faire incursion le dimanche à la poursuite des faisans et des bécassines. Toutefois le Pootung se distingue par d'autres avantages. Il renferme dans un espace relativement resserré un nombre de catholiques romains plus considérable que partout ailleurs en Chine, sauf certaines parties du Szechman. Ce sont des villages entiers de chrétiens, non pas de convertis, mais de chrétiens de la 6^e et de la 7^e génération, y compris, bien entendu, les ouvriers de la manufacture internationale de coton au nombre d'environ 2000.

Depuis un an ou deux, ou pour mieux dire, depuis l'inauguration de la belle église de Dangmujao, but de la présente expédition, les étrangers se sont mis peu à peu à visiter cet intéressant pays. La semaine dernière a eu lieu une de ces excursions ; elle laissera, sans nul doute, une impression durable sur tous ceux qui ont eu le privilège d'y prendre part. Vers la fin de mai on avait pris jour pour visiter à Dangmujao l'église dédiée à la très sainte Vierge, monument remarquable, dont l'histoire tient du roman. Le curé, le P. Gouraud, y a consacré son patrimoine ; aidé de sa famille, il a élevé en 2 ou 3 ans un édifice imposant capable de contenir 2000 fidèles ;

il a bâti en outre une institution et une école pour les enfants des familles chrétiennes et les petits Chinois abandonnés.

Donc la semaine dernière, sur les 2 h. de l'après-midi, les excursionnistes, à savoir plusieurs prêtres et cinq laïques, s'embarquèrent dans 2 chaloupes à vapeur. Le fleuve traversé, ils remontèrent en face de l'Arsenal les sinuosités de la rivière jusque vers 4 h. ; alors il fallut échanger les chaloupes contre les petits bateaux des indigènes, vu l'étroitesse du chenal. Un peu plus loin un arrêt permit à plusieurs de descendre pour visiter la belle église de Zieka. Au temps de la rébellion, elle avait été détruite, et l'un des prêtres massacré. Après les longues négociations d'usage, on obtint réparation, puis construction du présent édifice par ordre impérial, et une inscription commémorative.

C'est un magnifique édifice ; il touche au presbytère, et tout proche s'élève un bel hôtel, propriété de chrétiens du pays trop déchu, hélas ! de leur opulence pour l'habiter, de sorte qu'il n'est là que pour le coup d'œil.

Le village renferme à peu près 200 chrétiens indigènes. Là comme partout sur le passage de nos voyageurs, on savait depuis longtemps la nouvelle de la visite projetée, et l'arrivée prochaine des chaloupes à vapeur. Malgré l'absence du curé, on avait illuminé la chambre d'honneur et préparé des rafraîchissements dûment appréciés.

Les voyageurs se remirent en marche, traversant les villages et visitant les modestes chapelles qu'ils y rencontraient. Un des prêtres de la bande, le P. Pierre, a administré tout ce district pendant près de 14 ans ; il est maintenant *le Père en Dieu* des ouvriers de la manufacture. La plupart des passants le connaissent. Ils regardaient curieusement les étrangers défilant sur une seule ligne ; plusieurs accourent au-devant du Père. « Avez-vous fait votre prière du soir ? demande-t-il. — Oui, Père. » Et ils s'inclinent en souriant. Un messager sort en courant du village, il rappelle le Père, le consulte, et le laisse rejoindre ses compagnons. A la tombée du jour, apparaissent enfin le clocher, puis l'église de Dangmujao ; on hâte le pas et on arrive un peu avant le coucher du soleil.

Il restait le temps de donner un coup d'œil aux écoles et à l'église. Cette dernière est bâtie en forme de croix. La nef a 180 pieds sur 50, le transept, 120 pieds ; le clocher a 131 pieds de hauteur. Les tons brillants des verrières, un peu criards pour des yeux européens, sont sans doute du goût des indigènes. La tribune des chanteurs est à l'extrémité ouest de l'église ; on était en train d'y installer un harmonium fraîchement débarqué d'Europe.

Les écoles sont intéressantes à visiter. 60 filles et autant de garçons. Bien émouvante est leur histoire. Abandonnés de leurs parents, arrachés par les Pères aux traitements les plus barbares, les pauvres victimes semblent aujourd'hui heureuses et joyeuses. L'exquise propreté qui les entoure est à elle seule toute une éducation. Parmi les filles on voyait une pauvre créature

de 23 ans, toute ratatinée et réduite à l'état d'avorton par des années de tortures, sauvée enfin par le P. Pierre des eaux du Huangpu où elle allait être noyée. Il fallait voir leur joie à la vue de leur protecteur. Les garçons mangeaient avidement, c'était plaisir d'entendre le concert de toutes ces bouches sifflantes humant leur bolée de riz.

La visite terminée, on pensa à dîner, effet bien naturel de la promenade. Je renonce à dépeindre cette soirée délicieuse et la charmante cordialité des Pères qui se mirent aux ordres de leurs convives ; on ne saurait guères imaginer réunion plus joyeuse et en même temps plus bigarrée : Belges, Français, Hollandais, Irlandais, toutes les nationalités désirables. Ceux qui tiennent les missionnaires pour des êtres chagrins et moroses, que n'étaient-ils là ! Ils auraient entendu les gais refrains de la vieille France, les explosions d'enthousiasme qui acclamèrent « Father O'Flynn. » Jamais « Father O'Flynn » n'a dû trouver d'auditoire plus vibrant à sa demande :

Pourquoi laisser la gaieté
A la laïcité ?

La soirée s'avancait, la conversation avait effleuré tous les sujets : musique, littérature, médecine. Il y avait là un Père musicien de naissance, des littérateurs émérites ; un docteur médecin en renom...

Le lendemain matin, à 5 heures, la cloche de l'église éveillait les visiteurs, et une demi-heure plus tard rassemblait à la 1^{re} Messe la foule des campagnards. Bien que ce ne fût pas un jour chômé, mais la fête de N.-D. Auxiliatrice, l'assistance croissait à vue d'œil. A 7 h. $\frac{1}{2}$ grand' messe célébrée par le P. Louail, autrefois prêtre de Hong-kew ; musique excellente, artistement interprétée ; 1200 personnes au moins étaient présentes ; la nef était plus nombreuse du côté des femmes, les hommes étant retenus par les travaux de la campagne.

Les hauts-fonds de la rivière ne permirent pas le retour en chaloupes ; on se mit donc en marche. A midi, courte halte à 4 milles environ de Shanghai, au village de Tsang-ka-leu composé presque exclusivement de chrétiens (800 ou 900). C'était la fin de l'excursion ; on se sépara ; les uns prirent la brouette, d'autres le poney, d'autres se contentèrent de la *voiture de S. François*.

Etat de la Mission au mois d'août.

Lettre de Mgr Paris au R. P. Provincial.

Zi-ka-wei, le 8 août 1900.

NOUS sommes dans une inquiétude mortelle au sujet de la résidence de Hien-hien. Il y a là trente Pères et Frères, s'ils succombent, c'est donc la ruine complète de la Mission. Il y a huit jours, ils tenaient encore, mais combien de temps pourra se prolonger la résistance ? Que le Sacré-

Cœur ait pitié de nos pauvres chrétiens. Jusqu'ici ils ont été admirables, des milliers sont morts, et pourtant on leur offrait de sauver leur vie par l'apostasie. Ces épreuves montrent bien que nos missionnaires ont fait œuvre durable et que l'Église de Chine peut soutenir la comparaison avec ses aînées.

Chez nous, nous vivons au jour le jour, les mandarins maintiennent encore une paix apparente, mais on sent que pour un rien ils seront débordés.

Le P. Colvez a dû fuir devant l'orage, il s'est réfugié à Ngan-king, près de son ministre ; depuis, deux de ses néophytes ont été tués, son district est en ébullition, et il est à craindre que les troubles ne gagnent les districts voisins.

A une autre extrémité de la Mission, la résidence du P. de Barrau a été livrée aux flammes, le Père était heureusement en vacances à Ou-hou. Le P. Grillo a été poursuivi par la populace, et 3 ou 4 de ses églises sont détruites.

Enfin au nord, les Pères de Bodman et Bondon sont assiégés dans leurs résidences respectives. Ils ont déjà plusieurs fois repoussé les assiégeants, mais pourront-ils tenir ? Ils n'osent quitter le pays, ce serait le signal du massacre de nos néophytes et catéchumènes.

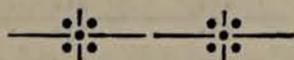
Vous voyez, mon Révérend Père, que notre paix est bien relative. Ici même, nous pouvons craindre d'un jour à l'autre une attaque sur Zi-ka-wei, nos précautions sont prises, tout est réglé pour un sauvetage général en cas de danger, mais (ce terrible mais !) en aurons-nous le temps ?

Qui donc disait que le temps des persécutions sanglantes avait fini, que le martyre n'était plus qu'un souvenir du passé ! Cette cruelle épreuve va, j'espère, raviver dans bien des cœurs le désir des missions. Oh ! puissions-nous, après la tourmente, ne pas être impuissants, faute de bons ouvriers.

Nous avons appris par hasard où le P. Japiot a pris refuge, nous l'avons fait réclamer officiellement par M. le Consul, et le Gouverneur de Chan-tong a promis de le faire conduire à Kian-tcheou, dans la colonie allemande. Puisse-t-il y arriver sain et sauf !

A Dieu, mon Révérend Père, que l'on continue à prier pour nous. Demandons par-dessus tout que nous fassions constamment la volonté de Dieu, c'est si doux et si sûr de marcher avec cette boussole devant les yeux.

P. PARIS, S. J.



Après la prise de Pékin.

Extrait d'une lettre du R. P. Louail au R. P. Provincial.

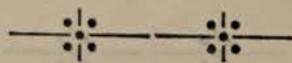
Zi-ka-wei, 21 août 1900.

NOUS sommes toujours sans nouvelles détaillées de nos Pères du Nord, et de l'état de leur Mission. Quant à nous, nous avons été jusqu'ici, et nous continuons à être singulièrement protégés par la divine Providence. Durant cette quinzaine, rien de grave ne s'est passé dans la Mission. Il y a eu dans les sections extrêmes des alertes, des rumeurs, mais rien de plus. La plupart des Pères du Ngan-hoei qui devaient venir en secondes vacances, ont sacrifié leurs vacances, et sont restés à leurs postes. De toutes parts je reçois des lettres me remerciant de les y avoir autorisés, me disant la grande joie des chrétiens de voir que les Pères ne songent pas à les abandonner. De fait, presque partout, le départ du Père serait considéré comme une fuite et laisserait les pauvres chrétiens à la tendre merci des païens, qui pour le moins chercheraient par toutes sortes de vexations à les faire apostasier. Dans bien des endroits les Mandarins se conformant du reste à des ordres venus d'en haut, ont cherché à faire partir les Pères, sous prétexte qu'il n'était plus sûr pour eux de rester. Mais jusqu'ici tous leurs efforts dans ce sens ont été vains. — Nous voilà, par la prise de Pékin, à la fin de la première phase de la terrible crise que nous traversons, et il n'est guère douteux que le premier résultat va être une certaine accalmie dans nos provinces centrales.

A Shang-hai et dans les environs il n'y a vraiment rien à craindre, pour le moment du moins. Cependant en vue d'éventualités que l'on ne prévoit pas, mais possibles, malgré tout, nous avons jugé plus prudent d'envoyer à Shang-hai même les orphelins de Zi-ka-wei, et nous avons de même préparé à Shang-hai un refuge pour les Carmélites, pour le cas où Zi-ka-wei serait menacé, ce qui, je le répète, n'est, pour le moment, d'aucune probabilité.

Les Pères des sections éloignées ont reçu la direction de renvoyer à Shang-hai leurs Présentandines, s'ils jugent qu'il y aurait danger pour elles à rester. Bien que les Présentandines soient Chinoises, en cas de danger immédiat elles seraient pour le Missionnaire une cause de grande anxiété, et auraient bien de la peine à se sauver.

J. M. LOUAIL, S. J.



Où allons-nous ?

Lettre du P. Adigard au P. Lodié.

Zi-ka-wei, le 21 août 1900.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

P. C.

Où allons-nous ? En recevant votre aimable hommage d'auteur, je me demandais : est-ce que le P. Lodié va lever les bras au ciel et s'écrier : où allons-nous ? *O tempora, o mores !* — Ou bien deviendrait-il prophète, profond politique, et entreverrait-il les tournants de l'histoire ? — Rien de tout cela, mais un bon travail pour rappeler les fins dernières aux oublieux et aux soucieux : puisse-t-il faire tout le bien que lui veut son auteur, avec ou sans télépathie !

De Chine que vous dire ? Les journaux d'Europe reçoivent avant nous le fatras de nouvelles contradictoires qui se débrouillent peu à peu. Où allons-nous ? impossible de le conjecturer. Les rivalités et les jalousies des nations seront exploitées par les rusés Chinois ; il est difficile de prévoir les réparations et les garanties à exiger de la Chine humiliée plus que corrigée. On peut espérer que l'évangélisation profitera autant que le commerce des événements accomplis : c'est sans doute le dessein providentiel.

A Chang-hai, tout est paisible, sous la protection des navires de guerre : la France s'est enfin, à force de réclamations, décidée à en envoyer ; nous avons été quelques jours gardés par les canons d'un beau croiseur... Hollandais ! anglais, américains, allemands, japonais : tous les drapeaux flottaient sauf le français ! Enfin on a réparé cette étrange négligence ; nos ministres à Paris ont tant d'autres chats à fouetter ! comment songer à la Chine ? — La mission n'a souffert que dans quelques chrétientés du Nord (district du P. Gain) ravagées par les Grands-Couteaux, semblables aux Boxeurs. — Vous avez su que le Tché-ly a été autrement éprouvé, bien que les nouvelles ne soient pas définitives (21 août). Le P. Hœffel a pu fuir les bourreaux, gagner le territoire allemand de Kiao-tcheou (origine en réalité du soulèvement) et venir passer quelques jours à Chang-hai, d'où il est reparti pour Tien-tsin avec le P. de Becquevort. Qui vit ou qui a été martyrisé ? on ne le sait pas au juste. Outre les deux premiers, on annonçait d'abord six Pères massacrés ; le nombre se réduirait à deux maintenant. Mais quand vous lirez ces lignes vous saurez mieux que nous aujourd'hui l'histoire véritable. Ce qui est certain, c'est que des centaines de chrétientés sont en ruines dans les provinces du Nord, et des milliers de chrétiens massacrés, beaucoup par pure haine de la religion.

S. ADIGARD, S. J.

Protection hésitante.

Lettre du P. Colvez au Père Joseph Guy.

Ngan-king (chez le P. Lémour), le 30 août 1900.

REMERCIONS le bon Dieu qui jusqu'ici nous a merveilleusement protégés. Pendant que tout était à feu et à sang dans plusieurs provinces, surtout au Nord, nous avons eu une paix et une sécurité relative. Tout eût été à craindre si les sociétés des Boxeurs, des Grands-Couteaux, des Vieux-Frères, etc. avaient remporté le moindre avantage sur les troupes étrangères.

Le chef de la rébellion, un prince Tuan, avait envoyé en juin dernier, des édits aux autorités et peuples du Sud pour les convier à un massacre général des Européens et des chrétiens. Les vice-rois et gouverneurs, comprenant qu'ils ne pourraient vaincre les royaumes étrangers, ont refusé d'obéir et d'entrer en guerre ouverte avec nous. En secret, ils ont envoyé hommes, armes et vivres aux révoltés, mais extérieurement ils ont ordonné à leurs subordonnés d'empêcher les troubles dans leurs districts respectifs. Il n'y a eu que des soulèvements partiels et encore là seulement où les sous-préfets n'ont su ou n'ont pas voulu imposer leur autorité. C'est ce qui est arrivé à Sou-song. Voici en deux mots le récit de mes péripéties : Étant allé acheter des briques aux îles du Fleuve Bleu, j'étais dans ma chrétienté St-Pierre, quand 400 à 500 hommes armés de faux, de pioches, etc. vinrent pour me tuer. Le bon Dieu me donna le courage d'aller au milieu d'eux et de leur dire quelques mots. Cette démarche audacieuse leur fit croire que j'avais sur moi un revolver ou une autre arme terrible. De fait, personne n'osa me frapper, même on me laissa passer pour aller chez un petit mandarin. Là, je fis venir les notables et leur déclarais que si ma tête tombait, la leur aussi serait menacée, et je leur dis que pour empêcher tout malheur, ils devaient me garder et envoyer chercher le sous-préfet à Sou-song. Ils en passèrent par mes conditions, et c'est, je crois, ce qui me sauva. Après être resté dans une chambre du tribunal sans dormir, sans manger, par une chaleur tropicale, le lendemain soir j'étais délivré par le sous-préfet. Toute la nuit j'avais entendu les cris de mort de mes ennemis. Ma méditation sur le séjour de N.-S. dans les tribunaux fut très facile. Malheureusement le sous-préfet ne châtia personne, sous le prétexte qu'un soulèvement général était à craindre. Cette faiblesse devait me coûter cher, ainsi que je l'affirmais d'avance à ce mandarin.

Dès lors, comme au temps du saint homme Job, les courriers de malheur se multiplièrent :

Père, telle chrétienté a été saccagée,
Père, telle chrétienté a été brûlée.

Ainsi cinq fois, jusqu'à ce que les maisons des divers bourgs de Son-song fussent détruites. Le sous-préfet, prévenu, répondit invariablement : Père, impossible de punir, je compte punir dans 3 ou 4 mois, lorsque les troupes étrangères auront rétabli la paix au Nord.

Mais d'ici là, quoi ? Rien. Aussi, les garnements de la ville comprirent qu'ils pouvaient tout oser. Un mandarin, plus rusé que les autres, leur suggéra l'idée de m'expulser. J'ai vu seulement depuis que c'était un coup monté. Mais que penser, quand je vis 4000 à 5000 hommes venir jeter des cris de mort sous mes fenêtres ? Je décidai de périr bravement. Monté sur ma mule, je me mis en demeure de traverser les émeutiers pour me rendre au tribunal. Les supérieurs nous avaient donné cette direction de nous réfugier dans les tribunaux en cas de péril.

Regardant fixement les têtes que je dominais de dessus ma monture, j'arrivai chez le sous-préfet, sans avoir reçu un coup de pierre et avec très peu de grosses injures.

La chaleur était accablante, le tribunal était puant, les mets pas au goût de mon estomac, je tombai malade. Il me fallut accepter l'offre réitérée du sous-préfet de partir en barque pour la capitale de la Province. De là, d'ailleurs, je pourrais protéger mes ouailles plus facilement que près de mon sous-préfet incapable. La santé s'est rétablie près du bon Père Lémour qui a été aux petits soins ; le gouverneur a envoyé un délégué et 50 soldats pour châtier quelques-uns de nos ennemis. Les choses sont donc en bonne voie, mais elles marchent trop lentement au gré de mes désirs. Aidez-moi de vos bonnes prières et dans quelques jours je rentrerai à Sou-song avec les honneurs de la guerre.

Pierre COLVEZ, S. J.

Protection plus efficace.

Lettre du Père Faipoux aux Apostoliques de Poitiers.

Kiang-yng, 14 septembre 1900.

VOUS avez appris les désastres de ces trois derniers mois. Durant cette tourmente, le bon Dieu s'est servi de l'intelligence politique de plusieurs vice-rois pour nous protéger et pour déjouer les plans de la cour impériale. Dès le début, ils ont envoyé à Pékin des remontrances réitérées et pressantes pour faire comprendre qu'une lutte avec toutes les Puissances serait désastreuse, impossible. Ils ont résisté aux ordres de la capitale prescrivant un massacre général des chrétiens et des Européens. Notre vice-roi en particulier donna les ordres les plus sévères à ses mandarins, les rendant responsables des troubles qui se produiraient sur leurs territoires. Aussi ne vit-on jamais pareille diligence de leur part pour pré-

venir tout malheur. Dans les villes, patrouilles de jour et de nuit ; dans les campagnes, chaque notable prit des moyens efficaces pour éclairer la population, empêcher les rumeurs incendiaires, surveiller les étrangers, etc. Les Européens avaient promis de ne rien entreprendre sur les trois provinces de la vice-royauté, Kiang-sou, Kiang-si, Ngan-hoei. Jusqu'ici ils ont tenu parole.

De leur côté, les païens, sachant que le vice-roi ne ferait pas grâce aux émeutiers, n'osèrent se jeter ni sur nous, ni sur nos églises, ni sur nos chrétiens. Toutefois mon district étant rempli de brigands enrôlés, je suis resté deux mois dans la même résidence, celle de Henzeug, la plus en danger, attendant jour et nuit l'attaque de nos ennemis. Je savais qu'ils grillaient d'envie de nous écharper. Plus d'une fois on fixa le jour du massacre et de l'incendie : toujours on fut retenu par la crainte du vice-roi.

La Chine est ruinée par un grand nombre de Sociétés secrètes : Vieux-Frères, Boxeurs, Grands et Petits-Couteaux, Bande rouge, Lanterne rouge, Nénuphars blancs, etc. Leur recrutement n'est empêché par personne. Une émeute leur est facile, car les soldats sont enrôlés dans l'une ou l'autre de ces associations. C'est un fait notoire, que la révolution actuelle a été conduite par la cour impériale. Voyant les Boxeurs si nombreux et sachant que leur but était le renversement de la dynastie, elle a été assez habile pour se mettre à leur tête et pour les lancer sur les diables d'Occident et sur les chrétiens...

T. FAIPOUX, S. J.

Les Ou-wei-kiun.

Lettre du P. Le Biboul.

Sou-t'-sien, 8 octobre 1900.

NOUS avons failli avoir de la casse, il y a 2 ou 3 jours. Les Ou-wei-kiun, soldats de Li-ping-hing, ceux-là mêmes qui ont tué les PP. Mangin et Denn, sont revenus ici après avoir commis toutes sortes d'horreurs à Pékin et sur la route, pillant les banques et les monts-de-piété, etc. Le vice-roi de Nankin, Lieou-K'oen-i, sachant que ces fuyards étaient ici, a télégraphié au général de venir les mettre à la raison. Il est donc ici depuis 5 ou 6 jours. Il a commencé par leur défendre de recruter des brigands pour remplacer ceux que les chrétiens du Tche-ly et les désertions ont fait disparaître ; puis il en a licencié 500 sur les 2,000 et quelques ; c'est tout ce qui reste des 6,000 partis d'ici il y a 3 mois. Ces 500 ont consenti après force pourparlers à déposer la casaque, mais menaçant de se révolter si on leur enlevait leurs armes. Après de nouveaux pourparlers, ils ont enfin déposé leurs armes hier. Le général avait donné ordre, en cas de refus, de

tirer sur eux, et des soldats leur font escorte jusqu'à Tsing-kiang-pou. On a permis à ceux qui restent de les verser dans d'autres régiments, leur pancarte de Ou-wei-kiun étant devenue par trop odieuse. Eux aussi vont partir ; à Tsing-kiang-pou on recommencera le manège d'ici. En somme, le système consiste à semer de la graine de garnements un peu partout, pas trop dans chaque endroit. Le général avec son millier d'hommes ne nous quittera que lorsqu'il n'y aura plus de crainte. A part ces militaires, tout va bien, le pays est très calme. L'autre jour, sans avertir le mandarin, qui m'aurait donné une escorte, je suis allé seul à Toei-ning et j'en suis revenu seul avec mon domestique. J'ai traversé 2 marchés : pas un mot malsonnant ; seuls des soldats, d'une façon très discrète d'ailleurs, ont dit entre eux : « Il faut le battre ». Pas une seule défection parmi nos chrétiens. Tous viennent à nous, et les quelques-uns qu'on accusait d'avoir dit des paroles d'apostasie ont été les premiers à venir me voir : *Deo gratias !*

P. LE BIBOUL, S. J.

MISSION DU TCHEULI S.-E.

Traitement des fumeurs d'opium.

Lettre du P. Isoré au R. P. Maquet (1).

Tchao-kiatchoang, 5 septembre 1899.

L'AN dernier, à l'approche des rebelles, une terreur salubre se répandit dans tout le pays et toucha bien des âmes que les exhortations des missionnaires les plus habiles n'avaient pu ébranler. Or, j'avais parmi les chrétiens de mon district de malheureux fumeurs d'opium, quelques-uns adonnés à cette funeste habitude depuis quelques années seulement, d'autres depuis 20 et 25 ans. Durant tout ce temps, pas de confession, pas ou peu de prières, pas même de travail : une vie de fainéantise, d'abrutissement ; à peine leur restait-il assez de force pour aller, la nuit, marauder dans les champs ou les basses-cours, et jouer de mauvais tours à leurs parents et compatriotes ; tous réduits à la plus extrême misère, la honte et le fléau de leur famille et de la chrétienté.

1. Le P. Isoré, auteur de cette lettre, et le P. Andlauer ont été mis à mort en haine de la foi, à Ou-i, le 19 juin 1900.

Le P. Remi Isoré, né à Bambecque (Nord) en 1852, était parti pour la Chine en 1882. Il a raconté lui-même comment s'était décidé son départ. Il avait demandé la mission du Zambèze. « Pourquoi cette préférence ? lui dit le R. P. Grandidier, alors Provincial. — Parce que le Zambèze me semble offrir plus de chances de martyre. — Si vous n'avez pas d'autre motif, lui fut-il répondu, vous pourrez porter vos désirs vers la Chine, où la persécution est toujours à la veille d'éclater. — Oh ! s'il en est ainsi, je demande la Chine. — Entendu : vous irez. » Et tout fut conclu en deux minutes à la grande joie du futur martyr.

Ces pauvres gens, chez lesquels la conscience sommeillait, mais la foi veillait encore, essayèrent pourtant de s'approcher des sacrements, au moins de la pénitence. Mais si leur ferme propos fut sincère, il ne pouvait être durable; l'habitude de l'opium est si terrible qu'il faut une cure et des soins spéciaux pour la guérir, et en ce moment-là, avec les alertes quotidiennes, il ne fallait pas y songer. Cependant la grâce avait porté coup et continuait silencieusement son œuvre au fond de ces cœurs si longtemps sourds à son appel.

Sur ces entrefaites moururent plusieurs fumeurs d'opium, un entre autres qui eut la figure dévorée par un chancre, et proclamait devant qui voulait l'entendre que ses horribles souffrances étaient la juste punition de sa passion. Le bruit courut en même temps que des ordres sévères allaient être affichés contre les fumeurs, et qu'ailleurs ils étaient déjà en voie d'exécution. Enfin on se redisait un sermon prêché ici autrefois par le P. Fourmont, mais enjolivé par l'imagination chinoise d'additions plus ou moins orthodoxes : « Aux fumeurs d'opium un seul remède, la prison et des chaînes, le jeûne et des coups ! ce sont des brutes qu'il faut traiter en brutes : pendant la vie, pas de confession ; à la mort pas d'extrême-onction (c'est là la peine des peines), enfin, après la mort, pas de prières, les fumeurs d'opium descendant nécessairement tout droit en enfer ! »

Ils avaient espéré que ma naïveté se laisserait prendre à leurs belles promesses et que je leur accorderais l'absolution dès qu'ils en voudraient. Quand ils virent comment je traitais les joueurs de sapèques, les pénitences publiques et les gages de conversion que j'exigeais, ils se dirent que sans doute ils seraient encore moins bien traités et n'osèrent même pas se présenter.

Alors, comment faire ? mourir sans extrême-onction, comme des païens, comme des chiens, eux de vieux chrétiens, tout ce qu'il y a de plus vieux ? impossible. Se convertir ? mais c'est bien difficile, bien long, bien aléatoire !... — Au moment où j'allais revenir de Hien-hien, l'un d'eux, T'ai-Wenn, tomba malade de la dysenterie, souvent mortelle pour les fumeurs d'opium. Il eut peur de mourir : n'était-ce pas lui qui avait introduit le funeste narcotique dans le pays ? après avoir rempli plusieurs années l'office de catéchiste avec un talent remarquable, il revint un jour chez lui avec la maudite drogue : depuis lors que de malheurs, que de péchés accumulés ! il avait dû quitter son emploi, vendre une à une toutes ses terres, vivre de rapines et de moyens inavouables ; il avait vu surtout son exemple devenir contagieux... Et il allait paraître devant Dieu, après 25 ans de cette vie et avec ce cortège d'imitateurs ! Il résolut d'en finir, coûte que coûte, et après avoir sondé quelques-uns de ses amis, il attendit mon retour pour m'exposer son plan.

A peine étais-je descendu de char qu'il se présentait. Dès l'abord, je ne

pris pas au sérieux le projet qu'il me soumit ; comment en effet réussir à persuader à tous les fumeurs d'opium de vouloir se corriger sérieusement, et pour cela de venir s'installer à la résidence, subir une exhortation, suivre un régime et payer les frais de nourriture ? car tel était son projet. Mais il revint à la charge avec tant d'insistance, répondit si pertinemment à mes difficultés, fit enfin preuve de tant de résolution qu'après avoir prié et consulté, je me sentis ébranlé. « Qui sait, me disais-je, si ce n'est pas là un de ces coups de la grâce, une de ces dernières miséricordes du Sacré-Cœur, une de ces expansions extraordinaires de tendresse du Refuge des pécheurs ? Et quand même de ces pécheurs il ne s'en convertirait qu'un, les peines et les ennuis que me causera cette œuvre nouvelle ne seraient-ils pas assez payés ? essayons. »

Je posai mes conditions : chacun devait, en entrant, déposer entre mes mains tout son attirail de fumeur, payer une ligature pour les 10 premiers jours de séjour, et autant pour les suivants, se soumettre franchement au règlement que j'allais élaborer, et se rendre tellement solidaire des autres, que la faute d'un seul serait celle de tous, et l'absence d'un seul empêcherait la réunion de tous les autres ; il fallait que le mal fût absolument détruit.

Treize se soumirent à mes exigences, et au jour dit, 29 juillet, je vis arriver mes nouveaux pensionnaires, se traînant péniblement, n'ayant pas même la force de porter leur *p'oukai* (litterie) ; chacun alla déposer chez le catéchiste la rétribution convenue, que des amis avaient dû quêter pour eux dans le village ; puis on vint me remettre les instruments de péché : la pipe avec son fourneau à étroite embouchure, la lampe, une longue aiguille, la boîte à opium, le plateau, etc., etc. J'installai tout mon monde dans la grande salle d'étude du collège, après avoir pris la précaution de fermer à clef toutes les autres, excepté le réfectoire.

Quand ils furent réunis, je leur déclarai que, pour le premier jour, je n'imposais pas d'autre règlement que la défense absolue de sortir ou de communiquer avec le dehors sans ma permission ; pour le reste, libre à chacun de s'arranger comme il voudrait, en dehors des repas et des prières en commun. Impossible en effet d'exiger autre chose les premiers jours, l'abstinence de l'opium devant les réduire à un état de prostration excessivement pénible ; plusieurs même craignaient de tomber gravement malades, et hésitaient à se soumettre à ce jeûne salutaire ; mais les autres les exhortaient en les assurant qu'il fallait avoir la foi, et croire que Dieu ne permettrait pas qu'il arrivât d'accident fâcheux à ceux qui voulaient revenir à lui ; d'ailleurs, s'il fallait mourir, pouvaient-ils espérer obtenir jamais un moment et un endroit plus favorables ? ils mourraient munis de l'extrême-onction, dûment confessés et aidés par le Père. Cet argument était décisif, tout le monde se soumit.

Chacun s'installa où il voulut, ou plutôt où il put ; au lieu de s'asseoir

aux tables d'étude, on s'en fit des lits, et quand je voulus aller leur faire ma première instruction, je trouvai tout mon monde sur le dos, buvant le thé et jasant gaîment ; plus une seule place pour le conférencier ; et d'ailleurs, comment parler à des gens couchés çà et là dans cette vaste salle ? je renonçai à ma conférence, et je fis bien, car mes pauvres fumeurs furent bientôt réduits à une impuissance absolue. Je les voyais se traîner péniblement sur leurs sandales éculées, aller chauffer un *hou* d'eau à un fourneau qu'ils avaient installé dans la cour, puis revenir lentement se jeter sur leur lit et humer de petites gorgées pour éteindre le feu qui les brûlait intérieurement. Je dus me contenter de les visiter fréquemment, et de les exhorter en particulier.

Au bout de deux jours, l'étude ressemblait à une écurie ; avec la propreté qui distingue les Chinois et surtout les fumeurs d'opium, le parquet fut bientôt jonché de débris de toutes sortes, d'habits, de souliers, de vases de toutes formes, car les familles ne cessaient d'apporter tout ce qu'elles avaient de mieux ; les pauvres quêtaient chez les riches pour fournir quelque régal à leur parent, de la viande, des œufs, des *koa* (melons). Je visitais minutieusement chaque article introduit, de peur qu'on n'y glissât la drogue suspecte. Avec un sans-gêne qui mit parfois ma patience à de fortes épreuves, ils ne respectaient guère les biens de l'église ; tout y aurait passé si je n'avais eu soin d'enfermer sous clef ce que je pus. Je ne pouvais exiger qu'ils corrigassent tous leurs défauts à la fois.

Durant les premiers jours, grâce à de nombreuses doses de remède, les malaises furent encore supportables ; ces remèdes sont malheureusement fort chers, et, au dire de ceux qui en usent, beaucoup sont falsifiés. C'est une espèce de poudre blanche très amère, où, paraît-il, la quinine et l'opium prédominent.

Une des conditions d'admission étant que chacun se fournirait soi-même des remèdes, plusieurs n'avaient pu recueillir assez de sapèques pour s'en procurer, et quoique leurs camarades leur fissent parfois l'aumône d'une dose, ils ne tardèrent pas à tomber malades : Chez les uns, c'étaient des douleurs de ventre intolérables, chez d'autres des maux d'yeux ou de dents ; la colique, des battements de cœur, des maux de tête, des vomissements. Je les soulageai de mon mieux, mais mes médicaments ne purent empêcher la privation d'opium de faire sentir ses effets. Au bout de huit jours, les plus malades, ceux qui avaient pris moins de remèdes, éprouvèrent un léger mieux, les autres continuaient leur médication sans que je pusse constater une grande amélioration. Je patientai encore huit autres jours, mais je resserrai un peu le règlement ; il y eut d'abord des lectures en commun, puis le chemin de la croix, des chapelets plus nombreux ; enfin je demandai le silence la nuit et, dans la journée, à trois reprises, chacun devait repasser ses prières et son catéchisme qu'il avait oubliés depuis longtemps. En

revanche, je leur promis, s'ils étaient fidèles, de les mener en promenade. Tous aussitôt de se répandre en protestations de reconnaissance et de promettre une prompte guérison.

Dans l'après-midi, nous sortîmes tous ensemble. Singulier pensionnat que ces pauvres gens aux joues creuses, aux yeux enfoncés, à la démarche pénible ; tout le village sortit aussitôt pour nous voir défilér. Les bonnes femmes joignaient les mains en s'écriant : « Oh ! où a-t-on jamais vu un Père si charitable, si bon ? » Les gamins (cet âge est sans pitié) nous régallèrent de quelques *Ien koei* (fumeurs-diables), que mes hommes firent mine de ne pouvoir tolérer : « Laissez donc ces enfants vous appeler maintenant de votre vrai nom, leur dis-je, vous l'avez bien mérité. » Ils sourirent, et nous continuâmes tranquillement notre promenade ; mais, en passant devant sa demeure, l'un d'eux s'éclipsa tout à coup. Je m'arrêtai net, déclarant qu'il me fallait mon homme, et tout de suite. Aussitôt on lui donna la chasse, et au bout de quelques instants le fuyard revenait tout penaud : il n'avait pu résister à l'envie d'aller jeter un coup-d'œil à l'intérieur qu'il avait quitté depuis dix jours. Plus loin, un autre me demanda en grâce d'aller visiter sa mère malade. Je refuse impitoyablement, sachant d'ailleurs que la malade était hors de danger. Il se soumit. Plus loin ce sont les enfants de *Li-singnen* qui viennent saluer leur père.

En même temps les langues se délient : « Voyez, Père, quelle différence ! il y a quelques jours à peine, la vue du Père nous mettait en fuite comme l'eau bénite chasse le diable ; aujourd'hui nous ne pouvons plus nous séparer du Père ! — En effet, dit un autre, nous qui nous promenons ainsi à travers champs avec le Père, ne ressemblons-nous pas aux Apôtres suivant N.-S. dans les voyages à travers la campagne ? — Allons, dis-je, la comparaison n'est flatteuse ni pour N.-S. ni pour ses apôtres. — Mais, Père, les apôtres aussi ne furent pas toujours des saints, et cependant tous à la fin affrontèrent le martyre pour N.-S. Ainsi, une fois guéris et confessés, nous ne craignons plus de mourir, comme l'an dernier, quand les *Ihok'iuén* sont arrivés et que nous avons donné l'exemple de la fuite. Ah ! qu'ils viennent maintenant ! le Père n'aura pas besoin d'autre garde, nous serons là ! — En ceci, dis-je, vous ressemblez bien à S. Pierre qui protesta aussi de son dévouement et qui, au moment critique, abandonna son Maître. — Alors, comment ferons-nous pour prouver au Père notre dévouement ? — C'est bien simple ; jusqu'à présent nous n'avons fait qu'offenser le Père et le bon Dieu ; il s'agit de racheter le temps perdu ; ceux qui « savent les lettres » se feront catéchistes volontaires, sans autre rétribution que le vivre et le couvert ; les autres se mettront à son service pour d'autres offices ; ainsi moi je sais conduire un char, un tel tourner la meule, celui-là faire la cuisine, etc. »

Tout en bâtissant ainsi des châteaux en Espagne, nous rentrions au village : ce fut un vrai triomphe. Il en fut de même les jours suivants. En

voyant le bon effet que produisaient ces promenades au moral et au physique, je leur en accordai une presque tous les jours.

Je commençai aussi à leur faire quelques instructions ; je les réunis au réfectoire. Singulier auditoire que mes 13 individus ! Quelles postures ! quel débraillé ! les pieds et souvent les jambes nues, le pantalon retroussé, les uns accroupis par terre, les autres sur un banc, toussant, crachant, ronflant et le reste ! Mon éloquence eut fort à faire pour ne pas être décontenancée à chaque instant.

Bientôt, je pus faire, outre les exercices ordinaires, deux instructions par jour. Évidemment nous étions en progrès, mais ce progrès, je le trouvais fort lent ; je commençais à m'inquiéter, et des bruits peu rassurants me venaient du dehors : « Mes pensionnaires me trompaient, me disait-on, à plusieurs on avait su faire passer de l'opium liquide ou en poudre ; d'autres auraient franchi la muraille la nuit pour aller se délecter de leur poison d'autrefois. » Plusieurs familles vinrent me supplier de faire bonne garde autour de leur parent, surtout la nuit.

Je multipliai donc mes rondes la nuit. Généralement, je trouvais tout mon monde éveillé ; car une de leurs plus grandes souffrances dans cette cure pénible, c'est le manque de sommeil et un malaise général empêchant de rester cinq minutes dans la même position ; levé, on veut se coucher, couché, on veut se lever, sans jamais trouver de repos.

Une nuit, je trouvai un lit vide, et j'eus beau chercher dans la cour, au réfectoire, partout, rien ! Je m'informai auprès des autres ; personne ne savait ce qu'était devenu *Ho-koang-h'ai*. C'est un pauvre garçon qui ne jouit pas de toutes ses facultés et qui a perdu par l'usage de l'opium le peu qui lui restait de raison. Je ne l'avais accepté que par égard pour un de ses parents.

Le matin, l'oiseau rentrait au nid. Je ne pouvais laisser passer le fait sans sanction ; je fis donc venir sa femme, sa mère et son oncle, et tous les quatre nous nous mîmes à chapitrer le malheureux agenouillé devant nous. Il se mit d'abord à protester de son innocence : « il était allé réclamer de l'argent qu'on lui devait... » Nous l'eûmes bientôt convaincu de mensonge. Ce n'était pas de l'argent, mais de l'opium qu'il avait été mendier. Alors il se tut et semblait écouter en indifférent nos objurgations, nos prières, nos menaces, quand tout d'un coup il se lève et d'un bond effrayant se lance la tête contre la muraille ; je crus son crâne brisé, mais d'un second bond il s'élance de nouveau, pendant que les femmes se précipitent au dehors éperdues, en criant au secours. Nous nous élançons, son oncle et moi, sur le forcené ; l'oncle réussit à lui saisir la queue à la nuque ; dès lors, il était maîtrisé ; mais déjà on accourait du village ; bientôt ce fut un tohu-bohu à la porte du Ko-ting. Je réussis à faire évacuer la place, et, ne gardant auprès de moi que les 12 autres fumeurs accourus aussi, nous

délibérâmes ensemble sur ce qu'il fallait faire du prisonnier. Le livrer au tribunal ? mais il est presque idiot... l'enfermer ? mais il réussit toujours à s'échapper... l'enchaîner ? mais son père l'a tenu enchaîné un mois durant, et cela ne l'a pas corrigé. Que faire ?... « que le Père nous le confie ; me disent ses collègues en fumerie, nous répondrons de lui, nous ne le quitterons pas des yeux et empêcherons désormais toute nouvelle escapade, c'est bien la dernière fois. Que le Père lui pardonne, nous le demandons tous. »

J'accordai la grâce demandée. Je n'eus pas à regretter mon indulgence. Mais je me demandais avec inquiétude ce qu'il adviendrait si quelque autre fumeur s'avisait d'imiter mon idiot. C'est cependant ce qui devait arriver deux jours après, et voici dans quelles circonstances.

J'ai dit plus haut que les progrès me semblaient trop lents ; nous étions déjà aux environs de l'Assomption, et deux à peine se déclaraient guéris ; les autres continuaient à manger des « *iao* », et, au train dont ils y allaient, la dose devant diminuer tous les jours, ils en avaient encore pour des mois. Or, la rentrée du collège devait avoir lieu à l'octave de l'Assomption, et pour ce jour-là il fallait que le local fût débarrassé, nettoyé, apprêté, travail qui rappelait un peu celui des écuries d'Augias. Je dis mon embarras à mes pensionnaires, et les priai tous de passer chez moi un à un pour me dire où ils en étaient de leur convalescence.

Le défilé commença : j'avais mon plan. Je les interrogeai bien innocemment : « Comment vas-tu ? où en est ta maladie ? Combien as-tu mangé de paquets depuis ton arrivée ? Combien en as-tu achetés ? combien t'en restet-il ? Combien t'en faut-il par jour ? » L'interrogatoire fini, je congédiais mon individu et en attendant le suivant, je notais rapidement les réponses.

Quand j'eus tous les renseignements, je réunis mes gens et leur dis que je venais de constater avec effroi qu'avec ce système nous en avions encore pour un ou deux mois. « Or, il faut absolument que vous soyez guéris. J'ai bien un moyen, que l'un d'entre vous m'a suggéré, mais je crains que vous ne le trouviez trop pénible... — Quoi ? quel moyen ? — Que chacun m'apporte les « *iao* » qui lui restent, je les distribuerai moi-même, et je pourrai ainsi vous rationner plus commodément. »

Personne n'osa refuser, et bientôt chacun m'apporta sa provision de « *iao* », comme au commencement il m'avait donné ses pipes. Ainsi que je m'y attendais, il y en eut qui essayèrent de me tromper. « Quoi ! voilà tout ce que tu m'apportes ? — Oui, Père, je n'en ai plus d'autres. — Il n'y a qu'un instant, tu m'as déclaré en avoir encore tant et tant, où est le reste ?... — Depuis, j'en ai mangé tant, j'en ai donné à tel et tel... — Très bien, appelle-moi un tel, j'ajouterai ce que tu lui as donné à son compte, et ainsi je verrai bien si ton compte est exact. » Ils se trouvaient pris, et bientôt j'étais sûr qu'il ne restait plus de remède entre leurs mains.

Je me mis alors à fabriquer un « *iao* » de ma façon. Dans celui qu'ils

achetaient si cher, il y avait encore du narcotique, et c'est en diminuant chaque fois la dose qu'on devait arriver à la suppression complète. Persuadé que leur malaise n'était après tout qu'une affaire de nerfs, je goûtai leur poudre : amère, très amère ! blanche comme de la neige ! Vite, je prends un peu de farine, je la mêlai à de la quinine en poudre ; j'en fis des paquets absolument semblables aux leurs, puis j'attendis.

Le lendemain matin, *Tai-ho* vint en titubant frapper à ma porte : « Père, dit-il, je n'en puis plus, c'est un vrai martyr, j'ai la tête, la poitrine en feu... Père ! Père ! » et il s'affaissa. Je lui fis prendre un peu de cordial, cela le ranima. « Maintenant, mange ces deux pilules ; dans une heure, tu te trouveras mieux ; de plus si tu veux prendre des *iao*, voici les paquets, libre à toi (ceux que j'avais préparés à ma façon étaient au-dessus). — Non, Père, dit-il, dussé-je en mourir, je ne veux plus ni fumer ni prendre de ce remède ; je souffre, c'est vrai ; ce feu qui me brûle est bien cruel ; mais à celui de l'enfer je préfère encore celui-ci. » J'étais ravi de ces dispositions ; bientôt d'autres arrivèrent aussi, je leur donnai de la quinine, à tous je proposais la poudre blanche, après avoir raconté ce que *Tai-ho* m'avait répondu ; personne n'eut la *face* d'en vouloir.

La journée se passa ainsi, ce fut certainement la plus pénible de toutes pour ces pauvres malheureux. Mais la grâce de Dieu les soutint et beaucoup de prières, de jeûnes et de mortifications se faisaient à leur intention dans le village.

Le lendemain fut encore très pénible, moins cependant que la veille ; c'était une affaire de 2 ou 3 jours après lesquels nous pourrions chanter victoire. Je multipliai donc mes visites de jour, mes rondes de nuit ; évidemment le diable, se sentant battu, devait redoubler de ruse et multiplier les embûches. J'avais remarqué que 2 ou 3 de mes fumeurs, de ceux chez lesquels le *ing* était le plus enraciné (le *ing*, c'est la faim périodique de l'opium ; tant qu'on ne l'a pas, on n'est pas réputé fumeur), n'étaient guère venus me demander de soulagement. Mon étonnement n'alla pas jusqu'au soupçon et je me reposais la nuit suivante bien tranquillement après mes rondes, quand, vers minuit, j'entends frapper discrètement à ma fenêtre : « Qui est là ? — Père, tout bas, tout doucement ; que le Père aille avec sa lanterne au cabanon Est de l'écurie, il verra ! » Prestement, je m'habille et avec une lanterne cachée sous ma robe, je me hâte vers l'endroit indiqué ; je m'approche en tapinois ; la porte était barricadée à l'intérieur ; l'obscurité la plus complète, pas de bruit ; à travers la porte, je vis seulement dans un coin comme une légère lueur. D'un coup de pied j'enfonce la porte et ma lanterne inondant subitement de lumière l'obscurité de l'appartement, j'aperçois, comme pétrifiés de terreur à cette apparition, trois de mes fumeurs accroupis autour d'une petite lampe ; l'un d'eux avait encore la pipe à la bouche. Le ciel eût éclaté sur leur tête que ces trois misérables n'auraient

pas été plus ahuris ! Comment fuir ? je leur barre la porte ; ils se cachent sous la paille, je vais les y dénicher. « Bon, dis-je, je t'ai reconnu, tu es un tel ; ah ! c'est ainsi que tu veux me tromper !... attendez, je vais vous régler votre affaire, misérables ! » Mais déjà ils se sont précipités vers la porte, voilà tous mes plans avortés, toutes mes peines perdues ! je ne pus fermer l'œil jusqu'au matin, priant Dieu de m'aider à sortir de ce mauvais pas.

Au matin, quand ils se rendirent à l'église pour la prière, je me trouvai sur leur passage : « Ici, dis-je au 1^{er} coupable que j'aperçus ; item au 2^{me}. Mais le troisième où est-il ? — Père, il a eu tellement peur qu'il a sans doute escaladé la muraille, car depuis ce moment nous ne l'avons plus revu... Mais, Père, nous ne sommes pas coupables, nous n'avons pas fumé ; nous venions seulement d'arriver quand le Père nous a surpris ; nous avons constaté la disparition de *T'ai-sin*, et c'est pour le ramener que nous... — Que vous avez barricadé la porte à l'intérieur ? allons, fourbes, n'aggravez pas votre cas en y ajoutant des mensonges ; vous allez d'abord vous mettre à genoux au milieu de l'église durant la prière du matin et toute la Messe. Après, nous verrons ce qu'il y aura à faire. » Ainsi dit, ainsi fait ; déjà tout le village était au courant de l'histoire. On racontait que *T'ai-sin* n'avait pu résister à la tentation et avait été se procurer (on ne disait où) une pipe et une lampe, puis avait averti ses complices, mais que j'avais troublé la fête au bon moment.

Après la Messe, grande réunion au *K'ot'ing* ; les 2 coupables se mirent à genoux, et là, je leur fis leur chapitre : « Misérables ! je devrais vous livrer au mandarin ! j'ai pitié, non de vous, mais de vos femmes et de vos enfants. Mais, si vous échappez à la prison que vous méritez, vous ne devez pas échapper au châtiment. Dites, vous autres, comment le mandarin traiterai-il ces malheureux ? — Des coups ! — Alors en avant le *pantzeu* ! En voici un. »

Aussitôt les deux condamnés de s'étendre, la face supérieure contre terre, l'autre bien exposée : « Non, dis-je, pas dans cette posture-là devant moi ; qu'on les batte sur les mains, mais dru ! et cela suffira ! » Ce fut à qui passerait à son voisin l'honneur de donner la première râclée ; je fis enfin moi-même l'appel, et un à un tous les douze s'acquittèrent de leur rôle ; à grands efforts de bras, le *pantzeu* (bâton) s'abattait... légèrement, sur la paume. — Allons donc ! est-ce ainsi qu'on frappe au tribunal ? moins de grimaces et plus de nerf ! — Père, me dit quelqu'un à l'oreille, vous voyez bien que nous sommes épuisés par le jeûne de l'opium ! D'ailleurs gare à la revanche ! »

Quand ce fut fini, les coupables furent condamnés à paraître à l'église deux jours encore au même endroit et à lire une pancarte de réparation. Puis chacun rentra dans son règlement, en se demandant ce qui arriverait à *T'ai-sin* quand il reparaitrait.

Je me le demandais aussi : *Jenn-siou-lin*, notre chargé d'affaires et oncle du coupable, se le demandait plus encore. Il vint me sonder dans la journée : « C'est bien simple, lui dis-je, puisqu'il n'a plus son père ; tu es responsable pour lui devant la loi ; il t'a fait assez de misères et grugé assez d'argent ; livre-le au mandarin, qui se chargera bien de le corriger. » Le bon vieux ne semblait pas très rassuré. En attendant, pas de *T'ai-sin*. Ce ne fut que le lendemain qu'il reparut. Comme il n'avait pas une sapèque, la faim avait fait rentrer le loup. Il était escorté de son oncle, et celui-ci se mettant à genoux devant moi avec le malheureux : « Père, pardon pour cette fois ; il ne recommencera plus ; il a été tellement effrayé qu'il s'est enfui ; maintenant, revenu à lui, il reconnaît sa faute ; il est bien repentant ! pardon ! — Impossible, dis-je, il faut un exemple, et c'est toi, *Jenn-siou-lin*, qui dois le mener au mandarin. — Qu'on apporte des cordes pour le lier ! » Personne n'osa d'abord apporter de cordes ; enfin voici *Hing-wang* auquel on a passé la commission. Il eut bientôt fait de ficeler le malheureux qui tremblait de tous ses membres.

Bientôt des entremetteurs arrivent, essaient de me fléchir : « Jamais *Jenn-siou-lin* n'osera conduire son neveu au tribunal. — C'est son devoir, répliquai-je, s'il n'ose pas, j'irai moi-même ; qu'on attelle le char. » Une seconde ambassade arrive : ce sont les administrateurs, les gros bonnets du village qui viennent me supplier à genoux de ne pas mettre mon projet à exécution. « Il le faut, dis-je, ce que je veux faire, c'est dans votre intérêt que je le fais. » Ceux-ci ne sont pas encore partis que voici mes douze pensionnaires ; ils se prosternent, me font toutes les promesses imaginables. Voyant que je ne céda pas, ils finirent par se relever et se retirèrent, l'air tout consterné.

Mais je n'étais pas au bout ! Peu à peu je vois la cour se remplir. Qu'y a-t-il ? C'est la mère de *T'ai-sin* qui est à genoux dans la rue devant l'église et à tous ceux qui passent fait le *K'ot'eou* en les priant de venir intercéder pour son fils. Bientôt toute cette foule vient se ranger en silence dans le *K'oting*, mais tous ne pouvant y tenir, il y en a dans la cour, dans l'avant-cour, au nord, au sud ; je crois bien que tout le village est là ; à un signal donné tout ce monde se précipite à genoux et, *K'ot'eou* sur *K'ot'eou*, me demande pardon pour *T'ai-sin*... « Mais, ignorants, vous ne comprenez donc pas que je vais faire cette démarche, plus pénible encore à moi qui suis son père spirituel, non dans mon intérêt, mais dans le vôtre ? Qui est-ce qui vole vos moissons, excite des querelles, donne le mauvais exemple, enfreint toutes les lois divines et humaines ? ne sont-ce pas ces fumeurs d'opium ? Allons, j'entends le char qui arrive, retirez-vous. — Non, non ! le Père ne partira pas ; nous nous portons solennellement garants pour le coupable ; s'il retombe jamais, nous allons le livrer nous-mêmes. »

Au fond, j'étais content que la scène ne tournât pas au tragique ; ce que

je désirais surtout, c'était de frapper les esprits et d'inspirer à tous une salutaire horreur pour l'opium. Mon but me semblant atteint : « Soit, dis-je, j'accepte ; prisonnier, approche. » Le pauvre *Tai-sin* arrive en chancelant : « Qu'on le délie ! Maintenant, à genoux, et demande pardon à l'assemblée ; remercie-la de ne pas se venger autrement de tes méfaits ; et vous tous, jeunes et vieux, apprenez combien sont terribles les jugements de Dieu, puisque ceux des hommes sont déjà si redoutables !

La scène était finie ; un dernier *K'ot'eou* de remerciement, et tout le monde s'éloigna en louant le Père : « Vrai, disent les vieux, croyant me faire un beau compliment, le Père aujourd'hui a montré de l'esprit. »

Après ces épisodes, je crus les esprits assez bien disposés pour commencer la retraite. Le soir j'annonçai que, vu l'état des santés, j'ouvrais les exercices pour les terminer quand tout le monde se serait bien et dûment confessé. Je demandai le silence complet, tant le jour que la nuit, et l'absence de toute autre préoccupation que celle de la préparation à la confession, avec la prière dans les intervalles. Durant tout le cours de la retraite, qui dura cinq grands jours, je ne cessai d'inculquer ces trois points : « Hélas ! disais-je le second jour, je vois bien que la retraite ne réussira pas, vous ne pouvez même pas garder le silence ; je m'épuise en vain ; c'est ma faute, je le reconnais, il faudrait un saint pour convertir de vieux pécheurs tels que vous. » Cette sortie porta coup ; j'obtins depuis, sinon le silence complet, au moins tout ce que je pouvais demander à de pareils retraitants. Les exercices ne tardèrent pas à produire leur effet et bientôt je pus en constater les fruits consolants.

Mais comment débrouiller le chaos de ces consciences, après 5, 10, 20 ans de cette vie de péché ? Je me servis d'un procédé bien simple. Avant chaque instruction je fis un examen public sur un ou deux points principaux et je permis à mes retraitants de se confesser par parties. Ma besogne fut ainsi non pas diminuée, mais considérablement simplifiée, et la retraite put suivre son cours.

Le dimanche 20 août, je constatai avec plaisir qu'au physique et au moral tout allait pour le mieux : les figures commençaient à se remplir, les forces à revenir ; au lieu de se traîner à quatre pattes d'une station à l'autre du chemin de la croix, ils se levaient droits et, d'un pas assuré, allaient se remettre à genoux à la station suivante ; les prières n'étaient plus dites sur les talons ; les confessions touchaient à leur fin.

La veille de la communion, je tins une réunion extraordinaire et leur dis qu'il ne fallait pas seulement réparer le passé, mais surtout préparer l'avenir et s'armer contre la rechute. Outre les moyens de persévérance propres à chacun, je proposai un moyen commun et extérieur : c'était une espèce d'association entre eux contre l'usage de l'opium ; je dis qu'en Europe il y avait de ces Hœi de tempérance ; que d'ailleurs je ne voulais forcer per-

sonne ; je demanderais l'avis à chacun et si les avis étaient unanimes, nous discuterions séance tenante les règlements. Les langues se délièrent et j'eus un vote favorable à l'unanimité. Puis successivement furent proposés, mis aux voix et votés à l'unanimité les articles suivants :

On se mettrait sous la protection du Saint-Cœur de Marie. Sa fête serait préparée par un jour de retraite, en mémoire de la retraite actuelle ; le jour même, communion générale le matin ; à midi, banquet ; le soir, grande réunion sous la présidence du Père. Tous les mois, le 1^{er} samedi, le président de l'association devait convoquer ses 12 collègues à heure fixe pour la confession ; le lendemain, communion suivie d'une courte réunion sous la présidence du Père. Les absents sans permission régulière paieront une amende de 1000 sapèques. Item ceux qui fumeraient encore ou iraient dans les endroits où on fume l'opium ; item ceux qui ne dénonceraient pas les contrevenants au président et au P. Directeur. Chacun devait présider un mois.

Le 1^{er} choisi fut le plus compromis. Bien que la clôture de la retraite dût avoir lieu le lendemain, l'érection de l'Association fut remise à la fête du dimanche suivant ; durant l'intervalle chacun devait essayer ses forces, et revenir se confesser le samedi.

Ainsi fut fait. Le lendemain, la communion eut lieu ; après les prières ordinaires, tous vinrent, selon l'usage, remercier le Père ; ils étaient radieux, plusieurs pleuraient de joie ; avec quel accent ils me juraient de ne plus retomber ! « Très bien, leur dis-je, belles paroles, il me faut des actes, et d'abord, il s'agit de réparer les scandales donnés. Voici un moyen : voyez-vous tous ces billets restés dans le cahier de la Mission ? ce sont ceux des récalcitrants. Or, dimanche, il y a grande fête pour la consécration au Sacré-Cœur. Il faut que tout le monde se confesse et que selon le désir du Souverain-Pontife nous n'offrions que des cœurs purifiés au Sacré-Cœur de Jésus. Eh bien, voici une dizaine de ces billets ; ce sont ceux de gens qui pour une raison ou pour une autre s'abstiennent des sacrements ; ce sont de vos parents et de vos amis. C'est vous que je charge de les ramener. Dévouez-vous, montrez que vous n'êtes pas des ingrats. »

Aussitôt mes hommes se mettent en campagne, et bientôt je vis arriver une à une mes brebis égarées ; pas une ne manqua à l'appel, on se soumit à toutes les pénitences et réparations que je voulus exiger.

La fête fut splendide ; jamais on n'avait vu pareille affluence. Mais les plus heureux de tous furent mes associés ; ils m'apportèrent solennellement des présents de fête dans la grande caisse à étages que vous connaissez : poules, desserts, viande, etc., etc., il y en eut pour toute la maison et tout le collègue. Je dus accepter, pour ne pas les attrister, et les présents et les prostrations qui les accompagnent de rigueur. Le lendemain, après la Messe, les signatures furent apposées au bas du règlement de l'association ; puis

eut lieu le banquet inaugural ; il n'était pas fini quand le salut commençait ; après le salut, ils se remirent à table, et le soir je vis enfin mes hommes emportant une part des restes qu'ils n'avaient pas eu le temps ou l'appétit de dévorer. Avant de se séparer, chacun fut muni d'un scapulaire, d'une médaille de la Ste Vierge et d'un chapelet.

Et depuis lors ? Grâce à Dieu, ils se sont maintenus jusqu'à présent, le village est dans la joie et ne manque pas de me le témoigner. J'ai déjà reçu bien des demandes pour la prochaine réunion ; les païens eux-mêmes voudraient venir se guérir ici du mal qui les dévore. Partout, païens et chrétiens sont unanimes à louer cette bonne œuvre. Certains me font offrir 30 ou 40 ligatures par mois si je consens à les recevoir. Mais attendons : l'avenir dira si cet essai a réussi.

En tous cas, lorsque, il y a un mois, je rentrais dans mon district, songeant aux misères qui m'attendaient, si quelque prophète m'avait annoncé que mes 13 fumeurs d'opium invétérés se convertiraient tous et tout d'un coup, j'aurais répondu : « Impossible, il faudrait pour cela un miracle. » Aujourd'hui, la chose faite, si miracle il y a, c'est au Sacré-Cœur et à la Ste Vierge qu'il faut l'attribuer. A eux en revienne uniquement la gloire !

Remi ISORÉ, S. J.

La chrétienté de Wei-tsounn.

Lettre du P. Albert Wetterwald au P. Desmarquest.

Wei-tsounn, le 12 mai 1900.

J'AI lu dans les lettres des Missions Belges des notifications comme celle-ci : « Madame une telle, 500 frs pour les affamés de tel Père. » Vous pourrez bientôt, dans votre Bulletin, ouvrir une souscription « pour les affamés du P. Wetterwald », ou mieux « pour les affamés de Mgr Bulté ». Avec la sécheresse persistante, implacable, dont nous souffrons depuis l'an dernier, la famine arrive à grands pas. Il y a ici de mes chrétiens qui ne font qu'un seul repas en trois jours. Et l'on mange de tout... le son est un régal pour le grand nombre ; beaucoup seraient heureux d'avoir du son à manger. Si vous voyiez la croûte noirâtre qui sert de pain à ces pauvres diables, vous auriez le cœur serré. Aujourd'hui un jeune homme est venu me voir, amenant chez moi un chrétien du P. Cézard. « Où as-tu été ces derniers temps ? lui demandai-je. — J'ai été au midi, près de Tai-ming-fou, chercher des feuilles d'ormeau. Nous sommes allés à deux, mon père et moi, et le jeune homme que voici nous a aidés à amener ici notre cargaison. — Et pour quoi faire ces feuilles d'ormeau ? — Nous les vendons comme légumes ici. » On vend aussi des feuilles de peuplier, de saule, etc., et c'est un mets de luxe que beaucoup ne peuvent se payer. Moi, je vis de pissen-

lits, pissenlits au déjeuner, pissenlits au dîner, pissenlits au souper. Ce sont les gamins de l'école qui vont les chercher, souvent bien loin d'ici, et qui me les apportent. Quand ce sont des enfants pauvres, je leur donne quelques sapèques pour leur peine.

Les Chinois trouvent ce mets trop amer et trop coriace. Coriace, il l'est, ma foi. Mais rappelez-vous le combat des *voraces* et des *coriaces*. Ce sont les *voraces* qui l'emportent. »

Il n'y a pas que la faim à craindre en ce moment : la soif, la terrible soif menace de décimer aussi ces pauvres gens. Je crains qu'on n'arrive à se battre autour des puits, comme jadis au temps d'Abraham, Isaac et Jacob. Déjà plusieurs villages des environs manquent absolument d'eau. A Tchoung-koan-ying, où je construis une église, les puits sont à sec tous les soirs, et la construction sera peut-être arrêtée faute d'eau. Et encore l'eau qu'on retire est une eau bourbeuse. Pour avoir de l'eau potable, les gens sont allés aujourd'hui à un village voisin. On les a empêchés de puiser de l'eau, parce que la provision ne suffit déjà plus pour le village même. Ils sont alors venus ici, à Wei-tsounn, faisant plus d'une lieue, pour avoir un peu d'eau potable.

Et toujours pas de pluie à l'horizon. Au fait c'est un cercle vicieux. Le pays est desséché à dix lieues à la ronde, les rivières sont à sec, la terre à plusieurs pieds de profondeur n'a plus trace d'humidité. Dans ces conditions comment s'amoncelleraient les nuages bienfaisants qui doivent nous verser leurs ondées vivifiantes? Avez-vous jamais, chez vous, récité l'oraison *ad pluviam*? Il faut venir ici pour comprendre l'expression qui s'y trouve: *Aridam terræ faciem!* Depuis mon passage à Aden je n'ai rien vu d'aussi désolé, d'aussi tristement aride que nos campagnes du Tcheu-ly en ce moment. *Parce, Domine, parce populo tuo!*

Aujourd'hui le thermomètre, à l'ombre, marquait 42° centigrades. C'est une atmosphère brûlante comme je m'imagine que doit être celle du désert africain. Il n'y a pas de récolte de blé, parce qu'on n'a pas pu ensemer en automne, faute de pluie. Les semailles de sorgho et de millet, qui devraient déjà être faites, ne le sont pas, faute de pluie. Si, d'ici à un demi-mois, la sécheresse n'a pas cessé, c'est donc la famine assurée, la mort certaine pour des centaines, des milliers d'individus.

Mais laissons cet aride sujet. J'ai trop mal au cœur d'y penser : je voudrais pouvoir soulager davantage tant de pauvres malheureux, et je ne le puis pas. Le budget, lui, n'a pas d'entrailles.

Il y a une rosée, une pluie bienfaisante qui ne cesse pas de tomber : c'est celle de la grâce, sur les pauvres âmes.

L'an dernier, à P'ants'-ounn, on m'avait un jour amené un vieux mendiant qui marchait péniblement appuyé sur un bâton. « Père, me dirent les gens, cet homme veut se faire chrétien. » C'est la ritournelle ordinaire quand on veut obtenir une aumône pour un pauvre diable. Tout en sachant

parfaitement à quoi m'en tenir, je l'interrogeai avec bienveillance. « Quel âge as-tu ? — Plus de 90 ans. — Et d'où es-tu ? — Ma famille est originaire de ce village même (P'ants'-ounn), mais j'habite T'aik'it'eu à 2 ou 3 li au nord-ouest de Wei-tsounn. — Et tu t'appelles ? — Je m'appelle Tong de mon nom de famille. — Si tu veux être chrétien, rien de plus facile. Tout en mendiant ton pain de porte en porte dans ces deux villages, tâche d'apprendre un peu de doctrine et de prières. Oh ! pas beaucoup n'en faut pour toi, car tu es vieux et ta mémoire est bien rouillée. Tous seront contents de t'aider pour l'âme, comme ils t'aident pour le corps. »

Là-dessus je lui donnai une aumône et ajoutai : « Tu peux venir frapper de temps en temps à ma porte : tu seras toujours bien reçu. »

Depuis cette conversation, je n'avais plus revu mon nonagénaire. Je ne pensais même plus à lui, quand un dimanche, — 4 février, si je me souviens bien — Li-wei fou (le fils de mon vieil administrateur) vint me trouver et me dit : « Père, il y a à T'aik'it'eu un vieux mendiant qui, paraît-il, est gravement malade. Comme il a manifesté jadis l'intention de se faire chrétien, nous avons pensé, Li-sing-ming et moi, à aller le voir et à le baptiser si c'est possible. Qu'en dites-vous ? — Ce que j'en dis, mais c'est une excellente idée, une idée qui vient certainement du bon Dieu. Allez, mes amis, et tâchez de sauver cette âme. — Mais Père, nous n'irons pas les mains vides. Nous songeons à lui faire une aumône, car il doit être bien dénué de tout, le pauvre vieux. — Encore mieux ! et je veux contribuer, moi aussi, à votre bonne œuvre. Combien comptez-vous lui donner ? — Sing-ming donne 500 sapèques, et moi 500 : cela fait une ligature. — Bien ! voilà une ligature à mon compte, cela fera deux, et que vos bons anges vous accompagnent ! »

J'étais sûr que leur pieuse expédition réussirait, car ce sont deux braves cœurs que Li-wei-fou et Li-sing-ming, aimant bien le bon Dieu et dociles à sa grâce. C'est pendant le chemin de la croix du dimanche que tous deux ont tout à coup pensé au vieux mendiant de T'aik'it'eu et en sortant de l'église, ils s'étaient communiqué leur pensée : n'y avait-il pas là un signe de la volonté de Dieu ?

Le lendemain ils revenaient chez moi. « Eh bien, leur dis-je, et le vieux ? — Affaire réglée. Il est sûr de son Paradis, car nous l'avons baptisé séance tenante, après lui avoir fait faire un acte de foi explicite sur les vérités nécessaires au salut et un bon acte de contrition. C'était facile : nos exhortations entraient comme naturellement dans cette âme si bien disposée. — Et les païens présents, qu'ont-ils dit ? — Ils ont dit : il n'y a que les chrétiens pour faire des bonnes œuvres comme celle-ci. Voyez donc ! à T'aik'it'eu qui est-ce qui se préoccupait de ce vieux bonhomme ? Et voici que deux étrangers viennent le voir, lui apportent de l'argent, consolent son âme, lui rendent les plus humbles services ! Vraiment cette religion est

bonne !... On a voulu nous préparer à dîner, ou du moins nous faire boire le thé ; nous avons refusé. En partant nous avons recommandé le vieux à la compassion des voisins. Tous ont promis de l'aider et de nous avertir si son état s'aggravait. »

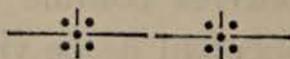
Ce baptême d'un pauvre vieux, dans un village tout païen encore, n'est pas, je pense, un pur hasard. T'aik'it'eu est renommé par ses rancunes invétérées contre les chrétiens, contre Weits'ounn en particulier. Peut-être que le bon Dieu veut opérer un rapprochement ! Peut-être qu'il y a là-bas quelques âmes de bonne volonté prédestinées au ciel, tout comme le nonagénaire, et devant vérifier une fois de plus l'axiome classique : *facienti quod in se est, Deus non denegat gratiam*. Le vieux Tong a été, toute sa vie, paraît-il, remarquable par sa probité scrupuleuse et par sa piété filiale. Pouvant se marier jadis, il a préféré se dévouer tout entier pour sa vieille mère malade. Bien que les dons de Dieu soient gratuits, il y a des âmes qui s'y disposent mieux les unes que les autres.

J'en ai encore un exemple remarquable dans un tout nouveau catéchumène de Maizekouying. Ame simple et droite, cet homme n'a pas, de toute sa vie, agi sciemment contre sa conscience. Depuis qu'on lui a expliqué les commandements de Dieu, il se ferait scrupule de les violer en quoi que ce soit. Il observe le dimanche mieux que beaucoup de nos vieux chrétiens. Quand, ce jour-là, son père veut lui faire faire un petit travail : « Pas aujourd'hui, dit-il, Dieu ne veut pas que nous travaillions ce jour : il faut obéir à Dieu. » Chaque fois que je vais à Mazekouying, son bonheur est de voir le Père, de causer avec lui. L'autre jour il me disait : « Père, depuis que je connais la religion, je crois avoir trouvé le Paradis. » Il l'a trouvé en effet ; le bon Dieu devait à sa propre bonté de ne pas laisser dans le paganisme une âme si naturellement chrétienne. »

Pour finir, il faut bien que je vous demande l'aumône ; c'est dans mon rôle. Je vous disais plus haut que je bâtis une église à Tchoung-koan-ying une église avec un clocher, s'il vous plaît. Je serais désolé si ce clocher restait sans cloche, et les chrétiens encore plus désolés que moi. Le R. P. Supérieur m'autorise à demander une cloche de 100 livres environ à quelques bonnes âmes de France ou de Navarre. Voyez si vous pouvez trouver cette bonne âme et faites en sorte que l'an prochain, la cloche soit mise en sa place.

Que l'abeille d'airain en sa ruche de pierre bourdonne joyeusement l'*Alleluia* de la Résurrection...

A. WETTERWALD, S. J.



Martyrs et Victimes.

(Les pages suivantes relatives au Tcheu-li sont extraites de « Chine et Ceylan ».)

SOUS ce titre : *Les premières Victimes*, notre dernier numéro annonçait le massacre des PP. Andlauer et Isoré. Hélas ! ce ne devaient pas être les dernières. Deux autres missionnaires ont été appelés par Dieu à cueillir la même palme, les PP. Mangin et Denn.

Nous savons maintenant la date du premier meurtre. Ce fut le 19 juin au soir. Les Boxeurs étaient venus à Ou-i pour y délivrer leurs prisonniers.

« Les circonstances qui ont amené le P. Isoré à Ou-i, écrit le P. Sénéchal (21 juin), sont si particulières, que je ne puis m'empêcher d'y voir une disposition spéciale de la Providence. Le R. P. Supérieur de la mission, ne se rendant pas encore un compte exact de la gravité de la situation, avait envoyé les PP. Isoré et Li prendre quelque repos à Tchang-kia-tchoang. Les deux Pères arrivèrent à la résidence le 16 à midi. Comme les Boxeurs recommençaient à se propager vers le sud, et qu'il était facile de prévoir que bientôt les chemins seraient interceptés, le conseil de la mission fut d'avis de proposer au P. Isoré de reprendre le chemin de sa section (Tchao-kia-tchoang), pour diriger ses chrétientés, qui allaient se trouver exposées. Lui-même vint s'offrir pour repartir.

« Tel était en effet mon désir. Je lui laissai cependant toute liberté, attendu que déjà il y avait danger sur la route. Mais le dévoué Père me dit : « Votre désir est pour moi un ordre : je partirai. » Sur mon observation que je ne lui en donnais pas l'ordre, vu les risques du voyage, il persista à vouloir agir par obéissance. Le P. Li accepta la même proposition.

« Le P. Isoré désirait passer par Ou-i, route plus courte mais moins sûre. Comme on ne put trouver qu'un seul char, il partit seul, sans le P. Li. Ce qui le décidait à passer par Ou-i, c'est un motif de charité envers le cher P. Andlauer, pour qui sa visite devait être une grande consolation. La Providence le voulait là au jour propice pour le martyre.

« Le Père partit le 18, vers une heure du matin, et arriva sans accident à Ou-i, vers neuf heures. A peine était-il entré dans notre maison, que les Boxeurs d'un grand bourg, appelé Kouan-teou, pénétraient dans Ou-i pour réclamer des Boxeurs prisonniers. Aussitôt le mandarin fait fermer les portes pour arrêter le mouvement. Il était trop tard : les Boxeurs obtinrent ce qu'ils demandaient.

« Le P. Isoré m'écrivit par le retour du courrier qui l'avait accompagné ; il se regardait comme enfermé, et presque entre les mains des Boxeurs ; mais de notre côté, nous ne pouvions nullement venir à leur aide. Les deux Pères passèrent la journée du 18 et celle du 19, jusqu'à cinq heures de l'après-midi, dans des appréhensions faciles à deviner. On rôdait tout

autour de la maison, et de temps en temps on jetait des briques par-dessus les murs. Entre cinq et six heures, la foule augmenta ; les Boxeurs, ayant appris qu'il y avait là deux Pères européens, accoururent de tous côtés. Des six personnes qui se trouvaient à la maison avec les deux Pères, j'en ai vu trois, et voici la version qui me paraît la plus vraie :

« Le portier, vers cinq heures, comprit que les Boxeurs, venus en nombre, allaient faire sauter la porte cochère ; il en fit la remarque au P. Andlauer, qui regardait par une porte de côté. Le Père rentra dans la cour, en fermant cette porte latérale, qui, d'ailleurs, ne devait offrir aucune résistance. Pendant ce temps, le portier et le catéchiste escaladaient le mur voisin et allaient se réfugier chez un petit chef de Ia-i. Les Pères leur avaient dit de s'enfuir. Les Boxeurs enfoncèrent la porte et se précipitèrent à l'intérieur. Les deux Pères s'étaient rendus à la petite chapelle, où ils durent attendre, agenouillés, l'arrivée de leurs bourreaux. On les a trouvés l'un près de l'autre, percés de coups de lance et de sabres, le P. Andlauer étendu au milieu du bas de l'autel, et le P. Isoré à gauche. Aucun de nos gens ne les a vus ; mais le cocher, le soir, alla interroger deux voisins païens, amis de la maison, qui dirent avoir vu les deux Pères dans cette position. Ils prétendirent que le P. Andlauer donnait encore quelque signe de vie, ce qui paraît douteux, vu que les coups de lance ont dû être nombreux.

« Outre les deux Pères, on aurait tué six catéchistes ou domestiques, et brûlé la maison. » (*P. Bosch, 26 juin.*)

Un courrier païen a pu aller à Ou-i et « y jeter un coup d'œil : les deux corps des PP. Andlauer et Isoré (toujours dans la chapelle où les Pères ont été tués), ne portent plus que le caleçon comme vêtement ; la poussière empêche de distinguer les plaies. Au tong-men, la tête exposée de l'un de nos martyrs est tombée à terre, absolument méconnaissable. » (*P. Mangin au P. Rouxel, Tchou-kia-ho, 28 juin.*)

« Sur une lettre envoyée par le P. Maquet au mandarin de Ou-i, celui-ci aurait fait déposer les corps dans des cercueils, qui sont actuellement dans la résidence détruite de Ou-i ; les têtes restent encore exposées aux portes de la ville. » (*P. Bosch, 31 août.*)

Les PP. Mangin et Denn ont été tués le 20 juillet.

Voici, d'après le B. Bosch, dans quelles circonstances :

« Les Boxeurs, au nombre de 2,000, avaient sollicité une bande de 2,500 soldats de les aider à attaquer les chrétiens réfugiés à Tchou-kia-ho, au nombre de près de 3,000, disant qu'il y avait là 11 Européens, et représentant les gens de Tchou-kia-ho comme des pillards. Les soldats refusèrent d'abord et firent demander avis au mandarin de King-tcheou. Celui-ci approuva la proposition, et c'est ainsi que pendant cinq jours ils assiégèrent et bombardèrent les chrétiens retirés à Tchou-kia-ho ; à la fin, ils emportèrent la place. Nos deux Pères se retirèrent à la chapelle, et ils y furent

décapités. Le P. Mangin a été frappé d'un coup de sabre dont il a eu la moitié de la figure enlevée ; il était agenouillé sur les degrés de l'autel, et le P. Denn sur un prie-Dieu dans le sanctuaire. Leurs têtes furent portées et suspendues, les uns disent à Tou-kiao, gros bourg à 3 kilomètres et demi de là, les autres, dans la ville de King-tcheou. Avec eux seraient morts, tués ou brûlés, 2,600 chrétiens. Quelques femmes auraient été emmenées et mariées de force à des païens ; c'est ce qui peine le plus nos chrétiens.

« Après ces exploits, les Boxeurs auraient voulu entraîner les soldats à Tsing-tsao-ho, à 6 kilomètres de là, où se sont retirés aussi près de 1000 chrétiens ; mais les soldats ont refusé, sous prétexte qu'ils avaient été trompés pour Tchou-kia-ho, où il n'y avait que deux Européens et non onze. C'est ainsi que Tsing-tsao-ho a échappé. Là se sont retirés notre P. Tcheou et le P. P'an, prêtre séculier ; ils résistent avec avantage. »

Massacre annoncé et démenti.

Le 8 août, à onze heures du matin, le Consul de France à Chang-hai recevait de son collègue de Tche-fou un télégramme annonçant le massacre de six missionnaires à Tai-ming-fou. C'étaient les PP. Finck, Gaudissart, Neveux, Cézard, Gissingier et le Frère coadjuteur Kieffer.

Une indication si précise ne fit doute pour personne. Les journaux de Chang-hai s'empressèrent de la publier, et le procureur de la Mission du Kiang-nan la télégraphia en France, où bientôt elle fit le tour de la presse.

Il y avait eu sans doute à la source une exagération de provenance chinoise, car si les missionnaires de Tai-ming-fou avaient été — on va le voir — fortement molestés, grâce à Dieu leur vie était encore sauve. Nous en fûmes avertis par une seconde dépêche envoyée de Chang-hai le 22 août. Mais pendant quinze jours nous les avons pleurés. Dieu soit loué de nous avoir conservé ces vaillants apôtres !

Lettre du P. Bosch.

Tien-tsin, 31 août.

Le R. P. Maquet écrit que dans le Sud ils résistent bien ; mais qu'ils n'ont plus ni argent, ni provisions. Les chrétiens de là-bas sont pauvres. Or il a avec lui les Pères Finck, Gaudissart, Gissingier, Neveux, le Frère Kieffer, sauvés mais dépouillés de tout et venus en mendiant à travers mille dangers. Là sont aussi les PP. Liefoghe, Albert Wetterwald, Monget, sans compter les prêtres chinois. Comment vivre, quand on vous maintient bloqués ? Le P. Cézard est chez un païen près de Tai-ming-fou.

E. BOSCH, S. J.

*Dernières lettres du P. Mangin.**(Le P. Mangin à son frère.)*

Tchou-kia-ho, 28 juin.

« Les événements sont bien faits pour vous alarmer ; je ne veux pas chercher à vous les dissimuler. Le télégraphe a dû vous annoncer le massacre de deux de nos Pères, à Ou-i, à 6 lieues d'ici. Tout le nord du Tche-li est à feu et à sang ; chaque jour m'arrivent de malheureux fugitifs dont on a brûlé les maisons ; pas mal de morts et combien de disparus !

« La Résidence n'a pas encore été attaquée, mais elle est en grand danger. Il en est de même de ce village où, outre les 300 chrétiens, il y a au moins 300 réfugiés.

« Nous faisons un rempart ; on achète force vivres, poudre et autres munitions en vue d'une attaque qui, humainement parlant, ne peut pas avoir lieu. Nous nous défendrons tant que nous pourrons. Si Dieu ne nous donne pas la victoire, nous finirons massacrés ou brûlés jusqu'au dernier.

« Je fais le sacrifice de ma vie pour le salut des âmes et le bien de toute la famille. Si vous apprenez ma mort, priez pour moi et remerciez Dieu du choix qu'il aura daigné faire de notre famille pour lui demander ce sacrifice. Humainement parlant, nous n'avons aucun espoir d'échapper à ces hordes sauvages ; toutefois, elles n'ont pas encore fait irruption dans le King-tcheou. A la garde de Dieu !... Je vous dis adieu... vous bénissant tous au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! *Fiat !* »

(Au P. Rouxel.)

Tchou-kia-ho, 28 juin.

« A Ou-kiao et ici les sous-préfets se montrent très énergiques, mais ils ne pourront pas arrêter le torrent. Chaque jour, nous pouvons dire : *Sume et suscipe !...*

« Je remercie la Compagnie de tout ce qu'elle a fait pour moi ; je demande pardon pour mes ingrattitudes et ne demande qu'à mourir compagnon de Jésus : *Amorem cum gratia !...* Merci des prières que font pour nous nos Pères et Frères de Chang-hai et de France. Que la volonté de Dieu soit faite ! »

H Tien-tsin pendant et après le siège.*Lettres du P. du Cray et du P. Bosch.*

Tien-tsin, 4 juin 1900.

DEPUIS longtemps on parle ici des Boxeurs, mais on avait toujours vécu dans la conviction que jamais ils ne s'approcheraient de Tien-tsin ni de Pékin. Les autorités chinoises entretenaient cette douce illusion.

« Nous devons penser, disait le Toa-tai des douanes chinoises, que nous

compréhons la grandeur de la responsabilité qui nous incombe, et nous saurons prendre les mesures nécessaires pour prévenir tout trouble. Nous voulons la paix à tout prix. »

Bonnes paroles auxquelles tout le monde se laissa prendre.

Actuellement, ministres et consuls ont conscience de la gravité de la situation. Avant d'avoir ouvert cette lettre, vous apprendrez sans doute, par voie télégraphique, de nombreux massacres de chrétiens indigènes et d'Européens, soit dans l'intérieur, soit peut-être même dans les ports ouverts.

Pour le moment, les puissances européennes ont débarqué à Ta-Kou environ 700 hommes. La Chine a fait mine de vouloir s'opposer à leur débarquement, mais a dû s'incliner. Le soir même, les trois quarts de ces troupes partaient pour Pékin, mais le gouvernement chinois leur refusa de mettre leurs munitions de guerre sur le train. Notre consul général, M. le comte du Chaylard, qui, suivant son expression favorite, *ne perd pas le Nord*, commande un train spécial pour lui, consul de France, et le voilà parti pour Pékin, accompagné de deux matelots, et emmenant avec lui toutes les munitions.

A la gare de Pékin, il se voit en présence de plus d'un millier d'individus qui cherchent à l'entourer. Les deux matelots de l'interroger : « Que faut-il faire ? — Rien, leur est-il répondu, je vais essayer un moyen ; s'il ne réussit pas, nous aviserons. » Et le consul, prenant sa canne, s'avance vers la foule en la brandissant. Les Chinois reculent et reculent encore ; ils ne se rappellent pas que le talus va subitement en pente, et les voilà qui tombent à qui mieux mieux en arrière les uns sur les autres. Le consul, profitant de la situation, leur montre d'un geste qu'ils aient à passer derrière la barrière, ce qu'ils font tout penauds. Cependant, ils demandent quel est ce petit homme qui les a ainsi fait reculer, et le consul s'entend appeler par son nom chinois. Il se retourne et voit ses gens lui faire de grandes prostrations. Il se demande ce que cela signifie, quand il s'aperçoit que, dans leur saut, ils ont perdu leurs souliers, lesquels gisent pêle-mêle sur le quai.

Il leur permet alors de venir, un à un, retrouver leur bien, et, pendant que se jouait cette comédie, on transportait les munitions sans accidents.

Nous sommes presque en état de siège, du moins pendant la nuit. Si nous sommes massacrés à Tien-tsin, de tous nos missionnaires de l'intérieur, il n'en restera que fort peu. Car une fois qu'ils se seront débarrassés des quelques Européens qu'ils ont sous les yeux dans les ports ouverts, les Chinois se croiront tout permis et à l'abri de toute punition s'ils parviennent à faire disparaître chrétiens, églises et missionnaires.

Dans l'intérieur, on traque les Européens ; j'ai fait demander au vice-roi, par notre dévoué consul, de mettre une forte escorte à la disposition de nos Pères, afin que, le cas échéant, ils puissent se réfugier ici. J'en puis loger une quinzaine.

Tien-tsin, 27 juin.

Nous avons été dans une position fort critique, et si les Chinois avaient montré un peu d'initiative, nous y aurions tous passé. Une colonne d'environ 1,600 hommes, composée en majeure partie d'Allemands et d'Anglais, sous les ordres du général Seymour, était partie pour Pékin en chemin de fer, avec l'espoir d'y parvenir après avoir réparé le chemin de fer. Ce fut une folie. Ils ne purent jamais arriver. Quand ils avaient réparé un endroit de la voie, on la détruisait sur d'autres points. Ils eurent à lutter contre les troupes du général Tong-fou-siang, et demeurèrent quinze jours en butte à des attaques continuelles. Enfin, les troupes sont revenues hier, ayant perdu 40 morts et 210 blessés. Heureusement elles ont pu s'emparer d'un des arsenaux de Tien-tsin où se trouvaient des munitions en quantités énormes.

Quand cette colonne prit la route de Pékin, il restait peut-être 600 hommes à Tien-tsin. Heureusement un régiment russe eut le temps d'arriver ; et c'est à eux, on est unanime à le reconnaître, que nous devons notre salut. C'est le 17 que nous avons commencé à être bombardés. S'il y a trois maisons sur la concession française qui n'aient pas été touchées, c'est bien beau. La moitié de la concession a été brûlée et n'est qu'un amas de ruines. Nous n'y avons échappé que par miracle, le feu s'étant une première fois arrêté à un mètre à peine de distance, et quelques heures après le vent ayant subitement changé au moment où les flammes léchaient un *godown* qui devait nous communiquer l'incendie. Actions de grâces à la sainte Vierge.

La concession anglaise a peu souffert. Un bataillon et une batterie française, en tout 600 hommes, montent à Tien-tsin ; il doit en venir encore autant. Il y aura encore de chaudes journées.

De nos Pères de l'intérieur, je n'ai absolument aucune nouvelle. Sans une Providence toute spéciale, ils auront grand'peine à sauver leurs vies et leurs chrétientés, mais Dieu est toujours là et j'espère malgré tout.

Tien-tsin, 12 août.

Nos troupes ont commencé à marcher sur Pékin le 4 au soir ; le 5 au matin, elles s'emparaient du village fortifié de Pei-tsang ; le 6 on arrivait à Yang-tsuenn et depuis on a continué la marche en avant. Elle paraît s'effectuer sans grande difficulté. Le corps expéditionnaire est surtout composé de Russes et de Japonais ; nous n'y comptons que 1,000 hommes d'infanterie de marine et douze pièces d'artillerie dont quatre de campagne. Notre artillerie rend de grands services.

On attend aujourd'hui ou demain des troupes envoyées de France. Elles partiront immédiatement pour Pékin et arriveront peut-être quand tout sera terminé, car on espère être sous les murs de Pékin le 15 ou le 16, et on pense que la défense de la capitale sera de peu de durée.

Les Allemands et les Italiens, fort peu nombreux, ne figuraient pas dans

le corps expéditionnaire. Le général Frey, à qui revient le commandement de corps, étant revenu de Yang-tsuenn à Tien-tsin, a eu l'idée de les inviter à faire partir avec lui un détachement, si faible soit-il, afin que toutes les puissances fussent représentées au moment de la prise de Pékin. C'est un acte de bonne politique, et en même temps un fameux service rendu à l'Allemagne.

Tien-tsin, 23 août.

L'envoi du P. de Becquevort en Chine montre assez la paternelle charité de nos Supérieurs. Pourtant il aura quelque peine à porter grand secours ; tout dépendra de la marche des événements.

Un bon moyen de venir en aide à nos chrétiens serait de nous faire parvenir par une voie sûre un millier de sacs de riz. Ici on n'en trouve plus, et quand la crise sera passée, ce sera la famine. P. DU CRAY, S. J.

Tien-tsin, 13 septembre.

Il y a une quinzaine de jours que M. le consul a officiellement demandé une colonne de secours pour la Résidence.

Nous savions qu'aussi longtemps que Pékin ne serait pas délivré, on n'enverrait aucune troupe dans une autre direction, et nous comprenions la raison d'être d'une semblable décision. Mais nous espérions que Pékin, une fois pris, on serait à même d'envoyer un détachement et des barques jusqu'à nos assiégés. Le consul en fit donc la demande au lieutenant-colonel Gosselin qui commandait les troupes françaises à Tien-tsin. Celui-ci accueillit très bien la requête, mais n'ayant que des instructions restrictives, il la transmit au général Frey, alors à Pékin. Tandis qu'on attendait la réponse, l'idée d'une colonne expéditionnaire partant pour délivrer cinq missionnaires anglais à Tsing-hien avait pris corps, et Anglais, Américains, Italiens, Japonais et Allemands sont partis pour Tou-liou et Tsing-hai, le long du canal impérial. Les officiers français étaient navrés, mais que faire ? Dieu veut être notre seul libérateur. P. DU CRAY, S. J.

Non, pour sauver ses missionnaires, Dieu voulait, une fois de plus, se servir du bras de la France. On a pu lire en effet depuis lors, dans tous les journaux, l'information suivante :

Tien-tsin, 10 octobre.

« Huit cents Français, avec six pièces de canon, sont partis ce matin pour aller délivrer les prêtres français retenus prisonniers à 60 milles au sud. Trois cents autres Français sont partis dans la direction de Pao-ting-fou. »

Et enfin, une dépêche privée, du 20 octobre, nous annonçait que la Résidence de Tchang-kia-tchoang (Hien-hien) était délivrée.

Grâces en soient rendus à Dieu !

Blocus et résistance de la résidence de Tchang-kia-tchoang près Hien-hien.

D'après les lettres du P. Sèneschal, Supérieur, et celles du P. Becker à sa sœur, aux Pères de Tien-tsin et au Consul de France.

Tchang-kia-tchoang, 3 juin 1900.

LE R. P. Maquet a quitté la résidence le 30 avril pour aller visiter le Midi de la Mission. Au Nord les événements deviennent graves.

Vous avez su l'attaque qu'avait eu à soutenir, à la fin de mars, une de nos chrétientés du Jenn-Kiou, Tcheng-lao.

Une protection spéciale avait donné la victoire à ses quelques défenseurs, contre une multitude d'assaillants... A la suite de cette affaire, le Jenn-Kiou, district du P. Baudoux, était rentré un peu dans le calme, du moins en apparence. Dans le Pao-ting-fou au contraire et le Tien-tsin-fou, la propagande des Boxeurs se faisait de plus en plus active.

Le 28 mai, c'est de nouveau le P. Baudoux qui passe par l'épreuve ; deux de ses chrétientés, Si-pa-fang et Tong-pa-fang, ont été attaquées par les Boxeurs.

Si-pa-fang a été brûlé complètement ; les chrétiens, trop peu nombreux pour se défendre, se sont retirés à Tong-pa-fang, pour joindre leur résistance à celle des chrétiens de ce village.

Depuis le matin jusqu'au soir, ces 45 ou 50 défenseurs ont soutenu l'attaque d'un grand nombre de Boxeurs : l'arrivée des soldats fit cesser le feu. Trois chrétiens ont été tués, trois grièvement blessés, et une quinzaine plus ou moins légèrement atteints par les balles. Les assaillants, dit-on, comptent un bon nombre de morts.

Malgré les menaces, aucune attaque nouvelle n'a eu lieu. Les chefs Boxeurs auraient même promis de ne plus ravager le Jenn-Kiou. Conséquence naturelle : ils vont se porter sur d'autres points, où ils se réuniront pour une attaque générale.

Nous apprenons, sans en être nullement surpris, que notre résidence sera assiégée le 15 de cette lune, lundi 11 juin. L'effervescence redescend du nord vers nous.

Si, par suite de complications politiques, les soldats chinois qui nous gardent nous abandonnaient, nous passerions un moment critique. Et si cet état continue encore quelque temps sans une répression énergique, nos chrétiens sont exposés à beaucoup de dangers, et dans un continuel péril de mort.

21 juin.

Nous sommes ici, avec 2,000 et plus de réfugiés, de plus en plus menacés. Nous avons réclamé plus de soldats, ordre pour eux de faire feu, si c'est nécessaire.

Or, je reçois communication que les soldats se retirent par suite des désordres à réprimer à Tsang-tcheou, et que nous avons à nous tirer d'affaire sans secours extérieur. Cela nous perd si nous sommes attaqués, et c'est en vain que nous avons été gardés si longtemps alors qu'il y avait peu de danger, pour nous lâcher alors que le danger est à nos portes et plus grand que jamais.

J'adresse au général Mei une protestation contre cet abandon à cette heure, et déclare que nous sommes victimes des belles paroles qu'on n'a cessé de nous donner, nous empêchant de nous armer et de mettre une partie de la Communauté en lieu sûr avec nos objets et papiers précieux. Avertissez M. le consul de cette trahison dont nous sommes victimes, et les Chinois seront responsables de notre pillage et de notre mort, si Dieu le permet.

Hors d'ici, on pille et on brûle toutes nos chrétientés. Le Jenn-Kiou n'a plus que Toan-kia-ou qui résiste. Leou-siu est brûlé. Le Kiao-ho est détruit progressivement.

21 juillet.

... Nous attendons ce que feront les soldats en passant ici. J'ai préparé les deux lettres que m'ont écrites le sous-préfet, au nom du préfet, et le général Fan pour nous dire d'appeler nos chrétiens pour nous défendre et de creuser des fortifications. C'est donc en vertu des ordres formels des mandarins que nous avons donné à notre résidence cette forme que l'on veut faire passer comme signe de rébellion.

Toutes les chrétientés sont détruites et les chrétiens en fuite rassemblés dans cinq ou six centres qui résistent, grâce à leurs murs de terre ; mais la situation est précaire partout, et notamment ici, où nous sommes trente Européens et quatre à cinq mille chrétiens.

2 août.

Le 2 juillet, il y eut un *chang-iu* contre les chrétiens, ordonnant le rapt de missionnaires étrangers, mais sous escorte assurant leur voyage. Or, au Chan-si, à Tai-yuen-fou, le gouverneur Iu-hsien, le 9 juillet, fit inviter à son tribunal tous les Européens, catholiques et protestants ; il envoya des soldats pour les rassurer et les amener de force. Je sais ces détails d'un soldat chrétien de Hien-hien qui y était. Il y avait 500 soldats ; tous y assistaient. Quand les Européens furent tous arrivés, le gouverneur fit une audience où il commença par faire mettre *de force* à genoux tous les Européens ; il leur reprocha tout le mal qu'ils n'avaient cessé de faire aux Chinois, puis il donna l'ordre de l'exécution. Cinq eurent la tête coupée par les soldats sur place. Les autres furent emmenés dans l'avant-cour de la salle d'audience et décapités. Ils portaient le costume chinois, ce qui n'a

pas permis au soldat de distinguer les protestants des catholiques. Les femmes et enfants furent aussi exécutés. Tous moururent avec un courage qui fit l'admiration des soldats. Des Chinois ouvrirent en cachette le cœur de quelques victimes pour voir un cœur européen. On fit jeter les cadavres à l'ouest de la ville pour être mangés des chiens. Les chrétiens les enterrent secrètement.

Le 14 juillet, 200 chrétiens de Tai-yuen-fou furent tués pour refus d'apostasie. Les femmes et les enfants de l'orphelinat furent épargnés pour leur donner le temps d'apostasier. On a poursuivi les autres Européens du sud du Chan-si. Ceux-ci s'attendaient à être tués à l'arrivée des soldats, le 19 juillet ; mais nous n'avons pas de nouvelles.

Notre mandarin a été changé sur sa demande réitérée. Nous ne savons pas ce qu'est le nouveau, dans l'impossibilité d'avoir des relations avec lui. Nos chrétiens n'osent pas aller en ville, ni au marché, de peur d'y être massacrés. Ils sont toujours hors la loi.

Nous avons à la montagne trente hommes armés, ce qui nous permet d'y avoir des légumes que nous y cultivons. Le bon Dieu nous a visiblement protégés jusqu'ici. Nous avons la confiance qu'Il continuera jusqu'au bout.

Prière de donner à nos courriers une généreuse récompense, car ils exposent leur vie. Nous avons bien de l'argent emprunté à nos chrétiens, mais nous le ménageons.

P.-S. Une petite canonnière à vapeur, remontant notre rivière, balayerait, par sa seule apparition, tous les Boxeurs des environs, sans danger sérieux pour les Européens.

Du P. du Cray, 12 août :

— « La résidence est encore intacte. Quand les troupes régulières qui avaient aidé les Boxeurs à massacrer les PP. Mangin et Denn vinrent à Hien-hien, les Boxeurs firent instance auprès des chefs pour que ceux-ci s'unissent à eux pour détruire la résidence, car, livrés à leurs seules forces, ils sont impuissants à s'en emparer. Heureusement, le sous-préfet intervint, et la résidence fut sauvée. »

23 août.

Il faut que vous compreniez l'état critique où nous sommes et l'urgent besoin de prompts secours pour nous sauver. Les missionnaires et le reste des chrétiens qui s'est sauvé sont groupés dans divers centres où ils se maintiennent à coups de fusil, sans pouvoir sortir, car c'est s'exposer à être massacré ; or les provisions s'épuisent et la famine va forcer à se rendre pour être tué. C'est là-dessus que comptent les Boxeurs. Ils bloquent à distance, Toan-kia-ou, Fan-kia-ka-ta, etc., à quelques centaines seulement. L'apparition de quelques dizaines de soldats européens les mettrait en fuite. Il n'y

a rien à craindre d'eux en bataille rangée. Ils ont livré deux combats à Tsing-tsao-ho (King-tcheou) et deux ici à Kouo-kia-tchoang avec force coups de canon, de fusil, etc. ; or ils n'ont blessé personne, et les chrétiens en sortant sur eux leur ont pris quatre canons.

26 août.

Le 25 août nous vient de Pékin un de nos chrétiens sacristain au Peitang. Il nous raconte tous les détails du siège et de la prise de Pékin. Ces détails font connaître le sort qui attend tous les missionnaires avec les chrétiens groupés autour d'eux pour se défendre. C'est le même plan partout, plan d'extermination voulu par le gouvernement, exécuté par lui dans l'ombre en mettant en avant les Boxeurs et en les faisant aider au besoin par les soldats.

On accuse les Européens de ne pas être partis après l'ordre impérial, mais personne ne nous a communiqué cet ordre ni donné les moyens de partir en sûreté. Sortir des résidences était aller à la mort, toute la population étant affolée contre les Européens et tuant sans merci. Nos chrétiens qu'on rencontrait étaient tous tués, comme *eul-mao*, petits Européens ; nous sommes les *ta-mao*, grands Européens.

Voici un spécimen des proclamations mandarinales du Chan-si :

« Le Siuen-fou-iu m'a écrit : Les Chinois étant en guerre avec les étrangers, l'édit de l'empereur veut que tous les missionnaires soient renvoyés chez eux. Il faut agir d'après cet ordre. J'ai examiné que dans toutes les provinces, Boxeurs ou Grands-Couteaux, pleins d'une juste colère, font leur affaire propre d'exterminer les religions étrangères. Leur succès prouve qu'ils sont vraiment assistés des Esprits. Bien qu'autorisés jadis, les missionnaires doivent donc tous être renvoyés. S'ils ne partent pas, ce sera vraiment leur faute s'ils sont tués. Pour les chrétiens, ils sont Chinois. S'ils se repentent, qu'on leur pardonne sans s'inquiéter de leur passé ; mais s'ils restent sans crainte et entêtés unis aux étrangers, groupés dans des centres et faisant des affaires, il faut les exterminer. Malheur ! A vous, chrétiens, de choisir ce que vous voulez, etc. »

Vous voyez l'hypocrisie qui ordonne le massacre en rejetant la faute sur les victimes. Les chrétiens apostats n'en sont pas moins tués. Voilà la situation du Tche-li, du Chan-si, du Ho-nan. Chrétiens et missionnaires traqués à mort se sont réunis en divers centres, restant seuls au milieu des ruines universelles, et là on les traite de rebelles et on les fait attaquer pour les massacrer.

Les centres de notre Mission sont : au nord, Toan-kia-ou, Fan-kia-ka-ta, Ling-chang-seu, Kouo-kia-tchoang, Tsing-tsao-ho et ici ; et au midi, Tchang-kia-tchoang, Tcho-kia-tchoang, Wei-tsuenn, Pan-tsuenn ; peut-être Tchang-tong.

On est bloqué comme on l'était à Pékin, avec attaque ouverte intermittente, ou sans attaque comme ici jusqu'à présent. La famine menace Toan-kia-ou, Fan-kia-ka-ta, etc.

Ici, nos chrétiens ne peuvent pas aller au marché de Hien-hien, ni sortir, à moins d'être en bande et en armes. S'étant sauvés à la hâte, ils n'ont pas d'habits.

5 septembre.

Notre séjour ici a été le salut de nos chrétiens et de la résidence, et par suite un bien. Notre départ eût eu pour suite la ruine de la résidence, ce qui eût amené la ruine de tous les centres de résistance de nos chrétiens. C'est pour cela que nous cherchons à nous maintenir le plus longtemps possible et que nous aimerions mieux être ravitaillés que rapatriés, à moins que la situation ne devienne intenable.

Les Boxeurs, dit-on, se remuent de nouveau et se groupent dans le nord du Jenn-kiou et à l'est de Hien-hien. Ils voudraient faire un nouvel effort contre Toan-kia-ou et Fan-kia-ka-ta. Toan-kia-ou est à bout pour la nourriture. S'ils triomphent, cela les encouragera à nous attaquer ici. Le 15 de la 8^e lune est peut-être une date de bonheur pour leur crédulité. Si on va au secours de Fan-kia-ka-ta, cela lui donnera une paix provisoire et les moyens de continuer la résistance. Il faudrait leur porter des armes, capsules, plomb, poudre ; des habits pour l'automne. Pour nourriture, vous pouvez vous faire une idée de ce qu'il faut, en sachant que pour les 2,200 personnes que nous nourrissons, et un bon nombre assez maigrement, il faut par semaine 143 sacs de grains, de 110 livres chinoises (66 kilos) chacun environ. J'ignore le chiffre de la population de Fan-kia-ka-ta ; près de 2,000, je pense. Vous voyez qu'un ravitaillement sérieux n'est pas petite affaire.

Ici nous avons encore 1,700 sacs (113,000 kilos) ; donc pour trois petits mois ; deux bons mois, si la pauvreté croissante de nos gens nous oblige à donner plus.

Dans deux mois au plus tard, il y aurait à nous ravitailler complètement en sapèques, en habits d'hiver, en grains et en armes. Nous sommes fort mal armés ; nous n'avons que 5 ou 6 fusils rapides. Les Boxeurs ont acheté ou volé les fusils Mauser des soldats fuyards. Ce qui nous sauvera, ce sera leur défaut de munitions, j'espère.

Si nous avons 200 Mauser avec cartouches en abondance, de manière à exercer nos gens à tirer, nous pourrions passer l'hiver sans accident. Mais d'ici là, les événements auront marché.

Tant à notre village qu'à Ling-chang-seu et Kouo-kia-tchoang qui dépendent de nous et de notre appui, il y a bien 8,000 chrétiens. Or on ne les a pas laissés ensemercer ; et, renfermés dans leurs murs de défense, ils ne peuvent gagner leur vie. Vous voyez à quel abîme nous marchons. Les

femmes et les enfants me paraissent insauvables, à moins de les nourrir et de les défendre dans les enceintes des villages fortifiés.

Témoignez spécialement notre gratitude à M. le consul et offrez-lui nos félicitations pour sa décoration.

Le P. du Cray écrivait de Tien-tsin, 13 septembre.

« Nous avons appris par ouï-dire que le calme commence à renaître autour de la Résidence, dans un rayon de 5 à 6 kilomètres. »

14 septembre.

Les Boxeurs s'agitent comme dans l'agonie au nord et à l'est de chez nous. Nous sommes en paix, et les chrétiens recommencent à aller au marché. Mais les routes sont encore peu sûres vers Tien-tsin.

Le nouveau mandarin de Hien-hien est venu nous voir ainsi que trois notables, qui réclament protection si les Européens viennent. Si les soldats chinois mettaient sérieusement l'ordre, cela serait préférable à la venue des Européens.

Les chrétiens, dans leur misère, cherchent à piller les Boxeurs, mais c'est dangereux, car on a vite fait de qualifier de Boxeurs tous les riches, et facilement le brigandage chrétien remplacerait le brigandage boxeur. J'ai dû m'interposer pour arrêter ces pillages. J'ai fait mettre des affiches en ville et dans tous les villages pour renier toute connivence avec les voleurs qui se servaient de mon nom pour couvrir leurs méfaits.

On me dit que 250 cavaliers de l'armée chinoise viennent d'arriver de Pao-ting-fou à Ho-kien-fou, et que 1,000 fantassins y seront bientôt. Je me réjouis de l'arrivée de ces soldats, qui tiendront en respect nos chrétiens portés au désordre, et eux-mêmes maintiendront l'ordre, je l'espère, surtout si c'est le général Fan qui les commande.

Il faut à tout prix que nous gardions la Résidence de Tchang-kia-tchoang : notre départ serait la ruine de la Mission.

Les Boxeurs se regroupent de nouveau pour nous menacer. C'est à cette 8^e lune (24 septembre au 22 octobre) que leurs superstitions ont fixé le temps favorable pour s'emparer de la Résidence. Il y a des soldats à Ho-kien-fou pour pacifier le pays. Le pacifieront-ils en nous protégeant ou en tirant sur nous ?... Nous sommes entre les mains de la Providence.

E. BECKER, S. J.

Depuis cette lettre, des dépêches nous ont appris qu'une colonne française était allée délivrer la Résidence de Hien-hien. Malheureusement le vicaire apostolique, Mgr Henri Bulté, avait succombé. Nous en reparlerons plus loin.

Tchang-kia-tchoang, 1^{er} octobre 1900.

Tout notre espoir de salut était dans le Sacré-Cœur, à qui, dès le com-

mencement des dangers, nous avions fait un vœu. Jusqu'à présent, au moins pour la Résidence, cette espérance n'a pas été frustrée.

Le plus grand danger que nous ayons couru ici a été le passage continu des soldats venant des régions méridionales et se rendant à Pékin. Le 23 juillet, chacun de nous s'est préparé à une mort plus ou moins prochaine.

Depuis lors, les menaces d'attaque ne se réalisèrent qu'une fois : ce fut le 18 septembre. Nous savions que des groupes nombreux de Boxeurs se rapprochaient de nous, avec intention d'attaquer. Un certain nombre s'était installé dans une pagode, à six kilomètres d'ici. Heureusement, on veillait avec soin, du haut de notre clocher, avec une longue vue. Vers onze heures du matin on les vit sortir de la pagode, au nombre de deux cents environ, et se mettre en marche ; on donna aussitôt le signal d'alarme, pour que chacun soit à son poste. Cachés par les moissons, les Boxeurs s'avancèrent presque tout près de nos remparts en terre sans qu'on pût les apercevoir. C'était l'avant-garde d'une troupe qu'on a évaluée à un millier, qui se tenait dissimulée derrière la digue d'un ancien fleuve, assez rapprochée de Tchang-kia-tchoang.

Les meneurs avaient choisi à dessein l'heure de midi pour nous attaquer, espérant nous surprendre pendant le repas. De plus, cette heure est celle qu'ils préfèrent, par un motif superstitieux. Les assaillants, ainsi envoyés ouvrir le combat, semblent avoir été de ces Boxeurs qui s'appuient plus sur leurs *Esprits* que sur les armes à feu. Peu de ces endiablés avaient des fusils ; ils étaient surtout armés de sabres.

Ils arrivèrent sur nous en une longue enfilade de deux hommes de front, au pas de course. A une quarantaine de mètres, ils s'arrêtèrent et firent une prostration profonde à leurs Esprits. Le moment était venu de les avertir qu'on était au poste pour les recevoir ; nos hommes essayèrent donc leurs vieux fusils. Les coups portèrent si bien qu'en quelques minutes nombre d'assaillants jonchèrent le sol. Cette vue ramena à la réalité ces pauvres illuminés : ils s'aperçurent qu'ils n'étaient pas invulnérables et s'empressèrent de fuir. Combien y eut-il de tués, en ces quelques minutes ? Ce qu'il y a de certain, c'est que le lendemain, quand on voulut enterrer les cadavres qui n'avaient pas été emportés, on en trouva vingt-huit.

La fusillade avait duré si peu de temps que le gros de l'armée, caché derrière la digue, s'était imaginé que notre Résidence était prise d'assaut, et déjà ces braves se préparaient à venir achever le massacre et se livrer au pillage. Ils ne tardèrent pas à constater qu'au lieu d'une victoire, les leurs avaient trouvé une prompte défaite. Ils remirent à un autre jour leur attaque, et menacèrent de prendre leur revanche. Ces menaces sont sérieuses. Aussi sommes-nous toujours sur le qui-vive.

Le gouvernement chinois, pour faire croire aux Puissances qu'il remet

le bon ordre dans le Tche-li, y a envoyé des soldats qui sont pour la plupart de jeunes recrues, et, ce qu'il y a de plus dangereux, d'anciens Boxeurs qui ont voulu échapper aux recherches en se faisant soldats. Aussi ces soldats se contentent-ils de brûler par-ci par-là quelques maisons dans les anciens centres de Boxeurs. Ce qu'ils font le mieux, c'est de piller indistinctement tout le monde. Tout cela ne donne pas la paix.

Que vont faire les Puissances? Si elles continuent les hostilités, nous serons exposés de plus aux coups de nos ennemis, qui trouveront un appui dans la population exaspérée de l'invasion étrangère.

Ce que nous pouvons souhaiter de mieux, c'est la paix, et que les Puissances européennes occupent le pays en exerçant une exacte surveillance sur l'administration chinoise.

Le P. Becker m'a été d'un secours bien précieux, et Dieu aidant, même au milieu des grandes chaleurs, il a été plus vigoureux que jamais. Le P. Wieger, avec un dévouement continuel, a mis à contribution ses talents militaires, afin d'assurer jour et nuit le salut de la Communauté. Tous nos Pères et Frères ont regardé courageusement le danger en face, et chacun s'est montré prêt au sacrifice que Dieu pouvait et peut encore lui demander. Les émotions, l'air vicié par une agglomération de quatre à cinq mille personnes dans un espace restreint, la vie renfermée, tout cela nous a donné à presque tous quelque malaise. Seul le regretté P. Beck n'a pas eu assez de force pour surmonter ce mal.

J'ai dit plus haut le nombre de nos réfugiés chrétiens. Beaucoup se sont enfuis de chez eux sans rien emporter. Il a donc fallu venir à leur secours. La difficulté a été d'abord de s'opposer à une générosité imprudente. Depuis le commencement d'août, nous avons dû procurer la nourriture à 2000 personnes. Combien de temps ces lourdes charges dureront-elles encore? Quelques chrétiens, les plus rapprochés, dont les maisons n'ont pas été détruites, s'en sont retournés dans leurs anciennes demeures, mais il suffira d'une alerte, pour qu'ils nous reviennent aussitôt. Quant aux plus éloignés, il n'est pas prudent pour eux de se rapatrier.

En dehors de la nourriture se pose la question des vêtements : le froid arrive, et la plupart, venus ici avec leurs habits légers d'été, n'ont rien pour les remplacer : tout a été pillé ou brûlé chez eux. Nous devons donc pourvoir aux besoins les plus pressants. Tout cela est peu de chose en comparaison des ruines accumulées, surtout dans le nord de la Mission. Tout ce qui n'est pas parvenu à se réfugier dans les villages chrétiens fortifiés, ou n'a pas eu le malheur d'apostasier, a été massacré impitoyablement. Dans certaines sous-préfectures, les apostats eux-mêmes, après avoir donné tout ce qu'ils avaient, étaient recherchés pour être tués.

Puisque je viens d'en prononcer le nom, disons un mot de ces malheureux. Une de nos grandes peines a été d'apprendre que çà et là des chré-

tiens ont sauvé leur vie, au moins momentanément, par des actes d'apostasie. Le nombre certainement n'en est pas bien élevé, et presque tous ont apostasié par peur. Aussi la plupart ont-ils déjà cherché les moyens de rentrer en grâce avec Dieu. On leur a montré combien on avait horreur de leur conduite, mais il a bien fallu avoir pitié d'eux.

Il y a eu en revanche beaucoup d'actes de courage : de nombreux chrétiens, même des enfants, à qui l'on donnait à choisir entre l'apostasie ou la mort, n'ont pas hésité à donner leur vie pour rester fidèles à Dieu. Impossible actuellement de dire le nombre de nos chrétiens tués, soit en confessant leur foi, soit en se défendant. Je crois que le chiffre de 14,000 n'est pas exagéré. Beaucoup d'autres sont morts de maladies engendrées par l'agglomération ou la misère.

A. SÉNESCHAL, S. J.

Aux environs de Hien-hien.

A 16 kilomètres N.-E. de la Résidence, il y eut un centre de résistance au village de Kouo-tchoang. Le 15 juin, le P. Gouverneur écrivait de cette localité :

« Les villages de mon district, qui sont distants de 4 à 16 kilomètres de la Résidence, n'ont pas encore été visités par l'ennemi. Les petits villages sont presque déserts, car les femmes et enfants se sont réfugiés dans les plus gros, tels que Tsi-kia-tchoang, Ling-chang-seu, Kouo-tchoang. J'ai établi mon quartier général à Ling-chang-seu, où il y a actuellement plus de 500 chrétiens, de là je rayonne aux environs pour encourager nos pauvres chrétiens. Ils sont bien à plaindre, car ils n'ont, humainement parlant, rien de bon à espérer, mais leur foi est admirable.

« On n'a pas idée des bruits absurdes que font courir les fauteurs de désordres pour exciter la population. Leur dernière invention mérite d'être signalée : « Nous avons acheté une jeune fille et, après l'avoir coupée en morceaux, nous avons fait sécher son cœur, et réduit, en poussière, nous l'avons mêlé à la poudre de nos canons. Résultat merveilleux : nos canons portent quatre fois plus loin ! »

« Je viens d'aller confesser une vingtaine de chrétiens dans un village voisin ; j'ai vu sur presque tous les toits des maisons de petits drapeaux rouges de forme triangulaire. Il paraît que c'est un préservatif contre le pillage : les Boxeurs respecteront les maisons où ce signe est arboré.

« Hier et aujourd'hui, dans les deux *paroisses* (si l'on peut ainsi appeler les deux pauvres chapelles de ce village), j'ai dû procéder à la bénédiction des armes, fusils de tout modèle et de tout calibre, vieux pistolets, sabres et couteaux, et huit canons fondus dans un village voisin. Nos pauvres gens

se font — heureusement — illusion sur leur valeur et sur la puissance de leurs misérables engins de guerre. Cela a du moins le grand avantage de calmer un peu la panique et de les retenir chez eux jusqu'au dernier moment. Si jamais ils arrivaient tous à la Résidence, où ils sont déjà près de 1000, dit-on, et peut-être plus, je me demande comment on pourrait les nourrir et même les défendre, car une pareille agglomération de femmes et d'enfants n'est pas pour faciliter les mouvements en cas d'attaque. — Enfin, à la grâce de Dieu ! »

Kouo-kia-tchoang est un autre village, à 12 kilomètres au sud de la Résidence. « Il a soutenu avec succès, dit le P. Séneschal, plusieurs attaques des Boxeurs, et leur a infligé des pertes notables. Ses chrétiens doivent au P. Simonel, qui a été au milieu d'eux plus de trois mois, d'avoir eu assez de courage pour lutter contre des adversaires très nombreux. »

Le 23 juillet, il faillit subir une attaque. Impuissants par eux-mêmes, les Boxeurs voulaient recevoir l'aide des soldats qui revenaient de Tchou-kia-ho, où ils avaient massacré les PP. Denn et Mangin. Mais le chef militaire s'y refusa. « Il est, paraît-il, honteux de l'horrible besogne faite à Tchou-kia-ho ; il déclare qu'il n'a pas de poudre, et les soldats prennent la route de Pékin. » « Aux environs de la Résidence, cinq petites chrétientés ont échappé au pillage, grâce à notre voisinage.

« Dans toutes les autres chrétientés de la région du nord, toutes les églises et chapelles ont été détruites, et les maisons des chrétiens en très grande majorité brûlées ou démolies. Dans beaucoup de localités, les Boxeurs se sont partagé leurs terres, et les ontensemencées, comme si elles étaient à eux. Aussi quand ils pourront s'en retourner chez eux, ils n'auront rien à manger. Dans quelques jours, l'époque des semailles du blé sera passée : d'ici à un an avec quoi vivront-ils ? Même en supposant la paix dès maintenant, l'avenir pour nos chrétiens n'apparaît donc pas sous un très beau jour.

Si autrefois les aumônes d'Europe étaient bien reçues, à cause du plus grand bien qu'elles nous permettaient de faire, elles vont nous devenir nécessaires, si la Providence, comme je l'espère, nous permet de travailler à réparer tant de ruines. »

(P. SÉNESCHAL.)

Les pérégrinations du P. Jean Yang de Tai-ming-fou à Chang-hai.

(30 juin — 28 août 1900.)

DANS le sud de la Mission du Tche-li, on jouissait encore au mois de juin, malgré les troubles du nord, d'une paix relative, lorsque, le 26 juin, le signal de la persécution fut donné à Koang-ping-fou.

Le P. Gaudissart s'y trouvait seul ; la résidence fut envahie, pillée, brûlée. Le Père se réfugia au tribunal, le mandarin le fit mettre au plus vite dans un char et conduire à Tai-ming-fou. On voyagea en toute hâte pendant la nuit ; les satellites qui conduisaient le Père faisaient grand tapage, parlaient d'un ordre venu de l'Empereur de chasser les Européens, de détruire les églises. Ils conduisaient le Père à Tai-ming-fou, disaient-ils, pour y être exécuté.

Le passage du cortège à Fei-hiang-hien, à Koang-ping-hien y fut le signal du pillage et de l'incendie des chapelles.

Le P. Gaudissart arrivait à Tai-ming-fou le mercredi 27 juin vers midi. La plupart des Pères de la section y étaient réunis pour les quinze jours de vacances ordinaires à cette époque et avaient joui de la paix jusque-là. L'arrivée du prisonnier, les nouvelles apportées par ses gardiens, ameutèrent la populace ; la résidence fut entourée et menacée.

Voici comment le P. Jean Yang, jésuite chinois, témoin oculaire, raconte les faits :

« Le 28 juin, à cinq heures du soir, une foule immense s'accumulait devant la résidence de Tai-ming-fou. A peine avait-on eu le temps de fermer la porte qu'elle commençait à la frapper avec des briques, en criant : « Tuez les diables européens ! » Heureusement le mandarin militaire, averti sans retard par un catéchiste qui s'était sauvé par-dessus le mur, envoya à temps ses troupes, et dispersa la foule.

« Le jour suivant, vers six heures du soir, apparut le fatal édit impérial qui autorisait les Boxeurs, et proscrivait les missionnaires avec leurs chrétiens. Aussitôt les deux mandarins locaux vinrent à la résidence, et, montrant la pièce officielle au P. Finck, déclarèrent leur impuissance de protéger les missionnaires. Ce n'est qu'après beaucoup d'instances du Père qu'ils promirent enfin de conduire les missionnaires à Siu-tcheou-fou avec une escorte. Cependant quelques heures après, ils demandèrent un jour de plus pour organiser une escorte convenable. Est-ce la force ou la bonne volonté qui leur manquait ? je l'ignore ; pourtant je suis plus incliné à cette dernière hypothèse, vu ce qui est arrivé aux Pères plus tard. »

En effet, on affichait en ville des proclamations incendiaires ; on y parlait du massacre et de l'expulsion de tous les Européens à Pékin, au Tche-li, dans les provinces ; on s'excitait au pillage de la résidence de Tai-ming-fou. En même temps, les Pères apprenaient le massacre des Pères Isoré et Andlauer. Des menaces on pouvait donc bientôt passer aux actes.

Le P. Finck, ministre de la section, prit aussitôt les précautions possibles. Et d'abord il éloigna les Pères chinois qui semblaient pouvoir plus facilement échapper aux poursuites.

Le midi de la section était encore en paix. Puis, non loin des frontières sud du Tche-li, se trouvait la mission du Siu-tcheou-fou où les Pères du

Kiang-nan pouvaient leur donner asile. Le Père Ministre envoya dans cette direction le P. Tchao, du clergé séculier, et le P. Yang, de la Compagnie de Jésus.

Le samedi 30 juin, les deux Pères quittaient la résidence de bon matin ; ils étaient convenus de voyager séparément pour exciter moins de soupçons ; ils s'étaient donné rendez-vous à une trentaine de kilomètres dans le midi. Le P. Yang y arriva, mais le P. Tchao manqua le rendez-vous, et le P. Yang fut seul dès le premier jour de ses pérégrinations.

Reprenons son récit :

« Ayant roulé dans un sac une robe, une chemise et un caleçon avec 1,000 sapèques (2 francs environ), je quittai Tai-ming-fou, en me mêlant avec quelques élèves qui se rendaient chez eux, la rue déjà presque inondée de mauvais gens qui nous regardaient d'un air menaçant ; puis, je me dirigeai vers la ville de Nan-lo, et je l'atteignis à midi. Pendant que je prenais dans la rue une petite réfection, je vis des gens qui murmuraient entre eux, en me regardant et en me montrant du doigt. Voyant leur mauvaise mine, je repris mon chemin. A peine eus-je fait près d'un kilomètre qu'un homme, courant après moi, cria : « Arrête ! arrête ! — Quoi donc ? répondis-je. — Tu es catéchiste des chrétiens, n'est-ce pas ? — Qui a dit cela ? — Les gens qui t'ont vu dans la rue. — Qu'y a-t-il donc pour les catéchistes des chrétiens ? — Comment ! tu ne le savais pas ? — Du tout. — Un édit vient d'être affiché pour prendre les Européens et leurs sectateurs : toutes les auberges sont énergiquement averties par le mandarin de dénoncer les gens de cette trempe. — Bah ! — Tu feras toujours bien, reprit-il, de prendre un autre chemin, car il y en a qui veulent te poursuivre et te saisir, ce qui du moins te retarderait si tu n'es pas de cette profession. — Bon ! merci, au revoir. » Je me détournai donc de la grand'route que j'avais jusque-là suivie, remerciant le bon Dieu de ce qu'il m'avait délivré de mains hostiles. Vers sept heures du soir, j'entrai dans la petite chrétienté de Ta-toenn, déjà ébranlée par les bruits. Brûlé par le soleil et vêtu légèrement, je n'étais pas reconnaissable. Quand j'eus dit qui j'étais, je fus chaleureusement accueilli par l'administrateur, chez qui je passai la nuit. »

On disait partout que l'ordre de massacrer les Européens, même les chrétiens chinois, avait été exécuté à Tai-ming-fou, et de fait, jusqu'à son arrivée à Chang-hai, le Père crut à la mort de tous les Pères qu'il venait de quitter.

Dès le matin du dimanche 1^{er} juillet il partait pour Kai-tcheou. C'était son district, la paix n'y était pas encore troublée, peut-être y trouverait-il un asile.

Dans la résidence de Kai-tcheou, le Père trouva un prêtre séculier chinois, le Père Siu. Les nouvelles y étaient les mêmes, on les aggravait encore ; on allait venir piller et incendier la résidence de Kai-tcheou. Les

deux Pères décidèrent de se réfugier plus au sud encore dans quelques petites chrétientés sur la rive gauche du Hoang-ho. Ils avaient convenu en se séparant que chacun d'eux enverrait des courriers au nord pour avoir des nouvelles certaines. S'il était nécessaire, ils se rejoindraient et gagneraient ensemble le Siu-tcheou-fou.

Ces courriers n'allèrent pas plus loin que Kai-tcheou ; ils y trouvèrent la résidence pillée. Le courrier du P. Yang frappa à la porte de quelque famille chrétienne. Les païens se doutèrent qu'il portait quelque message ; ils lui prirent les lettres du P. Yang. Le pauvre homme vint en toute hâte raconter son malheur au Père. Il confirmait les plus mauvaises nouvelles sur les Pères de Tai-ming-fou ; il ajoutait que le mandarin de Kai-tcheou envoyait des satellites à la recherche du P. Yang ; bientôt on vint l'avertir que ces satellites approchaient. Les chrétiens, effrayés, commençaient à transporter leurs biens chez leurs parents païens.

« Bientôt, ajoute le Père, le notable du village, ami des chrétiens, vint me dire : « Père, il faut que vous partiez au plus tôt ; le mandarin s'approche avec tout son cortège de satellites. » A ma demande de me cacher dans une famille païenne : « Dans de telles conjonctures, répondit-il, personne n'ose vous recevoir dans sa maison ; à mon avis, rien n'est plus sûr pour vous que d'aller à Kai-foung-fou, la capitale de Ho-nan, grande ville d'une population mélangée ; vous y trouverez un abri sans pareil. »

« A cet ordre, comme venant de la Providence, je partis. Je me disais que je ne serais qu'à trois journées de Kai-tcheou, et qu'ainsi j'en recevrais facilement des nouvelles, espérant que bientôt elles seraient meilleures. »

A la résidence de Kai-tcheou il y avait de vingt à vingt-cinq taëls. Le P. Yang et le P. Siu se les étaient partagés. C'est tout ce que le Père avait d'argent pour un exil dont on ne pouvait prévoir le terme. De la chapelle, le Père ne garda que les saintes Huiles de l'Extrême-Onction. S'il rencontrait quelque chrétien malade, il pourrait lui conférer le sacrement. Si ses bagages étaient visités, la présence de cette huile pouvait être expliquée de bien des manières. Scapulaire, chapelet, bréviaire, tout avait dû être abandonné.

« J'avais, continue le Père, un sac sur le dos et sur la tête un chapeau de paille que la charité d'un chrétien m'avait donné ; marchant jusqu'à la profonde obscurité, sans pouvoir trouver une auberge, je passai la nuit au grand air dans un champ de chanvre.

« Le lendemain 3 juillet, j'abandonnai la grand'route, trouvai un bac sur lequel je passai le Hoang-ho pour 50 sapèques, puis suivant la rive droite, je remontai le cours du fleuve pendant trois jours, et arrivai le 6 juillet à Kai-foung-fou. »

Sur la route, le Père disait qu'il fuyait la misère et allait tenter fortune en cette capitale du Ho-nan.

Dès son arrivée, le Père loua une misérable chambre, acheta le mobilier nécessaire au petit commerce qu'il se proposait de faire, c'est-à-dire un bâton à porter sur l'épaule, deux cordes à fixer aux deux bouts du bâton, deux corbeilles à suspendre aux cordes. Comme fonds de commerce il acheta pour un taël et demi de tabac, d'allumettes, de savon, de flacons d'eau de senteur, de bâtonnets, et alla s'établir aux portes les plus fréquentées, moins pour gagner des sapèques que pour y chercher les nouvelles du nord. Là en effet il trouvait les proclamations des mandarins, il entendait les nouvelles apportées par les étrangers, il espérait, en un mot, savoir ce qui avait pu se passer dans la mission du Tche-li.

Les proclamations, les conversations confirmèrent toutes les mauvaises nouvelles que le Père savait déjà. La cour avait ordonné l'expulsion, le massacre des Européens, même des chrétiens chinois. L'œuvre s'exécutait avec succès au Tche-li, au Chan-tong, au Chan-si, en quelques parties du Ho-nan, du Hou-pé. On disait même que les massacres avaient atteint Han-keou et Kiou-kiang sur le Yang-tze-kiang. En même temps on racolait des adeptes pour toutes les sociétés exécutrices de ces hautes œuvres, les Grands-Couteaux, les Boxeurs, etc., des affiches, des brochures y conviaient les braves au nom de l'Empereur ou de hauts mandarins.

Tout ce que le Père voyait ou entendait, le confirmait dans la pensée qu'il y avait eu en ces provinces, à jour fixe, quelque massacre général. En vendant du tabac et des allumettes aux soldats gardiens des portes, il en entendit quelques-uns raconter qu'ils avaient reconduit quelques Européens dans les ports ouverts. Tous n'avaient donc pas été massacrés. Ce fut la seule bonne nouvelle qu'il apprit.

Le P. Yang continua son commerce pendant une douzaine de jours ; il y trouvait plus de fatigues que de nouvelles. « Et puis, dit-il, cette vie agitée me coûtait fort. Mais, la Providence ménageant la chose, j'en vins à l'échanger contre une vie « presque chartreuse ». Je m'offris à garder contre les volatiles un champ de pastèques et de melons. Pour paiement je me contentais de la nourriture. Hélas ! la douceur de cette vie contemplative ne dura pas longtemps ; au bout de dix jours, je fus obligé de revenir à la vie active de commerce.

A la suite de ces misères, bientôt je tombai fort malade de dysenterie et de vomissements. Alors, réfléchissant sur l'avenir, je me dis : « Avec toutes ces privations, quand il fera froid, je serai encore plus malade, et je mourrai ici abandonné, sans sacrements et sans aucun secours humain. Attendrai-je la paix encore quelques jours ? Voilà un mois que je l'attends ! Au lieu de la paix, c'est la fureur de la persécution que j'ai vue ; est-il possible de rester ici plus longtemps ?

Déjà des soupçons planent sur moi, on dit que je fuis la calamité et non pas la famine. »

On soupçonnait en effet le Père, qui avait peu l'air d'un marchand, encore moins d'un cultivateur; et puis on faisait beaucoup de superstitions dans la famille où il logeait, le Père s'en éloignait toujours; on y tenait bien souvent d'ignobles conversations, le Père n'y prenait jamais part.

Aussi la pensée de gagner Chang-hai se précisait-elle dans le cœur du Père; là, se disait-il, il trouverait peut-être encore quelque jésuite européen. Il pria, fit vœu à son bon ange d'un certain nombre de messes, et dès que sa santé revint, il se mit en route.

C'est le 30 juillet qu'il quittait Kai-foung-fou; il y était resté 24 jours. Il lui fallait encore faire, tout seul, plus de 200 lieues.

« Dans ce voyage, déclare-t-il, Dieu me protégea visiblement, ne me laissant pas piller par les brigands qui passaient à mon côté. »

Ainsi en passant à Tche-tcheng-hien, le P. Yang rencontra une bande de Boxeurs qui pillaient les maisons de meilleure apparence, puis derrière eux des soldats qui se cachaient, attendant, disaient-ils, une occasion favorable pour s'emparer de ces pillards.

Le P. Yang arrivait le 2 août au soir à Po-tcheou. Il dut y rester 5 jours. Partout on lui répétait la proscription universelle du christianisme, la fuite ou le massacre des missionnaires. En cherchant bien, le Père finit par trouver la résidence, mais elle était fermée; les scellés étaient apposés sur ses portes, une proclamation attestait le départ des missionnaires. Les Pères en effet s'étaient retirés non loin de la ville, en des chrétientés plus paisibles. Les proclamations faisaient croire au contraire qu'ils avaient complètement abandonné la place.

Pendant son séjour à Po-tcheou, le P. Yang fut témoin du pillage, en plein jour, d'une des plus riches banques de la ville. On lui dit que la banque appartenait à Li-Hong-tchang, que les pillards étaient des Boxeurs. Les mandarins de la ville n'osaient intervenir.

Le Père chercha une barque qui descendit le Hœi. On vint lui en annoncer une qui se préparait à descendre la rivière avec un chargement de ces tresses de paille pour faire des chapeaux, dont il se fait actuellement un grand commerce. Le Père y prit passage pour 2,000 sapèques, il avait quatre compagnons de route. On se mit en route le 9 août. En descendant le fleuve, on passa tout près de Ou-ho où il y avait un Père, des chrétientés, des chrétiens qui tous eussent été heureux de recevoir l'exilé; mais lui pensait que la persécution avait sévi là comme au Tche-li.

Le 23 août, le Père descendit à Hiu-i, dans le Se-tcheou. Trois jours de voyage à pied par Tien-tchang-hien l'amènèrent à Yang-tcheou le soir du 26 août. En arrivant, croyant toujours à tout ce qu'il avait entendu affirmer à Kai-foung-fou, il n'osa s'informer dans quel quartier était l'église. Après quelques recherches, il trouva un édifice d'apparence européenne; c'était un établissement protestant. Les portiers reconnurent peut-être en lui un

catholique, ils le reçurent assez mal ; ce ne fut qu'avec peine qu'il apprit où était l'église catholique. Il y rencontra une autre difficulté. Dès le commencement de ses pérégrinations, le Père avait quitté ses habits ordinaires : il n'était plus vêtu que comme un voyageur pauvre. Les 56 jours de son exil y avaient sans doute ajouté les apparences de la misère, car les catéchistes, qui gardaient la porte, en prirent méfiance. Ils lui refusèrent l'entrée. Enfin après quelques pourparlers, le Père força la consigne et alla frapper à la porte du P. Le Biboul, qui gardait la résidence. Il reconnut aussitôt son compagnon de théologie à Zi-ka-wei, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

On était au soir de la fête du Saint-Cœur de Marie, le moment consola le Père de bien des fatigues.

Le lendemain, le P. Le Biboul habillait le P. Yang de ses propres habits des pieds à la tête. Le Père pouvait enfin dire la messe ; puis on le conduisit à Tchen-kiang, où il trouva un vapeur en partance pour Chang-hai. Quelques heures plus tard, en passant à Kiang-yng, parmi les voyageurs qui prenaient le bateau, le Père reconnaissait encore un prêtre, le P. Le Gall. Enfin le 28 août, à midi, les deux Pères entraient à la résidence de Saint-Joseph de Yang-king-pang. Les Pères se rendaient au réfectoire, mais le silence fut interrompu par de joyeuses reconnaissances. Outre les Pères du Kiang-nan, le P. Yang reconnaissait le P. Hœffel qu'il croyait mort, le P. de Becquevort qu'il croyait en Europe. Puis il apprenait qu'au Tche-li même, tous n'étaient pas tués, tout n'était pas détruit.

Le Père se repose de ses fatigues avec les PP. Hœffel et Japiot venus par d'autres routes et pleins de confiance qu'ils pourront bientôt rentrer dans leurs chrétientés.

« Quelle joie, dit le P. Yang en terminant son récit, de rentrer dans la maison paternelle ! En vérité, sans une Providence spéciale, je n'aurais pas échappé à la mort ; mais dans toutes mes angoisses j'invoquais le Père des pauvres, et Il m'est venu en aide. *Sit nomen Domini benedictum !* »

Jean YANG, S. J.

Lettre du P. Japiot à un de ses parents.

Chang-hai, 8 septembre 1900.

Ne vous étonnez pas si je n'ai pas donné signe de vie plus tôt ; toute communication avec les ports était coupée, et actuellement encore nos Pères qui n'ont pu échapper se sont mis en état de défense, et c'est tout ce que nous savons sur leur compte. De temps à autre quelque Chinois chrétien s'échappe et nous apporte des nouvelles plus ou moins contradictoires. Les dernières, en date du 31 août, annoncent que dans les trois centres de notre mission les Pères et les chrétiens soutiennent des sièges en règle,

mais que le manque de vivres et de munitions les met dans un état inquiétant. Les Boxeurs de fait ont résolu de les prendre par la famine. Nous avons demandé au général Frey d'envoyer à Hien-hien deux compagnies de soldats français pour tenir à distance les rebelles et opérer un ravitaillement. Les troupes alliées n'osent s'aventurer à l'intérieur, ce qui nous laisse encore très inquiets sur l'avenir de nos Pères et de nos résidences.

Mais je dois vous dire comment j'ai échappé à ces monstres, soudoyés par le gouvernement chinois pour l'extermination des étrangers. Le 30 juin, le mandarin de Kai-tcheou, avec qui je suis en très bons rapports, vint me voir, et me parla en ces termes : « Mon grand frère, je vous ouvre mon cœur : il faut partir, et le plus vite possible, parce que nous avons l'ordre de poursuivre les missionnaires et les chrétiens. Fuyez dans quelque port, car le peuple va se révolter et je ne pourrai rien pour vous sauver. »

Le lendemain, à quatre heures du matin, je faisais route pour la province du Chan-tong, dont le gouverneur est bien disposé pour les chrétiens. Le surlendemain de mon départ, ma résidence de Kai-tcheou et mon église nouvellement bâtie étaient pillées ; tout a disparu, paraît-il ; mais ils n'ont pas mis le feu. S'ils m'avaient trouvé là, les Boxeurs, vous le pensez bien, m'auraient expédié dans l'autre monde.

Après deux jours de marche, j'arrivai à Tsao-tcheou-fou, grande ville chantonnaise où les missionnaires allemands ont bâti une grande cathédrale. J'arrive à la porte de l'église, que je trouve murée ; un Chinois chrétien me dit que le séjour à la ville est impossible et que l'émeute est sur le point d'éclater. J'entrai dans une auberge pour prendre quelque nourriture, et j'envoyai demander au général chinois une escorte de huit cavaliers pour me défendre en cas d'attaque ; il me l'accorda. Avec cette escorte je pouvais aller sans grand danger à Tsi-ning-tcheou, ville assise sur le canal impérial, où les Pères allemands ont fait leur résidence centrale.

De là, avec une barque, je pouvais gagner Chang-hai, et j'étais sauvé. C'eût été trop beau. Il me fallait d'autres épreuves.

Arrivé à Tsi-ning-tcheou, j'appris que la résidence des Pères allemands était inaccessible, et qu'en ville l'effervescence était grande. Sans perdre de temps, je louai une barque et m'embarquai à neuf heures du soir pour n'être point remarqué.

Après trois jours de voyage, le manque d'eau obligea ma barque à s'arrêter dans un gros bourg rempli de Boxeurs. Ces malheureux furent avisés de ma présence, et ils se préparaient à m'enlever, quand un honnête païen d'une barque voisine vint nous avertir. C'était le 16 juillet, à onze heures du soir. Je saute aussitôt sur une petite barque de pêcheurs et m'enfuis du côté de Tsi-ning-tcheou. Le jour arrivé, le maître de ma petite barque remarqua que j'étais Européen ; il prit peur, et refusa de me conduire plus loin. J'étais seul sur la barque, livré à la merci de cet homme qui

pouvait me jeter à la rivière et s'emparer de mon argent. Mais les bons Anges veillaient sur moi. Je fis mille caresses à mon batelier, lui promis double salaire, et le bon homme mit à la voile.

J'appris en route que, de fait, les Boxeurs s'étaient lancés sur ma première barque, et furieux de ne pas me trouver, voulaient tout mettre en pièces ; ils rançonnèrent le batelier et me poursuivirent dans la direction du sud ; mais j'étais retourné au nord. Enseveli dans ma couverture, je pus échapper à toutes les perquisitions des douanes chinoises et je rentrai à Tsi-ning-tcheou, sans savoir ce que j'allais devenir.

J'envoyai un mot à la résidence, où se trouvaient deux prêtres chinois. Ils n'étaient pas d'avis que je fusse introduit chez eux, car il fallait traverser un poste de soldats qui, en me voyant, ne manqueraient pas d'informer tout le monde de ma présence.

Heureusement, un chrétien, dont la maison est attenante à la résidence, proposa un expédient pour m'introduire à l'insu de toute la ville. A neuf heures du soir, il me fit sortir de ma barque et me guida à travers la ville jusqu'à sa maison. J'étais travesti quasi en portefaix, ayant sur le nez d'énormes lunettes chinoises. Personne ne se douta qu'un Européen avait traversé la ville à pied. Arrivé à la maison du chrétien chinois, je pris le thé et racontai les incidents de mon voyage. Pendant ce temps, un trou était pratiqué dans le mur de la maison et c'est par cette ouverture que je fus introduit dans la résidence. Les deux prêtres chinois me reçurent et me logèrent dans un dépôt de sacristie, pour me soustraire à tous les regards.

Je passai là quinze jours, à l'insu des mandarins, à l'insu de la ville, et même à l'insu des gens de la maison ; le cuisinier seul était averti de ma présence, et j'étais servi par l'un des deux prêtres chinois. Ce séjour me parut bien long. J'écrivis à nos Pères de Chang-hai, les renseignant sur ma situation. Le consul de France, M. de Bezaure, fut aussitôt informé. Il télégraphia en hâte au gouverneur du Chan-tong, d'avoir à prendre des mesures efficaces pour ma délivrance ; celui-ci en répondait sur sa tête. Le gouverneur ordonna alors au mandarin de prendre toutes les mesures nécessaires pour me faire conduire d'abord à Tsi-nan-fou, capitale du Chan-tong, puis à Kiao-tcheou, port de mer allemand.

J'avais une grande répugnance à faire ce voyage de 1200 lieues à travers les montagnes, et dans des pays infestés de Boxeurs. Mais il fallut obéir. Cette expédition en charrette dura dix-huit jours par une chaleur tropicale.

Avant d'arriver à Tsi-nan-fou, dans un bourg assez considérable, je fus cerné dans l'auberge par une bande de Boxeurs qui avaient résolu ma perte. C'était le 6 août, à dix heures du soir. L'escorte qui m'accompagnait se tint sur la défensive. Comme mes soldats étaient bien armés et résolus à faire feu, les Boxeurs n'osèrent pas attaquer. Ils avaient compté sans doute sur

la connivence de mes troupes. La nuit se passa sans incident. Mais il y avait lieu de craindre que les Boxeurs ne fussent en embuscade sur la route. Deux éclaireurs furent envoyés en avant ; ils ne découvrirent rien, je pus donc continuer ma route, et j'arrivai le 7 à la capitale du Chan-tong.

Le gouverneur m'attendait ; il me fit conduire au Séminaire des Pères Franciscains converti en caserne. Là étaient réunis 500 soldats chinois qui ne furent point trop effrayés de me voir au milieu d'eux. Leur chef me reçut avec beaucoup de politesse, et se mit à parler des choses de l'Europe en homme qui s'y connaît. Il a passé un an en Prusse pour se former à la tactique militaire. Pendant cinq jours j'assistai de ma chambre à tous les exercices militaires, et j'ai pu constater que les Chinois ont fait de grands progrès depuis quelques années ; leurs armes sont perfectionnées, et la discipline qu'ils ont apprise des instructeurs allemands les a transformés. Les troupes régulières chinoises ne sont plus ce qu'elles étaient il y a trente ans, et les Européens ne pourraient plus avec 20,000 hommes dicter leurs lois à la Chine.

Le 13 août, j'étais dirigé sur Kiao-tcheou. Comme cette route est longue et peu sûre, le gouverneur avait multiplié les mesures de précaution. L'escorte était de quarante soldats conduits par un mandarin militaire. Tous les postes étaient avertis de mon passage, et je ne devais pas loger ailleurs que dans les casernes.

Pendant dix jours, je vécus de la vie des camps, objet de l'attention ou plutôt de la curiosité des officiers chinois, qui s'ingéniaient à me traiter à qui mieux mieux, grâce aux recommandations du gouverneur. La Providence me préserva encore de la rencontre de 700 Boxeurs qui venaient de passer, quand j'arrivais à une auberge pour dîner. Le maître d'hôtel n'osait me recevoir, craignant de les voir revenir ; mais ils étaient à une lieue de là, et ignoraient mon passage.

A une chaleur de 40° vinrent s'ajouter des pluies torrentielles qui rendirent les chemins impraticables. Il restait 30 lieues à faire pour atteindre le port des Allemands. Il me fallut traverser des plaines remplies d'eau, ne sachant pas où l'on mettait le pied. Les charrettes s'embourbaient, et nous restions là, laissant à nos bêtes le temps de reprendre haleine. Un chef militaire du poste voisin vint à notre rencontre et nous fit passer par des chemins détournés. Arrivé chez lui vers six heures du soir, il me donna sa chambre et me fit préparer un copieux souper avec vin de champagne. D'où lui venait ce vin ? C'était pour moi un mystère. J'appris plus tard qu'il l'avait volé dans le pillage d'une gare de chemin de fer. De fait, il ne savait pas ouvrir les bouteilles et ne voulut jamais y goûter.

Le 22 août, à cinq heures du soir, j'entrais à Kiao-tcheou avec mon escorte. Là, un poste allemand arrêta mes gens et leur interdit de passer outre. Je descendis aussitôt de charrette et fis comprendre aux Allemands plutôt

par gestes que par paroles que j'étais un échappé de Boxeurs. Ils me reconnurent comme missionnaire européen et accordèrent le laissez-passer à toute ma troupe. J'étais sauvé.

A la résidence de Kiao-tcheou je trouvai tous les missionnaires allemands réunis, et échappés, eux aussi, aux Boxeurs. Ils me reçurent avec la plus grande charité, et par leurs aimables procédés me firent oublier toutes les fatigues de la route. Je passai six jours avec eux, et m'embarquai ensuite sur un navire allemand en partance pour Chang-hai. J'y arrivai le 1^{er} septembre à midi. J'étais parti de Kiao-tcheou le 1^{er} juillet.

Telles sont mes aventures. Comment ne pas remercier la bonne Providence du soin particulier qu'Elle prit de me conserver parmi tous ces dangers ?

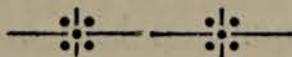
Inutile de vous dire l'accueil qui me fut fait par nos Pères. Je me trouve ici en famille, et je puis y rester jusqu'à la fin des événements.

Comment les choses vont-elles finir ? Les sectaires d'Europe disent que ce sont les missionnaires qui sont cause de tout le mal (toujours la fable du loup et de l'agneau), et en cela ils se font l'écho du gouvernement chinois qui, mis au pied du mur, rejette la faute sur les chrétiens qui ont, prétend-il, occasionné le soulèvement du peuple.

Les Puissances se laisseront-elles duper ? Si elles savaient consulter les missionnaires, elles apprendraient que ce mouvement était concerté depuis plusieurs années ; que non seulement l'extension du christianisme y est pour quelque chose, mais le développement du commerce, de l'industrie, des chemins de fer, etc., qui a fait croire à la Chine qu'elle disparaissait. La vieille impératrice, guidée par deux ou trois têtes folles, crut qu'avec les Boxeurs, qui se disaient invulnérables, elle viendrait à bout de tous les Européens ; elle essaya, en ordonnant le massacre de tous les missionnaires, chrétiens, ministres, consuls. Pékin, Tien-tsin furent le théâtre de scènes horribles, et sans le secours des Japonais accourus en hâte, c'en était fait des légations.

Malgré tant de sang versé, le projet de destruction complète des Européens a échoué, et l'Impératrice essaie de se justifier en disant que le gouvernement ne saurait être responsable des faits et gestes d'une secte qui n'en veut qu'aux chrétiens. Quelle duplicité ! Et dire que les Puissances vont peut-être croire à ces larmes de crocodile et pardonner à la Chine de n'avoir fait que *tenter* la destruction des légations, mais d'avoir déchargé sa colère sur les missionnaires et les chrétiens !

E. JAPIOT, S. J.



FRANCE.

L'œuvre de St-Stanislas à St-Joseph de Reims.

Lettre du P. Pierre Brucker au rédacteur.

Reims, le 10 mai 1900.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

ON m'engage fortement à vous adresser le règlement de notre petite Œuvre de St-Stanislas, œuvre de Catéchisme et de Visite des pauvres. Profitant de ce qui existe déjà ailleurs, nous avons essayé de l'approprier davantage aux conditions actuelles de nos collèges, avec le but principal d'exercer nos élèves à payer, non seulement de leur bourse, mais de leur personne.

Je serais heureux de contribuer, si peu que ce soit, à faire établir dans d'autres maisons cette forme d'apostolat charitable, qui coupe court à certaines difficultés du dedans et à certains reproches du dehors. Plus heureux encore, si la publication de ces statuts dans les *Lettres de Jersey* pouvait décider les Directeurs d'œuvres semblables et meilleures à faire paraître au grand jour les moyens de succès qu'ils emploient. Ce serait double profit, pour la Compagnie et pour les âmes.

ŒUVRE DE ST-STANISLAS.

1. L'Œuvre de la 1^{re} Communion des Enfants Pauvres, inaugurée à l'École St-Joseph de Reims dans la Division des Externes, le 1^{er} décembre 1898, a pour but de fournir aux élèves de bonne volonté l'occasion de faire dès le collège, sous une forme appropriée à leur âge et à leur situation, l'apprentissage de la charité active.

2. L'Œuvre a pour patron S. Stanislas Kostka, élève de la Compagnie de Jésus, deux fois communié de la main des Anges. Chaque année, au jour de sa fête (13 nov.), les nouveaux Catéchistes reçoivent solennellement sa médaille avec un diplôme d'agrégation.

3. Au mois d'octobre, sur la demande du P. Directeur, M. le curé de St-Jean-Baptiste choisit, dans les familles les plus nécessiteuses et les plus honnêtes de sa paroisse, un certain nombre d'enfants, appartenant aux écoles laïques et admis à faire leur 1^{re} communion dans l'année, s'ils le méritent. On peut y joindre quelques Renouvelants, pris parmi les plus recommandables et dans les familles les plus intéressantes, en veillant à ce que le nombre total ne dépasse pas le chiffre prévu de nos ressources.

4. Une fois la liste établie, les Enfants viennent au Collège tous les jeudis, pour midi et demi. Le Président et un autre Catéchiste vont les prendre à la porte et les mènent en bon ordre dans la salle qui leur est réservée. Les retards sont punis selon leur gravité par une baisse des notes, aussi bien que les absences non justifiées. En arrivant et en partant, ils

saluent le Père et Messieurs les Catéchistes. Dans la salle, ils observent le silence.

5. Le Président ouvre l'exercice par un « Je vous salue, Marie » qui est récité en commun et suivi d'une invocation à S. Stanislas ; puis chaque Catéchiste prend son groupe de deux élèves. Une demi-heure est consacrée à la récitation et à l'explication détaillée des leçons convenues. Durant le 3^e quart d'heure, on explique et on fait expliquer un de nos tableaux coloriés (1), dont le dépositaire est chargé d'assurer le roulement régulier. Pendant ce même temps, il recueille aussi les livres prêtés aux enfants et leur en distribue d'autres (2), ayant soin de prendre note exacte de tout. Au commencement du dernier quart d'heure, un des Catéchistes, à tour de rôle, raconte à tous les Enfants réunis un des principaux traits de l'Histoire sainte, soigneusement préparé et mis à la portée de ces jeunes intelligences ignorantes, sous forme de petite conférence.

6. Vers la fin de l'heure, le P. Directeur recueille les notes. Elles sont données à haute voix par les Catéchistes et exprimées par un nombre dont chaque unité vaut un centime, suivant un maximum fixé (3). Le Père les inscrit dans un carnet, puis sur un bon de présence portant le nom de l'enfant, la date et le timbre de la Congrégation. Après quoi, s'il a quelque petite friandise, il la leur distribue et, la prière dite, les fait reconduire par le Conférencier.

7. Aussitôt après, le P. Directeur recueille les avis des autres Catéchistes sur la petite Conférence et, quand le Conférencier revient, lui en communique la substance utile. Puis il indique le sujet de la Conférence suivante et le Catéchiste qui doit le traiter, explique au besoin la prochaine leçon de catéchisme et répond aux difficultés.

8. Deux fois par semaine, après le dîner, le P. Directeur, avec 2 Catéchistes, va visiter 3 ou 4 familles, de manière à les voir toutes dans la quinzaine (4), pour leur payer en bons de pain, de viande, de rations ou de houille, sur présentation des bons de présence, la valeur des points gagnés par les enfants. On tâche, en outre, de bien se rendre compte de l'intérêt que mérite chacune d'elles et de ses besoins particuliers, afin de la secourir dans la mesure de nos ressources par quelque aumône supplémentaire en nature ou, plus rarement, en argent. On aura soin surtout de joindre l'aumône spirituelle à l'aumône matérielle, selon les circonstances, avec la dis-

1. 70 tableaux de Catéchisme, collés sur 35 cartons, de M. l'abbé Monterde (chez Tolra).

2. Notre petite bibliothèque roulante se compose d'environ 80 volumes, livres de prix donnés par les élèves et autres.

3. La note de Catéchisme, qui va de 0 à 10, s'ajoute à la note d'exactitude et de conduite, qui a été en dernier lieu fixée à 40 points, de manière que chaque enfant puisse gagner dans sa semaine un bon de pain de 3 livres.

4. Des élèves non catéchistes sont admis par faveur à ces visites. Elles ne prennent jamais que sur le temps des récréations.

création voulue, mais sans respect humain, moyennant de bonnes paroles, la distribution opportune de quelque imprimé pratique ou de quelque objet pieux, etc. (1).

9. Nos ressources ordinaires proviennent d'une quête, qui se fait chaque dimanche parmi les élèves de la Division par le Président et le Trésorier. En outre, le R. P. Recteur a autorisé une quête extraordinaire à la séance récréative de janvier. Le zèle personnel des Catéchistes s'emploiera à augmenter ces secours par tous les moyens dont ils disposeront, au collège ou en ville. On fera aussi appel à la charité des élèves et de leurs familles pour obtenir du linge, de vieux vêtements et tout ce qui peut être utile à de pauvres gens qui n'ont rien. Un tableau des offrandes reçues est affiché, chaque semaine, à la porte du P. Directeur, où tous peuvent le voir.

10. Chaque mois, pour intéresser davantage toute la Division à notre œuvre, qui est de fait la sienne, une des classes qui la composent est invitée à se cotiser exceptionnellement pour fournir aux enfants pauvres un petit goûter, le dimanche après Vêpres. Le plus jeune élève de la classe fait la collecte (2), préside le repas, dit la prière, désigne au sort les 4 ou 5 élèves qui ont l'honneur de servir en tablier blanc, fait les portions et prononce le toast final. Tous les élèves de la classe et les catéchistes peuvent assister au goûter. A la fin, on proclame les places d'excellence du mois précédent et l'on distribue en prix aux premiers quelques objets utiles ou amusants (3).

11. Un des premiers dimanches de janvier, époque où les besoins sont plus grands, on donne au profit de l'œuvre une séance récréative, préparée durant les vacances ou les récréations, sans aucun préjudice pour les études. On y invite tous nos enfants pauvres, les élèves externes et leurs parents, les professeurs du collège et M. le Curé de St-Jean-Baptiste. Elle est précédée d'un compte-rendu de l'année, fait par le Président, et suivie d'une quête.

12. Le Préfet de Congrégation des Externes est de droit Président de l'œuvre. On lui adjoint un Trésorier pour les quêtes et un Dépositaire pour le vestiaire et la bibliothèque. Le P. Directeur reçoit les aumônes de

1. Nos familles reçoivent chaque semaine le *Pèlerin*, avec un ou deux tracts de la *Vérité populaire* (de M. l'abbé Le Conte, à Châlons S. M.).

2. La cotisation va de 50 cent. à 1 fr. Le goûter, composé de petits pains et de marmelade, d'une tarte ou d'une brioche, d'une orange ou d'une autre espèce de fruit pour chacun, de quelques bouteilles d'abondance, a été ramené définitivement au prix maximum de 5 à 6 frs pour 14 enfants. Le surplus des cotisations rentre dans la caisse commune.

3. Quand les objets à distribuer sont assez nombreux, tous les Enfants sont appelés à en choisir un de chaque espèce, dans l'ordre des places qu'ils ont méritées. Dans les six premiers mois de cette année scolaire, nous avons distribué : 160 grosses pièces d'habillement (pardessus, vestes, blouses, culottes, caleçons, tricots, gilets, chemises, chaussures), plus de 100 petites pièces (cache-nez, cravates, mouchoirs, bas, casquettes), une quantité très considérable de jouets (parfois de valeur, telle qu'une machine à imprimer) et d'imprimés illustrés (almanachs, albums d'Épinal, collections de couvertures), des fournitures de bureau, etc. — sans compter près de 500 fr. d'aumônes.

toute nature et en tient note. Un inventaire indique les offrandes, les noms des donateurs, ainsi que les objets appartenant à l'œuvre d'une manière stable, livres, tableaux, etc.

13. Une messe est célébrée chaque année pour les bienfaiteurs.

14. L'œuvre, avec l'aide des premiers communiantes du collège, fournit aux enfants pauvres leur costume de 1^{re} communion, avec une aumône pour les menus frais. Les membres assistent à une partie au moins de la cérémonie. Le dimanche suivant. goûter de clôture et dernière distribution. Les enfants passent alors au patronage de la paroisse.

Les Missions du diocèse de Meaux (1899-1900).

Récit du P. Aloys Pottier.

1^{re} PARTIE. — LES PRÉLIMINAIRES.

DANS un entrefilet sur la mission donnée à Montereau, *le Progrès de Seine-et-Marne*, du 18 octobre 1899, affirme sans hésiter ce qui suit : « Cette mission est exécutée sur le vœu *in extremis* d'un grand d'Espagne, qui, en mourant, a laissé sa fortune à une congrégation afin d'en couvrir les frais. Il a voulu arracher la France des griffes du diable qui, à ce qu'il paraît, détrône de plus en plus le bon Dieu... Avant de songer à la France, le grand d'Espagne aurait bien dû penser à sa patrie et voir où le régime clérical l'avait conduite, c'est-à-dire à l'abîme, à la perte de toutes ses colonies... »

Et voilà pourquoi une dizaine de nos Pères ont parcouru pendant les derniers mois de 1899 et les premiers de l'année 1900, le diocèse de Meaux, et prêché dans une trentaine de paroisses des missions de deux, trois et même quatre semaines. Quand on a de l'esprit on ne saurait trop le montrer. Les amateurs de mystère et de roman devront pourtant en faire leur deuil, les choses se sont passées d'une façon beaucoup plus simple. Ces missions, si conformes à notre foi apostolique, sont nées d'une pensée de foi, et malheureusement ou heureusement, comme on voudra, aucun grand d'Espagne n'a laissé sa fortune pour en couvrir les frais.

Le Comité international formé sous le haut patronage du Pape Léon XIII pour inviter tous les catholiques de la terre à fêter par un solennel hommage à Jésus-Christ Rédempteur la fin du XIX siècle et le commencement du XX^e, avait demandé entre autres choses l'organisation de missions ou de prédications spéciales pendant les années 1900 et 1901 ; l'un des Nôtres a cru, et à bon droit, que la Compagnie ne devait pas rester étrangère à cet acte de reconnaissance de l'univers entier envers Notre-Seigneur. De plus comme notre Bienheureux Père dans l'admirable déclaration D de la septième partie des Constitutions, nous invite à porter nos regards et nos

efforts vers cette partie de la vigne du Seigneur *quæ magis indiget, tam ob miserum statum et infirmitatem proximorum in ea, et damnationis extremæ periculum*, il crut encore qu'il nous appartenait, à nous Jésuites de la province de Paris, de tenter quelque chose « pour l'évangélisation des diocèses plus dénués qui environnent la capitale : Meaux, Beauvais, Chartres, Versailles, Évreux. » A l'occasion du Jubilé les demandes allaient affluer pour les solennités d'apparat, triduums, octaves, neuvaines, pèlerinages ; si l'on n'y prenait garde n'était-il pas à craindre de voir nos ouvriers enlacés dans les mille replis de ces ministères fort utiles sans doute, mais qui devaient nécessairement restreindre le nombre des *oppidatim missi*, appelés par la cinquième règle des missionnaires à faire fructifier le champ du Seigneur dans ses parties les plus négligées ? Dès lors ne convenait-il pas de s'y prendre un peu à l'avance, de prélever avant toute autre la part des brebis qui n'ont point de pasteur, et d'envoyer des hommes aux peuples qui n'en ont pas ?

L'idée même, sous l'action du temps et sans doute aussi de la grâce divine, se précisait dans sa tendance apostolique. Au lieu de disséminer à tous les coins de la province nos missionnaires, et de leur offrir ici ou là des ministères isolés ; ne pouvait-on pas essayer de grouper les vaillants évangélisateurs de nos campagnes, de leur donner au moins un champ d'action assez restreint qu'ils pussent défricher d'une manière suivie ? Un diocèse à travailler par exemple, canton par canton, le labour d'aujourd'hui, appuyé sur celui d'hier, préparerait lui-même celui du lendemain : de la sorte sillon après sillon, on finirait par tout labourer, par tout ensemençer peut-être, et sous le soleil de la grâce quelques épis mûriraient sans doute, espoir des futures moissons. D'un mot, on aurait voulu avoir des *missions parisiennes*, comme il y a des *missions bretonnes* ; et si les résultats, pratiques hélas ! eussent été bien différents, on rêvait pourtant quelque chose d'identique ou à peu près dans l'organisation.

Cette idée soulève mille questions, et se heurte à des difficultés sans nombre, un jour ou l'autre probablement elle finira pourtant par triompher ; la graine s'envole sur l'aile du vent, tombe à terre, pourrit, mais après les mois d'hiver, brillent les beaux jours et la fleur sourit dans sa grâce triomphante.

Sans la discuter ici à fond, il est peut-être utile d'indiquer brièvement quelques-uns de ses avantages évidents. Avantages pour les populations évangélisées ; la parole ardente d'hommes apostoliques les remuera toujours un peu ; des femmes, des hommes même viendront à l'église qui n'y mettaient jamais les pieds, la curiosité d'abord les amènera autour de la chaire, et ensuite le besoin inconscient, inné chez tout français, d'entendre quelqu'un parler pourvu qu'il intéresse et ne soit pas trop long : plusieurs préjugés tomberont, à certaines âmes parlera le remords, et, la grâce aidant, quelques

privilégiés reviendront dans la sincérité de leur cœur au Dieu de leur première communion. Là où les curés sont zélés ils pourront, dans les années qui suivront le passage du missionnaire, cueillir dans le champ du Seigneur des épis plus nombreux que par le passé. Avantages pour le clergé : beaucoup de curés, et parfois même les meilleurs, sont découragés. Placés à 25 ans, au sortir du grand séminaire, dans une paroisse indifférente, ils n'ont pu souvent, malgré de réels efforts, secouer le découragement qui les étreint ; toujours ils ont devant les yeux le souvenir de cette première grand'messe chantée le dimanche qui suivit leur arrivée devant une dizaine de bonnes femmes ; navrant spectacle qui tua leur jeune ardeur ; et ils n'ont pas fait un pas depuis dix ans, quinze ans peut-être. Seuls, ils continueront à gémir en secret et à laisser les choses aller. Mais vienne une mission qui remplisse à peu près leur église, qui leur fasse prendre contact avec leurs paroissiens, qui par la vie en commun, les conversations avec de vrais missionnaires réveille dans leur esprit et dans leur cœur des idées et des sentiments endormis ; il est bien difficile que, restés bons, ils ne sentent pas revivre leur premier courage, et ne se décident pas à tenter un nouvel effort. Or le curé, et le curé seul, avec le temps et la grâce de Dieu, peut refaire une paroisse. Avantages pour les missionnaires eux-mêmes : la vie de mission dans les pays indifférents, surtout si elle doit se continuer pendant de longs mois, est probablement le plus pénible de tous les ministères apostoliques : les fatigues sont de tous les jours. Surtout, — et c'est bien important — si l'on veut faire des visites à domicile, la vie matérielle sans offrir, d'ordinaire au moins, de grandes privations, ne manque pas quelquefois de certaines incommodités fort gênantes, les consolations sont assez rares, et les heures paraissent longues passées près du confessionnal dans l'attente de pénitents qui ne viennent pas. On a beau en prendre joyeusement son parti, les piqûres d'épingles continues finissent par agacer. Il n'est pas agréable du tout de voir l'auditoire assez nombreux les premiers jours, fondre peu à peu ; encore moins agréable peut-être de constater la faiblesse de son éloquence : les cœurs sont bardés d'une triple cuirasse d'airain, rien ne pénètre, les volontés sont impénétrables, et pourtant il faut prêcher, aller jusqu'au bout. Quelqu'un a dit : Ce sont là de bonnes journées de purgatoire : C'est vrai, mais d'un purgatoire qui nous plonge jusqu'au cou dans le surnaturel, et où Dieu aidant, l'âme acquiert bien des mérites. Me permettra-t-on d'ajouter que partager pendant quelques semaines la vie monotone d'un pauvre curé de campagne, entrevoir d'un peu plus près sans pourtant les ressentir, toutes les difficultés auxquelles il se heurte chaque jour dans les pays sans foi ; mettent au cœur du missionnaire beaucoup d'indulgence et de pitié ? Dans une situation semblable qu'est-ce qu'il aurait fait ? Oh ! les bons actes de reconnaissance qui montent à Dieu, comme on le bénit de sa vocation, et comme on plaint le pauvre malheureux qui, toute

sa vie, doit traîner un pareil boulet ! Avantages enfin pour la Compagnie elle-même. A tort sans doute, et le reproche n'est pas d'hier, on nous accuse de nous occuper surtout des riches ; cette idée-là, on la rencontre chez de nombreux fidèles, chez des prêtres aussi. C'est un fait qu'il serait puéril de nier ; et il n'y a pas encore très longtemps que dans un grand diocèse de notre province en pleine retraite ecclésiastique le prédicateur, vicaire général, formulait contre nous ce grief. Pour protester il n'y avait qu'à citer les noms de missionnaires qui, depuis vingt ans et parfois davantage, évangélisent les campagnes. Mais nous vivons dans un siècle où il ne suffit pas d'avoir simplement raison ; il ne suffit pas à la vérité d'être pour emporter l'assentiment, il faut encore que les rayons en soient si lumineux qu'ils pénètrent partout et parviennent même à forcer l'entrée des paupières aux trois quarts fermées ; les aveugles seuls avec ceux qui volontairement ferment les yeux pourront alors affirmer qu'ils ne voient rien, mais on saura pourquoi. Si donc, à Paris ou dans les environs, nous avons, comme à Vannes, une bande de missionnaires consacrés aux ministères des campagnes dans les diocèses voisins de la capitale, il semble bien qu'on ôterait par là tout prétexte à l'ignorance, sinon peut-être à la malveillance ; en outre ce ne seraient certes pas nos grands ancêtres, les premiers compagnons de S. Ignace, qui blâmeraient une pareille décision.

Les supérieurs approuvèrent le projet, et bénirent la belle entreprise : ils ne crurent pas toutefois pouvoir accorder tout ce que l'on demandait. Il fut seulement résolu qu'on irait de l'avant, et qu'on ferait comme on pourrait. Le R. P. Provincial, dans un petit mot charmant, désignait à celui qui avait eu la première idée de l'entreprise, huit Pères comme collaborateurs ; les missionnaires n'étaient point groupés, ils restaient chacun dans leur résidence, d'où, le moment donné, ils devaient se réunir pour leur labeur commun. Reste à choisir le champ où ils exerceront leur zèle.

La chose se fait vite. Un des futurs apôtres a été invité à prêcher le carême de 1900 à la cathédrale de Meaux, il connaît personnellement monseigneur de Briey, et l'un de ses vicaires généraux, monsieur l'abbé Bouchet, tous deux sont très bons, bien disposés à notre égard, ne convient-il pas de leur proposer à eux tout d'abord, le nouveau projet, et d'attendre leur réponse ? Elle ne fut pas longue à venir. Consulté, Monseigneur répondit le 16 septembre 1898 :

Évêché de Meaux.

Mon Révérend Père,

Je suis persuadé que vos prédications feront beaucoup de bien dans nos paroisses. Le zèle et la parole ardente des missionnaires remuera ces populations hélas ! bien froides. Je remercie le bon Dieu qui vous a inspiré de faire cette œuvre si importante, *grande opus*, et je vous bénis ainsi que vos

collaborateurs, auxquels je souhaite de tout mon cœur les consolations qu'ils ont droit d'attendre de leurs efforts et de leur dévouement.

Veillez, mon Révérend Père, agréer l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués en N.-S.

✠ EMMANUEL, évêque de Meaux.

Pour la réussite de l'entreprise, il fallait qu'à cette première acceptation d'autres se joignissent ; Monseigneur, en pratique, ne pouvait rien sans MM. les curés. Une mission imposée d'autorité ne réussira jamais, au moins d'ordinaire ; il s'agit donc maintenant de savoir quel accueil le projet va rencontrer dans les différentes paroisses du diocèse. Pour avoir chance de plaire, la mission doit d'abord ne pas paraître une charge pour le maigre budget des prêtres ; bien peu dans la Brie pourraient, sans gêne véritable, entretenir à leurs frais un ou plusieurs missionnaires pendant deux ou trois semaines, payer leurs voyages, et prendre à leur compte les petites dépenses inévitables occasionnées par les cérémonies extraordinaires, distributions de crucifix et de brochures, etc. je ne parle pas d'honoraires, il est bien entendu que jamais cette question ne sera soulevée. Nous ne demanderons rien, nous ne recevrons rien. Aussi dans la lettre où il propose aux curés des principales paroisses les exercices de la mission, Monsieur le vicaire général les prévient, que l'entretien des missionnaires leur serait remboursé par la caisse du diocèse.

Même dans ces conditions, la réussite de l'affaire ne semble pas encore évidente. Il est peu agréable, humainement parlant, d'avoir quinze grands jours au moins, à sa table, sous son toit, un inconnu qui peut ne pas partager vos idées, dont la venue au moins bouleversera ces petites habitudes devenues une seconde nature ; à la première annonce d'une pareille catastrophe, les cuisinières froncent les sourcils et montrent les dents, quelques-unes menacent avec dignité de dénouer leurs tabliers, et d'abandonner fourneaux et casseroles. Il faut compter avec de pareilles exigences quand on n'a pas la ressource d'envoyer les prédicateurs au grand séminaire, où d'ailleurs les attend la plus gracieuse et la plus fraternelle hospitalité. Je ne veux pas insister sur ces détails très pot au feu ; on me laissera pourtant citer un ou deux souvenirs qui permettront de mieux saisir l'espèce d'angoisse où jette parfois la peur de la vie en commun avec des étrangers. Dans une paroisse où la réception fut toute cordiale et presque fraternelle, la nièce du curé, c'est lui-même qui plus tard raconta le fait, souhaitant le bonsoir à son oncle le jour de l'arrivée des missionnaires, lui murmura à l'oreille, dans la candeur de ses cinq ans et demi : « Dis, parrain, n'est-ce pas que tu seras content quand ils seront partis ? »

« Nous nous quitterons bien bons amis, écrivait l'un des Nôtres, en parlant d'un curé qui l'avait reçu et traité admirablement. Mais sera-t-il

heureux de pouvoir se remettre dans son fauteuil à caresser ses chats ! »

De plus nous avons été devancés par les missionnaires diocésains de Paris, qui avaient donné en Seine-et-Marne quelques missions ; monsieur le vicaire général, en assurant qu'il y avait place pour eux et pour nous, ne savait pourtant pas nous dire exactement s'ils avaient déjà des engagements nombreux avec MM. les curés.

25 ou 30 lettres furent expédiées, la plupart à des curés-doyens ; dans les premiers jours de février 1899, il y avait déjà 20 adhésions. J'en ai quelques-unes sous les yeux : elles sont pleines du plus joyeux empressement.

Monsieur le Vicaire Général,

Veillez m'inscrire sur la liste des paroisses qui acceptent la mission. Quant à la date où elle sera donnée et au nombre des missionnaires qui me seront envoyés, je m'en rapporte parfaitement au jugement de Monseigneur. Je ne veux pas laisser échapper cette belle occasion d'apostolat, et je suis persuadé que les prêtres du canton de Crécy agiront de même.

B. Gadon

Doyen de Crécy, Ch. hon.

Beaucoup de curés toutefois, et la chose est toute naturelle, se montrèrent plus exigeants que le bon Doyen de Crécy sur la date de la future mission. Plusieurs auraient désiré voir les exercices coïncider avec le carême de 1900 ; d'autres préféreraient attendre les beaux jours, jugeant presque inhumain de convoquer leurs paroissiens aux soirs d'hiver dans leurs églises glaciales : il fallait tenir compte de mille circonstances locales, attendre même parfois le départ d'un maire influent dont la seule présence redoutée assurait l'insuccès de tous les efforts. Quand, après mille tâtonnements, on fut arrivé à contenter le plus grand nombre de curés possible, sans trop mécontenter les autres, l'heure sonna d'entrer en campagne. Toutefois, avant de raconter la lutte, il est bon d'étudier d'assez près le terrain des opérations.

Le département de Seine-et-Marne peut géographiquement se diviser en 3 parties : entre la Seine et la Marne, la Brie, aux paysages monotones et sans pittoresque, mais aux riches moissons ; au nord de la Marne un plateau qui se rattache à la plaine du Valois ; au sud de la Seine, un pays de sables, que couvre en partie la forêt de Fontainebleau, et dont les collines se prolongent au-dessus de la vallée du Loing jusqu'aux étangs desséchés du Gâtinais. Au nord de la Marne, nous n'avons donné aucune mission, au sud de la Seine, quelques-unes seulement : Beaumont, Château-Landon, Soupe. C'est dans la Brie surtout que nous avons travaillé. Cette contrée fut aux premiers jours de notre histoire la terre des saints ; les abbayes de Faremoutiers, de Sainte-Croix, de Jouarre, remontent au VII^e siècle ; sainte Fare, son frère saint Faron, évêque de Meaux, saint Fiacre, missionnaire

qui défricha les campagnes meldoises, sont encore populaires. Chaque année, à Jouarre, on accourt de bien loin pour vénérer et porter en procession les châsses des saintes abbesses conservées dans l'église de la paroisse. Chaque famille est ardente à faire valoir ses droits sur telle ou telle châsse, et les fils peu dévots se font pourtant une gloire de prendre sur leurs fortes épaules les reliques qu'honorèrent et portèrent jadis leurs ancêtres.

Le Briard, sans mépriser les avantages du siècle où il vit et dont il sait admirablement tirer parti, n'est pourtant pas l'ennemi du passé, ni des vieilles traditions, et quand il songe à prendre un peu de repos, ce qui arrive beaucoup plus rarement que tous les dimanches, il ne dédaigne pas de s'exercer au noble jeu de l'arc. Mais du passé il n'a pas su ni voulu garder les habitudes religieuses : la terre est si fertile sur les plateaux qui ondulent de Provins à Meaux et de Melun à Montmirail, les arbres fruitiers viennent si bien dans les vallées du Grand et du Petit Morin, et les roses y nouent si gracieusement auprès de Brie Comte Robert et de Provins leurs ceintures de fleurs, que les habitants n'ont guère le temps, ni l'envie peut-être, de lever les yeux pour regarder le ciel. Le travail du Briard suffit à l'occuper, une modeste aisance suffit à remplir ses désirs ; laborieux, il trouve les journées trop courtes ; peu soucieux des plaisirs de l'âme, il se contente de penser à son corps, il n'est pas d'une ambition démesurée, l'ambition n'irait pas sans fatigue, il souhaite simplement de voir l'avenir ressembler au passé, et puisque d'ailleurs il faut bien un jour s'en aller, et prendre rang au cimetière, il désire une mort subite qui lui épargne les souffrances de la maladie. Après, comme disait une vieille femme, montant dans la brume du soir la colline de Couilly avec son paquet de linges sur les épaules, après, on verra. L'au-delà ne tourmente guère les esprits entre la Seine et la Marne. On ne s'y montre pas d'ailleurs hostile aux idées religieuses : le travailleur des campagnes tient à ce que ses enfants fassent leur première communion, et lui-même n'a pas peur de venir trois ou quatre fois l'an à la messe. Le jour de Pâques et le jour de la fête du pays, l'église à peu près vide les dimanches ordinaires, devient presque trop petite. Le petit rentier des villes et des grosses bourgades, d'ordinaire étranger à la Brie, n'en est plus, lui, à l'indifférence, il est souvent manifestement hostile aux idées religieuses, il est l'ami et l'allié de ceux qui prennent fièrement le titre de démocrates socialistes, et font du mauvais esprit. Cependant petits rentiers démocrates socialistes et travailleurs des campagnes se rencontrent dans une même horreur des enterrements civils ; on les redoute, on n'en veut à aucun prix, et dans cette opposition presque générale, il faut voir un dernier vestige de religion.

Le Briard d'ordinaire vit en bonne harmonie avec son curé qu'il estime ; volontiers il reçoit sa visite, pourvu que le pasteur ne montre ni indifférence ni crainte à l'égard de ses paroissiens ; il aime les cérémonies et, s'il vient à

l'église, un de ses grands plaisirs est de pouvoir chanter. Que de fois, dans les missions des campagnes, avons-nous vu les hommes s'attarder dans le chœur, leur petit recueil de cantiques à la main, et chanter encore à pleine voix dans l'église déjà presque vide ! Ils ne partaient qu'après avoir donné la dernière note de toute la force de leur gosier. Au besoin ils feront la police, et un regard terrible tiendra en respect les enfants de chœur et les jeunes étourdis toujours prêts à rire ; au besoin encore ils ne rougiront pas de tenir à la main un cierge allumé, voire même d'escorter le Saint-Sacrement, et toujours ils accepteront avec reconnaissance le moindre présent, fût-ce un simple exemplaire des *Causeries du Dimanche*. Prévenant et poli, le Briard reçoit presque toujours la visite du missionnaire avec un vrai plaisir, et s'en montre flatté ; presque toujours aussi il se fait un devoir d'aller la lui rendre en assistant à une instruction ; il se tient bien à l'église, écoute avec grande attention les paroles qu'on lui adresse ; il n'aime ni les tapageurs, ni le tapage, et évite toute espèce de grossièretés. Mais sa bonne volonté s'arrête là, et il ne se décide que bien rarement à entrer au confessionnal : ce n'est pas l'habitude du pays, que dirait-on autour de lui ? En Seine et Marne, comme un peu partout, le respect humain arrête les conversions ; et à ce premier obstacle il s'en joint, en Seine et Marne plus qu'ailleurs, un grand nombre d'autres.

Ayant perdu l'habitude d'assister régulièrement à la messe, depuis 20, 30, 40 ans et parfois davantage, les habitants ne savent plus un mot de religion ; de Dieu ils gardent encore une vague notion, mais Notre-Seigneur Jésus-Christ n'existe pas pour le plus grand nombre, et de leurs devoirs de chrétiens ils ont les plus étranges idées. Pour plusieurs, et non pas des plus ignorants, faire ses Pâques, c'est, au jour du Vendredi-Saint, venir baiser la croix exposée sur les marches de l'autel ; ils déposent une modeste offrande, se mettent à genoux, ceux qui savent encore quelque prière, la récitent, et, cela fait, ils se croient tout à fait en règle avec le bon Dieu, et leur conscience serait mal venue de leur reprocher quelque chose. Il n'y a pas beaucoup plus de vingt ans, le maçon du grand séminaire croyait que la lampe du sanctuaire était le Très-Saint-Sacrement, et fort sérieusement il demandait au Supérieur de l'écartier un peu, de peur que, son échelle glissant pendant son travail, il ne tombât sur le bon Dieu.

Si la génération actuelle, élevée, au moins en grande majorité, dans des écoles chrétiennes, a pourtant oublié toute notion religieuse, que donnera donc celle qui grandit dans les écoles athées ? Un missionnaire parle « de l'effronterie des gamins de dix ans qui sortent de l'école laïque », et tous les curés se plaignent de l'ignorance incroyable de ces petits païens. Une petite fille, interrogée sur le nombre des personnes de la Sainte-Trinité, a bravement répondu, sans aucune hésitation : cinquante et une. Après les deux années préparatoires à la première communion, les garçons et souvent les

jeunes filles ne mettent plus les pieds à l'église ; à 15 ans ils ont tout oublié, et dans leur âme viciée la foi est morte.

D'ailleurs trop souvent ils voient et ils entendent des choses capables d'ébranler une foi plus robuste et de la jeter à terre. Vers le milieu du Carême, on pouvait voir étalée sur les murs de Meaux et des communes voisines une affiche ainsi conçue :

Grande Conférence publique au théâtre de Meaux.

LES DEUX MORALES,

par

Victor Charbonnel,

ancien professeur au Collège St-Étienne.

Le Collège St-Étienne est le Collège ecclésiastique de Meaux, et le nom de l'orateur est trop connu pour y insister. Avec une haine diabolique le malheureux s'en va colportant dans le diocèse où jadis il sembla vivre en prêtre honorable, une marchandise infâme. Ceux qui ont assisté à ses conférences affirment que son visage rude et froid prend alors une expression satanique ; et sa parole monotone, dans une impassibilité voulue, s'écoule, deux heures d'horloge durant, chargée de grossièretés et boueuse d'obscénités froidement calculées, excitant tous ceux qui l'écoutent à la révolte contre l'autorité de l'Église et des prêtres, qu'il affirme connaître à fond, lui, ancien prêtre. Il a juré de porter ses blasphèmes dans toutes les paroisses du diocèse les unes après les autres ; à peine quittions-nous Montereau qu'il y arrivait. « J'ai vu ce matin (8 novembre 1899), écrivait l'un des Nôtres, un vicaire de Montereau qui m'a apporté des nouvelles de la conférence Charbonnel. On s'y écrasait. Les femmes seules avaient des sièges. Charbonnel a dit des horreurs. 500 personnes au moins. Naturellement on attribue à la peur mon départ, naturellement aussi tous ceux qui là-bas m'ont déconseillé d'y aller, et ont refusé de m'accompagner sont unanimes à dire qu'il aurait fallu s'y rendre... » Huit jours avant l'ouverture de la mission de Meaux, il déchargeait au théâtre de cette ville une partie de son fiel inépuisable : peut-être malgré tout n'aura-t-il pas le courage d'aller jusqu'au bout ; parfois les conférences sont très mouvementées et plus d'une fois déjà c'est au milieu de véritables bagarres et d'apostrophes sanglantes que l'apostat a dû prononcer ses tirades envenimées.

Voilà quelques-unes des difficultés contre lesquelles allaient nécessairement se heurter les missionnaires ; pour en triompher, ils devaient d'abord s'assurer le seul secours sur lequel ils avaient pleinement le droit de compter, le secours divin. Des prières furent demandées de toutes parts, et l'œuvre était si belle, que de toutes parts on s'y intéressa avec un saint empressement. Vraiment il fait bon parcourir les feuilles nombreuses, couvertes de noms et de chiffres de la « Souscription spirituelle de prières et de bonnes

œuvres pour les vingt-huit missions du diocèse de Meaux, données par les PP. de la Compagnie de Jésus. » Elles sont éloquentes non seulement par la somme prodigieuse de bonnes œuvres qu'elles révèlent — sur une seule d'entre elles je relève les chiffres suivants : messes entendues 16,250, communions 3,345, chapelets 21,627, chemins de croix 798, journées de travail 16,118, sacrifices divers 31,362, prières particulières 32,647 — mais encore par les formules touchantes où des âmes éprises de l'amour de Jésus apparaissent dans toute leur simplicité apostolique : « Ne sachant pas compter, je donne toutes mes souffrances, prières, en un mot tous mes mérites pendant un mois — je donne tout pendant un mois — mes journées de martyre — tous les sacrifices possibles » ; plusieurs ne savent comment montrer toute leur bonne volonté, après un total d'aumônes spirituelles qui semblent écrasant, elles ajoutent : « Il en sera fait beaucoup plus que ce qui est indiqué ci-dessus. » Sur une liste qui vient d'un Carmel que je ne nommerai pas, après le chiffre des sacrifices offerts on ajoute simplement, « et un autre nombre indéfini ». Si dans ce qui nous reste à dire nous constatons quelque bien opéré, et le retour sincère de quelques âmes à Dieu, ou un plus grand élan imprimé à d'autres, il faudra sans hésitation aucune en chercher la cause dans ces longues listes anonymes d'intercesseurs fervents ; après le Cœur de Jésus ce sont eux qui ont tout fait ; il est temps de connaître leur œuvre ; et je n'ai plus qu'à laisser parler les missionnaires.

Ils partaient pour leur difficile besogne pleins d'entrain sans doute, mais sans l'enthousiasme un peu puéril des débutants, dans la claire vue des difficultés probables, et du résultat apparent qui ne devait avoir rien de très enthousiasmant, ni de très flatteur pour l'amour-propre.

« Il ne faut pas dissimuler, écrit l'un d'eux, que l'œuvre que nous entreprenons est difficile, peu consolante, qu'elle n'amènera que peu de résultats, et que ce peu de résultats même ne durera pas. Fussions-nous des S. Bernard et eussions-nous les succès prodigieux qu'il rencontra dans le Midi, notre œuvre serait aussi précaire que la sienne, et dix ans après il n'en resterait rien. Il faut tout autre chose que des missions sporadiques pour regagner à la foi des populations qui ont perdu toute habitude et toute croyance chrétienne. C'est l'œuvre de 30 ans d'efforts persévérants, continus, variés, que la conversion d'un seul canton de ces populations infidèles.

Je vous dis cela, non que je sois découragé, mécontent. Bien au contraire : comme je vous l'ai fait savoir à plusieurs reprises, je suis heureux d'être appelé à travailler à cette œuvre ardue et difficile ; car j'estime que c'est la plus grande grâce que Dieu puisse faire à un Jésuite, de le jeter au sein d'inextricables difficultés. Seulement la meilleure manière de lutter contre des déceptions possibles est de prendre au préalable une vue bien nette des résultats probables. Bien qu'assez peu porté par ma nature à jouer

à la hausse, j'avais espéré presque moitié plus de la mission de Ste-Marguerite. Le découragement saisit la plupart des missionnaires de l'ouest qui donnent des missions dans ces pays-ci. Le grand-vicaire chez qui je loge me le disait : Ils s'attendent à de l'enthousiasme, à des résultats heureux ! Or, un retour d'homme, 2, 3, 4 au plus ; 20 retours de femmes ; une persévérance très douteuse (car, la mission finie, tout ce monde retombe sous la tyrannie du respect humain), et c'est tout. Pour moi, je trouve ces résultats admirables et ce travail très consolant, parce qu'il oblige à une entière confiance en Dieu, au détachement des choses créées, pour mettre dans l'accomplissement de la volonté divine et dans le dévouement absolu de soi-même au créateur la vraie joie de la vie qui est l'espérance des récompenses du ciel. »

Les curés des diverses paroisses où nous nous rendions avaient fait de leur mieux pour préparer le terrain, la mission avait été annoncée les dimanches précédents aux divers offices, des lettres d'invitation avaient été adressées à tous les paroissiens sans exception : qu'on me permette d'en citer une ou deux.

Bazoches-les-Bray, 1^{er} février 1900.

MONSIEUR ET CHER PAROISSIEN,

Je suis heureux de vous annoncer que, pendant trois semaines, à partir de *dimanche prochain, 4 février*, nous aurons à Bazoches le bienfait d'une *Mission*, et j'ai l'honneur de vous inviter, vous et votre famille, à prendre part à nos réunions.

Il y a bien longtemps que pareille faveur n'avait été faite à notre paroisse, et depuis mon arrivée parmi vous, je l'appelais de tous mes vœux. Ayant à répondre un jour devant Dieu du salut de vos âmes, je sentais qu'il était de mon devoir de vous procurer le bienfait que je vous annonce. L'heure est venue. Dieu en soit loué !

Vous savez bien ce qu'est dans une paroisse le passage de la Mission. C'est l'heure des grandes miséricordes du bon Dieu, un temps de grâces exceptionnelles. C'est vraiment Dieu venant à nous ; non pas le juste Juge des vivants et des morts portant la sentence de la Justice éternelle, mais le Bon Pasteur allant à la recherche de ses brebis égarées. Malgré nos fautes, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous aime encore, puisqu'Il vient à nous, non pas pour punir nos ingratitude, mais pour nous offrir le pardon et la réconciliation ; pour réclamer de nous l'amitié que nous lui avons promise avec serment le jour de notre première communion. Ce serment de fidélité à Jésus-Christ pour toujours était sincère ; nos mains étendues sur l'Évangile n'étaient certainement pas des mains de parjures. Mais hélas ! par suite de la faiblesse humaine, peu à peu nous avons oublié les devoirs de cette amitié sacrée. La mort aurait pu nous surprendre dans cet oubli fatal, comme elle

en a surpris tant d'autres. Notre-Seigneur ne l'a pas voulu ; et voici qu'Il vient de nouveau nous offrir son divin Cœur avec des instances que nous sentirons bien vives au fond de nos consciences durant ces jours de salut.

J'espère que tous sauront comprendre la faveur qui leur est faite au début de ce siècle ; je dis tous, même les plus oublieux de leur salut éternel, ceux qui auraient peut-être depuis bien longtemps négligé leurs devoirs de Chrétiens. Je veux espérer que Dieu ne sera repoussé par aucun de mes chers paroissiens et que sa Justice ne sera pas forcée de porter ici des sentences de réprobation.

Bien au contraire, cet effort de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous sauver portera ses fruits de bonheur, pour le temps et pour l'éternité ; tous y gagneront, parents et enfants, riches et pauvres, maîtres et serviteurs ; tout y gagnera, l'honneur, la probité, le respect, le courage, la paix des familles et l'union des cœurs. Du haut du ciel où Dieu le récompense de ses longs travaux parmi vous, votre vénéré curé, M. Planson, verra cette manifestation de votre foi chrétienne, et en recevra un surcroît de félicité, comme aussi tous vos parents et amis, qui sont morts dans l'amitié du Christ, avec des sacrements bien reçus, et qui vivent maintenant de la vie des élus. Et même pour ceux de vos chers défunts qui sont encore retenus dans le séjour de l'expiation, la Mission sera un temps de grâce exceptionnelle et peut-être de délivrance, à cause des prières plus ferventes, des bonnes œuvres et des communions que vous ferez pour eux.

Telles sont les faveurs inappréciables que la mission nous apportera si nous voulons en profiter.

J'ai grande confiance dans la protection de la Sainte Vierge, dans l'assistance de vos prières et dans la bonne volonté de tous. Peut-être vous sera-t-il parfois difficile de venir aux réunions. Mais vous saurez vaincre les obstacles en pensant qu'il s'agit de vos intérêts les plus graves ; et vous ferez acte de sagesse en venant écouter des vérités toujours trop oubliées.

Je compte donc sur vous et sur votre honorable famille, et je vous prie, Monsieur et cher Paroissien, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués en Jésus-Christ.

A. MONIER,
Curé de Bazoches.

A Chaumes, — où la mission devait être des plus mouvementées, — le curé, sachant le terrain moins bien préparé, avait simplement annoncé « une série d'exercices religieux » pour ne pas effaroucher ses ouailles.

Paroisse de Chaumes.

MES CHERS PAROISSIENS,

Je suis heureux de vous annoncer qu'avec l'agrément et les bénédictions spéciales de Mgr notre Évêque, nous sommes sur le point d'inaugurer, dans

notre église, une série d'exercices religieux consistant en Prières, Chants, Conférences dialoguées, Causeries sur l'Évangile et sur nos devoirs présents, Saluts solennels, etc. Ces exercices, que nous nous efforcerons de rendre aussi intéressants que possible, commenceront le dimanche 22 octobre. Je me suis assuré le précieux concours de deux Missionnaires de Paris, savants, expérimentés, dévoués, dont l'unique désir est de contribuer au bien de vos âmes.

J'ose espérer que vous voudrez bien répondre à notre appel, et que vous saurez, au besoin, vous imposer un peu de gêne, pour honorer nos Réunions de votre chère présence.

Que ma joie serait grande, si je voyais se lever de nouveau, sur notre belle et bien-aimée Paroisse, quelques-uns de ces beaux jours de foi et de pratiques chrétiennes, dont j'ai été l'heureux témoin en ma jeunesse, et dont je garde le rayonnant souvenir !

Donc, à bientôt !... Pour la gloire de Dieu... Pour le plus grand bien de la Paroisse... Pour le salut de nos âmes immortelles !...

Agréez, je vous prie, mes chers Paroissiens, la cordiale expression de mon respectueux et affectueux dévouement.

Em. SAUDAX,
Curé de Chaumes.

Cette lettre fut distribuée au moment d'une foire, qui d'ordinaire ne dure que trois jours, mais dont les libres penseurs du lieu allaient prolonger certains amusements pendant trois semaines, pour faire concurrence aux missionnaires.

Un des « chers Paroissiens » trouva piquant de renvoyer au curé sa lettre d'invitation avec ces lignes :

Monsieur,

« L'on voit bien que c'est la foire à Chaumes. Tous les saltimbanques ont besoin Dargent tel que vous ; ils nous envoye tous leurs prospectus comme vous mais vous faites un four. » (*sic.*)

Un citoyen.

D'ordinaire l'auditoire était peu nombreux à la première réunion, et surtout, si la Mission s'ouvrait à la grand'messe. Le curé, un peu désappointé, ne voyait pas une grande différence entre cette messe d'ouverture et la messe des dimanches précédents.

« Nous venons de faire un premier faux pas, écrit un des missionnaires de Château-Landon. Nous n'aurions pas dû, dans un pays comme celui-ci, mettre l'ouverture de la mission à la grand'messe, mais à 8 heures du soir. Par ici on n'aime pas à entrer dans l'église en plein jour ! S'il y avait à la grand'messe 60 grandes personnes sur une population de 3,000, c'est tout le bout du monde. Cela ne vous fouette guère le sang pour être éloquent ! Enfin, nous verrons. »

Pour exciter les bonnes volontés endormies, et gagner les sympathies de tous, partout où cela était possible, on eut recours aux visites à domicile. D'ordinaire l'impression fut très bonne et l'accueil excellent ; là où le curé est aimé des paroissiens nous profitons de sa popularité ; là où il est vu plutôt d'un mauvais œil, nous profitons de notre titre d'étranger, et, malgré les rebuffades obligatoires, nous n'avons pas trop à nous plaindre humainement parlant, et pas du tout, surnaturellement.

Voyant qu'il n'y avait pas moyen de décider Monsieur le Curé à faire des visites à domicile, écrit de Souppes le P. Albert, je lui ai demandé du moins de me conduire aux différents chantiers où l'on extrait et où l'on taille cette belle pierre blanche dont est bâti tout entier le Sacré-Cœur de Montmartre. Il y a 4 principaux chantiers occupant de 150 à 200 ouvriers chacun. Comme c'est triste de voir ces gens travailler le dimanche pour la Basilique de Montmartre ! Rien de moins chrétien que ces tailleurs de pierre. Aussi les gens ont-ils été ébahis de voir Monsieur le Curé me conduire à l'entrée du chantier et moi y entrer bravement, donner des poignées de main à tout le monde, et causer comme un vieil ami. Partout j'ai été suffisamment accueilli, et 3 hommes seulement ont refusé ma main. Un des trois du reste l'a bien payé ! C'était avant-hier, je faisais la visite du dernier chantier (150 hommes) avec Monsieur le Curé qui ce jour-là s'était décidé à m'accompagner. Aussitôt poignées de main à droite et à gauche. Un ouvrier, nommé Leroy mais vulgairement appelé Biquette, garde ses mains dans ses poches : « Je comprends cela ! lui dis-je, vous devez avoir des engelures par ce froid de 13 degrés. — Oui, Monsieur, dit-il, en riant d'un rire forcé. » Un quart d'heure plus tard, au son de la trompe, tous les ouvriers se groupaient autour du contre-maître. C'était Monsieur le Curé qui payait la goutte. Et je vois arriver mon ami Biquette avec toujours ses mains dans ses poches. J'eus alors une inspiration géniale : « Mon ami, avec vos engelures ce n'est pas prudent de tirer vos mains de vos poches !... Allons, je serai bon prince, c'est moi qui vous tendrai le petit verre ! » Et de fait je m'avance vers lui, et aux applaudissements mêlés de fou-rire de ses camarades, je lui fais tirer la langue pendant une bonne minute avant de lui ingurgiter la petite goutte tant désirée. Les ouvriers ont trouvé le tour bien joué, et, pour me remercier, l'un d'eux est monté sur une pierre énorme, d'où il m'a chanté une chanson qui était un peu corsée, sans qu'il s'en doutât le brave homme.

« Nous continuons les visites, écrit un autre missionnaire ; tout le monde hier s'était mis aux fenêtres pour voir si j'entrerais chez le grand pourfendeur de curés du canton. Il nous a très bien reçus avec force déclarations de principes. Il n'a cependant pas voulu annoncer la conférence d'hommes, dans son journal. Un autre leader des démocrates-socialistes nous reçut aimablement accepta même nos brochures de propagande, et ne voulant

pas rester en retard de générosité, nous présenta un exemplaire de tous les tracts maçonniques qu'il détenait ; nous entreprenions sa conversion, il estimait dès lors qu'il avait le droit et le devoir d'essayer la nôtre ; nous n'avons d'ailleurs pas réussi, ni lui non plus. » Je n'oublierai jamais les bonnes visites faites en compagnie du charmant curé de Quincy, partout nous sommes accueillis fort aimablement. « Irez-vous chez X ? nous demande un brave homme dont la mère paralysée vit comme une sainte, mais qui, lui, hélas ! ne pratique pas. — Certainement, répond Monsieur le Curé, je suis le pasteur de tous, j'entends bien n'oublier personne. » X, c'est un franc-maçon, au dire des gens du pays, ancien enfant de chœur, qui vit seul, en petit rentier. Nous entrons, et après avoir ouvert deux portes sans qu'on daignât répondre à nos appels ou à nos coups de sonnette, nous pénétrons dans une arrière-cuisine, où le dit X se tient à moitié hébété devant un verre et une bouteille vides, occupé à rouler une cigarette. Notre présence d'ailleurs l'émotionne peu, il consent pourtant à se lever, s'appuyant à la table pour être plus sûr de se tenir droit : « Vous savez que nous sommes en mission. — Oui, le fils du boulanger m'a dit cela. — Il paraît même, s'il faut l'en croire, père X, que vous lui avez chanté des cantiques. — Des bêtises, tout cela, j'ai été enfant de chœur autrefois. Mais je ne crois plus. — Allons, voici une médaille, elle vous portera bonheur. — Que voulez-vous que j'en fasse ? je ne crois plus. » Et il levait les épaules avec un gros sourire à moitié aviné. — « Si ! si, il faut la prendre. » Il tend la main et l'accepte, tout en murmurant toujours : « Puisque je ne crois plus, puisque je ne crois plus. » Nous sortons sans pouvoir en tirer autre chose. Pauvre homme, dans l'atmosphère surchauffée de sa petite maison, il a le sang à la tête, il peut à peine marcher, il fait mine de vouloir nous reconduire. Monsieur le Curé l'engage à rester. On le trouvera un jour ou l'autre, couché à terre par une attaque d'apoplexie. Et son âme !...

Les plus difficiles à aborder sont les fonctionnaires, et ceux qui posent comme intellectuels. Il n'est pas de sottise comparable à l'orgueil, et il n'est pas de péché qui dessèche l'âme davantage.

« 28 octobre. Nous avons commencé aujourd'hui les visites à domicile ; le Père le Gouellec avec Monsieur le doyen, moi avec Monsieur le vicaire, nouveau venu dans la paroisse et qui n'a pas l'air trop rassuré ! Nous sommes reçus plutôt froidement, poliment cependant : quelques portes se ferment d'avance sur notre passage. Nous voici à la gare. Monsieur le vicaire se demande s'il faut entrer. Bien sûr ! on nous en voudrait peut-être de passer franc. Nous entrons au bureau du chef de gare ; il y était avec deux ou trois employés.

« Bonjour, Messieurs ! — Bonjour, Messieurs ! Qu'y a-t-il pour votre service ? — Monsieur le chef de gare, nous venons vous inviter vous et votre personnel à la mission. — Monsieur, c'est inutile ! je ne suis pas de vos opinions.....

— Mais, Monsieur, nous ne nous occupons pas en mission d'opinions politiques, quant au reste, venez pour vous éclairer ! — Inutile d'insister, Monsieur, je n'irai pas ! — Vous enverrez au moins votre fillette. (Elle a douze ans, n'a pas fait sa première communion et ne suit pas même le catéchisme.) — Cela c'est l'affaire de la Mère ! Nous demandons à voir Madame. — Madame est absente. » Nous n'avons eu à la mission ni le père, ni la mère, ni la fille. Pauvre enfant ! Pauvres parents !

Un dernier récit :

C'est aujourd'hui carnaval. Pas de sermon ce soir. J'en profite pour vous dire un mot de nos visites à domicile. Nous sommes en général assez bien reçus ; mais, comme nous n'omettons personne, il y a pourtant quelques exceptions pour confirmer la règle. En voici une entre autres.

L'autre jour j'arrive, en compagnie de M. le doyen, à la porte d'un farouche anticlérical, docteur en droit, conseiller municipal et ancien maire. C'est lui qui est le Clémenceau du pays, l'inspirateur de tous les conseils municipaux à la ronde. Le maire tremble en sa présence ; le sous-préfet même n'est qu'un petit garçon auprès de lui. Nous sommes un peu anxieux. Il vient lui-même nous ouvrir la porte ; car vous saurez que sa maison est la maison du mystère. Il n'a pas de domestiques ; il n'a chez lui que sa mère et sa sœur qui jamais, jamais depuis 7 ou 8 ans, ne se sont montrées dehors. Et même on ne les aperçoit dans leur jardin que voilées. C'est lui-même le Docteur J. qui fait son marché. Il vient donc nous ouvrir. Quand il nous aperçut, deux soutanes sur le seuil de sa maison à lui, il parut suffoqué ! Puis se remettant un peu, et restant sur le pas de sa porte : « Messieurs, dit-il, que me voulez-vous ? — Monsieur, nous venons vous faire visite à l'occasion de la mission. — La mission, ah ! oui, j'ai reçu votre prospectus... Vous êtes d'excellents commerçants ! — Mais, Monsieur, lui répondis-je veuillez nous dire quelle est la matière de notre commerce... ? — Je ne veux pas discuter avec vous ! Salut, Messieurs. » Et il nous ferme la porte au nez. J'étais très froid, le bon doyen était indigné.

Un charpentier m'a fait un accueil analogue. Si je l'avais prévu, je me serais ménagé la ressource de lui demander une poutre. Cette poutre aurait aplani bien des choses.

Le Père Tigé a été peut-être encore plus malheureux que moi dans ses visites. Une dame qui venait de faire enterrer son mari civilement, a dit en se tournant vers M. le doyen : « Vous, M. le Doyen, je veux bien vous recevoir. Quant à ce monsieur qui est là, je ne le connais pas ! » Jugez de la mine du Père Tigé, qui est le plus timide parmi les enfants des hommes ! — Plus loin c'est un vannier qui lui dit une parole trop ignoble pour trouver place ici. Tout cela c'est la rosée qui fera germer la bonne semence. Je n'en suis ni étonné ni déconcerté. Notre-Seigneur a eu pire que cela.

(A suivre.)

H Montmartre.

On lit dans « le Drapeau du Sacré-Cœur, » 15 juillet 1900 :

LE beau mois du Sacré-Cœur, pendant lequel 4,394 adorateurs nocturnes ont monté à Montmartre, s'est clôturé le premier juillet par *la Consécration du genre humain au Sacré-Cœur*.

Mais le clou de la quinzaine, puisqu'en ce temps d'exposition il faut un clou en toutes choses, ç'a été assurément *la journée des chemins de fer*.

Une vraie journée du bon Dieu et une journée de 24 heures, car elle commença la veille au soir par une nuit d'adoration.

C'était la seconde fois que l'Union catholique du personnel des chemins de fer allait tenir son *assemblée générale* à Montmartre.

Donc le 7 juillet au soir, nous vîmes arriver les délégués de Marseille, — oui de Marseille, — de Périgueux, de Chambéry, en vertu de l'habitude qui veut que ce soient les plus éloignés qui arrivent les premiers. Puis vinrent ceux de Reims et d'Épernay, du Havre et de Besançon, qui firent bénir leur drapeau, de Bordeaux et d'Amiens, etc. En tout, 27 villes et tous les réseaux des compagnies de chemins de fer étaient représentés. Quand l'adoration commença, ils étaient plus de 150 agents, et il en vint jusqu'au matin.

Je voudrais dire au moins ce que fut cette nuit passée par ces hommes aux pieds de Notre-Seigneur.

Elle commença par le chant du *Magnificat*. Comme il montait en strophes alertes vers les voûtes du Sanctuaire, ce chant de l'action de grâces ! On sentait le besoin de dire merci à Dieu pour les progrès inouïs que l'Union a faits depuis un an. Puis M. l'abbé Bourgeois, vicaire de Saint-Marcel (Paris) et directeur du groupe parisien P. O., donna le mot d'ordre de la nuit. « Qui êtes-vous, et qu'êtes-vous venu faire à Montmartre ? Vous êtes des employés des Compagnies, mais vous êtes aussi et surtout des employés de Dieu. Voilà pourquoi vous êtes venus chercher ici près du Sacré-Cœur, un peu plus de foi et d'amour pour vous dévouer davantage. » Tel fut le thème de son instruction. C'était plaisir d'entendre ce jeune prêtre qui sait d'autant mieux parler du dévouement qu'il le pratique chaque jour sur un large champ.

Qui donc disait naguère : « les machines ont aujourd'hui des âmes ; il n'y a que les hommes qui n'en ont plus ! »

Grâce à Dieu, nous n'en sommes pas là.

Parmi ceux qui savent encore se dévouer, les employés du chemin de fer occupent une belle place : leurs statistiques en font foi chaque année. Il faut que parmi eux, on trouve toujours au premier rang ceux qui puisent dans la pratique de la religion et l'amour du Cœur de Jésus, le courage de se vaincre.

Après le sermon on improvisa une procession ; et comme il restait une heure pour atteindre minuit, l'infatigable M. Garnier se chargea de donner aux employés une petite retraite. Pendant ce temps on confessait un peu partout.

Sur le coup de minuit, M. l'abbé Reymann, le dévoué et si sympathique directeur général de l'œuvre, annonça qu'il allait monter à l'autel et célébrer la sainte messe pour tous les membres de l'Union et leurs familles. La fête de nuit était complète, d'autant plus que les communions furent nombreuses et ferventes.

Le matin un brave employé, obligé d'aller à son travail, disait en partant :

« C'est égal, ça fait du bien, une nuit pareille. Ça vous chauffe à haute pression ! »

ITALIE.

Encouragements du T. R. P. Général.

Lettre du F. Rubillon au P. Le Corvec.

Albano-Laziale, Villa Rospigliosi, 17 août 1900.

LE T. R. Père Général, en villégiature près de nous à Castel Gondolfo, dans la maison du noviciat, a honoré le 13 de sa présence la Villa Rospigliosi. Avec lui et tous les PP. Assistants, nous avons fêté S. Berchmans dans toute la joie de notre cœur.

Notre réfectoire était élégamment décoré de bannières et de fleurs. Sur la bannière suspendue au-dessus de notre Père, une banderole blanche portait ces deux vers.

« Te læto excipimus subeuntem hæc limina plausu,

« Qui Jesu socios duxque paterque regis. »

Celles des PP. Assistants, avec leur nom sur fond blanc, portaient le mot : « Bienvenu » en cinq langues.

Le dîner terminé, nous nous sommes rendus au jardin, sous un joli bouquet d'arbres, dans un cercle au centre duquel présidait la Madone, autour duquel flottaient d'élégantes bannières de papier où jouait le vent. Au-dessus du fauteuil du T. R. P. G. un petit arc de triomphe de verdure et de fleurs, fermé par un fond rouge.

Là, poésie, musique, mandoline, flûte et chants à S. Berchmans et à notre Père qui a clôturé la fête par quelques mots bien faits pour nous intéresser. Après un cordial merci en son nom et au nom des PP. Assistants, il a beaucoup recommandé à nos prières nos PP. et nos missions de Chine. Puis parlant des victimes déjà faites parmi les missionnaires de la province

de Champagne, il a ajouté : « Ce qu'il y a de plus triste dans cette situation, « c'est qu'on ne voit pas quel remède y apporter, quelles mesures prendre, « ce qu'il faut faire. En sorte qu'il ne nous reste que la prière. Prions donc « beaucoup. Qui sait si pendant que nous sommes ici à nous réjouir et à « chanter, nos Pères ne sont pas livrés à d'affreux supplices, martyrisés ? « Pensons à eux et espérons que Dieu mettra au cœur des Nôtres, peut-être « même parmi vous, le désir et le courage d'aller au secours de cette pauvre « mission. »

Au départ de notre Père, nous étions tous réunis dans le vestibule pour recevoir sa bénédiction. Il est revenu une dernière fois sur la question de la Chine, sur la nécessité de la prière pour les Nôtres : « Ce qui me console, « a-t-il dit, c'est le zèle et l'esprit apostolique qui animent en ce moment la « province de Champagne. Des demandes de départ pour la Chine m'arri- « vent en foule. Entre autres, un vieux Père auquel mon prédécesseur avait « autrefois refusé la Chine m'écrivait dernièrement ; et parmi les motifs « qu'il me faisait valoir pour obtenir son départ, il me disait : « Je ne pourrai « pas faire grand' chose là-bas, mais au moins, je pourrai aider les Nôtres « comme Père spirituel par exemple ; et surtout mon départ sera un exem- « ple pour les jeunes ! — Et je lui ai permis de partir, ajoutait notre Père. « C'est une grande consolation de voir que la Compagnie n'a pas dégénéré, « que l'esprit de force et de sacrifice l'anime encore à ce point. Que ces « exemples soient un encouragement pour nous tous. Et demandons à Dieu « pour nous cette force, demandons-la surtout pour nos Pères de Chine, « afin que s'il doit y avoir de nouvelles victimes, au moins nous ayons la « consolation de nous dire que leur mort est toute à la gloire de la foi, de « l'Église et de la Compagnie ! »

Mon désir en entendant ces paroles était qu'elles pussent être entendues des Pères des deux provinces de France et de Champagne. Je vous les écris pour que vous les redisiez ou fassiez lire autour de vous.

R^æ V^æ in X^o Servus et frater

Henri RUBILLON S. J.

CEYLAN.

Le Séminaire de Kandy.

Extrait d'une lettre du P. Eugène Dasnoy au F. Décout.

Ampitiya, le 20 avril 1900.

UN mot, si vous voulez, à propos du but que Sa Sainteté, par l'intermédiaire de son délégué Mgr Zaleski, s'est proposé en établissant le séminaire de Kandy : ce n'est pas simplement de suppléer au défaut

de séminaires diocésains, c'est même plutôt d'offrir à un certain nombre d'aspirants au sacerdoce une formation plus complète, plus longue que celles qu'ils trouveraient chez eux : les séminaires diocésains en effet ne manquent pas : presque chaque diocèse est déjà doté d'une institution de ce genre et même certains séminaires, comme ceux de Goa et du Malabar, comptent de nombreux élèves. Les évêques font donc un choix parmi les jeunes gens qui offrent des signes de vocation et nous envoient l'un ou l'autre d'entre eux : qu'est-ce qui dirige ce choix, est-ce un plus grand talent ? une plus grande piété ? je n'en sais trop rien. Nous avons ainsi des élèves de 18 différents diocèses ou vicariats apostoliques ou préfectures.

Les plus nombreux en proportion sont les élèves venus des trois vicariats apostoliques d'Ernaculam, de Chanyanachery et de Trichur ; ces jeunes gens ou plutôt leurs églises sont particulièrement intéressantes : les vicariats que je viens de nommer forment en effet la chrétienté syro-malabare, composée des descendants des chrétiens de S. Thomas, ayant retenu dans leur liturgie la langue syriaque ; il paraît même qu'une partie des chrétiens malabares seraient les descendants d'une colonie syrienne envoyée dans les premiers siècles et qui se serait maintenue jusqu'à présent pure de tout mélange avec la population indigène, ce qui en tout cas ne les a pas empêchés de devenir jaunes ou noirs comme les natifs. Ces chrétiens forment dans les districts qu'ils habitent la moitié de la population, ils ont un clergé très nombreux, dans certaines parties presque trop nombreux, et purement indigène jusqu'aux vicaires apostoliques inclusivement. Mgr Lavigne et Mgr Medlycott furent les derniers évêques européens. Les vocations sont nombreuses chez les syro-malabares ; la plupart des séminaristes sont formés par les Pères Carmes qui évangélisent les diocèses voisins et qui ont un séminaire commun pour tous les jeunes gens de langue malabare ; nous recevons le reste : c'est chez eux qu'il y a, dans un certain sens, le plus à raboter et à façonner ; ils n'ont en effet presque pas subi le contact des Européens, ceux-ci étant en très petit nombre dans leur pays et les prêtres ayant été jusqu'à présent formés sur place ; il faut bien avouer que l'éducation ou l'instruction donnée aux enfants se ressent de cette situation ; d'autre part c'est parmi eux que nous trouvons les plus intelligents de nos élèves. Bien que la langue syriaque soit leur langue liturgique, ils sont astreints, tant qu'ils restent ici, à dire le bréviaire en latin ; pour la messe pas de difficulté, les ordinations à la prêtrise se font toutes à la fin de la quatrième année de théologie. Vous remarquerez dans le catalogue que la plupart de leurs noms se terminent en « il » ou en « ath, eth » ; ce sont, paraît-il, des locatifs désignant le coin de terre où est bâtie la demeure paternelle, d'où ils tirent leur nom à eux ; les changements d'habitation doivent amener des complications, il paraît que cela s'arrange selon des règles fixes et, en tout cas, on ne change guère de demeure.

Les diocèses goanais de Cochin, de Damao, de Méliapour, fournissent un fort contingent d'élèves : il est à espérer que cela contribuera à resserrer davantage l'union entre le Padroado et les Propagandistes et à faire oublier les vieilles dissensions. Les élèves de Damao avec ceux de Bombay représentent ce qu'il y a de plus européenisé, si je puis employer l'expression : l'occupation portugaise a laissé une forte empreinte : les noms eux-mêmes ont été changés ; tous portent des noms portugais : ajoutez à cela que presque tous sortent de notre collège de Bombay et ont ainsi reçu une formation quelque peu différente de celle des écoles malabares.

Le reste des élèves viennent des diocèses de rit latin relevant de la Propagande et nous sont envoyés par les jésuites comme ceux de Trichinopoly, de Galle, de Trincomalie et de Bombay ; par les Carmes, ceux de Verapoly, de Quilon ; par les Capucins : Agra, Bettiah ; par les Missions Étrangères : Mysore ; par les Salésiens d'Annecy : Nagpur et par les prêtres séculiers : Madras.

Vous vous demanderez si tout ce monde est uni, si les quelques Irlandais d'Agra supportent les quasi-nègres du Maduré, si la distinction des castes n'occasionne pas des divisions. Grâce à Dieu, non ! La fusion est tout à fait satisfaisante : il est vrai qu'elle ne s'est pas opérée sans peine : on eut rude à faire au commencement pour empêcher les blancs de regarder de leur haut leurs frères natifs et de les traiter de « niggers », injure à laquelle les indigènes sont très sensibles, car ils ne sont pas du tout fiers de leur couleur ; si le savon pouvait à la fois enlever la crasse et leur teint noir, ils en seraient enchantés.

La langue officielle est l'anglais ; les autres langues connues par les élèves sont nombreuses : le rameau dravidien est représenté par les langues tamoule, malayalam, télougou et canaraise dont les deux premières sont très semblables entre elles : elles sont parlées dans le sud de l'Hindoustan et par nos élèves de Trichinopoly, de Méliapour, de Madras, de Verapoly, de Quilon et des trois vicariats apostoliques syro-malabares. Le singalais la langue de Ceylan, l'hindoustani celle du nord de l'Inde, le marathi parlé dans les environs de Bombay, et le concani en usage à Mangalore et à Goa appartiennent au rameau indo-européen. Le portugais est parlé par un grand nombre d'indigènes de la côte ouest, à Bombay et au-dessous.

Voilà de quels éléments se compose le séminaire. Les élèves ont atteint le chiffre de 85, y compris cinq Bénédictins de Kandy, demi-pensionnaires ; ce nombre ira-t-il encore croissant ? Il y a une grosse question à considérer, celle qui est toujours la même partout. Jusqu'à présent les évêques n'ont pas à déboursier un centime pour l'entretien de leurs séminaristes : tout est à la charge de la Propagande. Sa Sainteté a récemment attribué au Séminaire la somme de 500,000 fr. ; le revenu est suffisant pour l'entretien de 35 élèves ; d'autres subsides nous permettent de conserver nos 85 élèves ;

mais ils sont précaires ; la province belge n'est tenue à rien si ce n'est à fournir le personnel enseignant ; l'avenir répondra.

Eugène DASNOY, S. J.

MADURÉ.

Langue tamoule et histoires de tigres.

Extraits divers des lettres des PP. Dahmen-Herman-Krier-Kwant-Lebeau-V. d. Berg, S. J. aux apostoliques de Turnhout.

Shembaganur, 1899-1900.

CHERS FRÈRES,

VOUS ne serez peut-être pas fâchés si je vous envoie quelques détails sur le *tamoul*... puis des histoires de tigres ?...

Le *tamoul* est la langue qui prédomine ici au Maduré : joignez-y la connaissance de l'anglais et vous êtes en état de vous faire comprendre dans toute la mission.

A première vue, le tamoul semble très difficile, quelque chose dans le genre du chinois ; mais, après quelques mois d'étude, l'on s'aperçoit que ce n'est pas si difficile que cela en a l'air, du moins quant au tamoul usuel. Les lettres, au nombre de 30 principales (12 voyelles et 18 consonnes), se subdivisent en 288 caractères formés par une combinaison très facile des voyelles et des consonnes. Au bout de 15 jours, vous êtes à même de *lire* n'importe quel livre ; bien entendu, sans y rien comprendre.

La grammaire est d'une rare simplicité. Il y a *six déclinaisons* de noms qui ont toutes mêmes terminaisons ; le seul changement à opérer consiste en une transmutation ou une addition de consonnes ou de voyelles à la fin du mot : vous y ajoutez ensuite les terminaisons des cas. Prenez par exemple le mot *maram*, *arbre* ; changez *m* final en *tt* et ajoutez les terminaisons, comme suit : Nominatif : *Maram* ; Génitif : *marattoudeiâ* ; Datif : *marattoukkoudé*, etc. Les *adjectifs* sont plus simples encore : ils sont indéclinables, invariables et précèdent toujours le nom. On peut les former d'un grand nombre de noms par l'addition de *âna* ou de *oulla*. Ainsi : *madouram* douceur, fait *madouramâna* : doux.

En fait de *pronoms*, il n'y a que des pronoms personnels, démonstratifs et interrogatifs. Les pronoms possessifs sont remplacés par le génitif des pronoms personnels ; pour : *mon livre*, on dira : *le livre de moi*. On supplée aux pronoms relatifs au moyen de participes. Quant aux pronoms indéfinis, ce sont des noms composés qui les remplacent. Le *verbe* tamoul offre un peu plus de difficultés : nous avons quatre voix : l'actif, le passif, le négatif et le causatif.

Pour ce qui concerne la *syntaxe*, elle n'est guère plus compliquée et

certes bien moins difficile que celle du latin ou du grec. La seule chose qui coûte de la peine c'est la prononciation et les mots à retenir. Il y a par exemple trois *l*, trois *n* différentes, deux *t*, diverses *s*. Il est bien difficile pour nos oreilles européennes de saisir la différence qui existe entre ces consonnes ; et cependant il est absolument nécessaire que vous en teniez compte dans votre prononciation, sans quoi vous vous exposez à dire des choses absurdes, parfois même grossières. Ainsi le même mot *Màdou* signifie « bœuf » ou « femme » d'après la façon dont vous prononcez le *d*. Quant à la difficulté extraordinaire qu'on a à retenir les mots, elle provient de ce que ceux-ci (sauf un petit nombre qui viennent du sanscrit) n'ont aucune analogie avec nos langues européennes. En somme cependant, le tamoul n'est pas la mer à boire ; nous avons parmi nous de jeunes Pères qui le parlent déjà fort convenablement ; ils le sauront en perfection quand ils arriveront à la prêtrise, et pourront dès lors s'employer immédiatement au saint ministère. Nous autres qui l'étudions depuis quelques mois à peine, nous avons plaisir à interroger en tamoul les bambins que nous rencontrons en promenade : nous leur demandons les réponses du catéchisme, et cela nous fournit un excellent exercice : du reste deux jours par semaine nous devons parler tamoul en récréation ; je vous assure que, au commencement surtout, l'on n'est guère bavard ces jours-là !

Et maintenant à nos tigres. Ne tremblez pas cependant, mes chers Frères, une Providence spéciale veille à cet égard sur les missionnaires : je n'ai pas encore entendu qu'un des Nôtres fût devenu la proie de ce terrible félin. Quant aux natifs, il n'en est pas de même. Dans une lettre qu'un de nos missionnaires adressa au R. P. Supérieur, il y a deux ou trois semaines, il annonça que dans le village, deux hommes venaient d'être dévorés par le même tigre, et celui-ci en déchira ensuite successivement *cinq* autres, les jours suivants. Tout récemment, à trois lieues d'ici, l'on en tua un qui avait immolé au moins *quinze* victimes humaines.

Et ce ne sont pas là des cas fort rares : il ne se passe pas de mois qu'on ne signale la présence d'un de ces carnassiers dans les environs de Shembaganur : dans la grande forêt au pied de nos montagnes l'on en vit un jour *sept*.

Du moment qu'un de ces visiteurs a été découvert dans les environs, les natifs ne quittent pas leurs huttes le soir, ou s'ils sont dans la nécessité de sortir, ils prennent la précaution que voici : tout le temps qu'ils sont à l'extérieur, ils brandissent en guise de torche un gros morceau de bois allumé. D'ailleurs, dans leurs huttes mêmes, ils ne sont pas toujours à l'abri du tigre. Dès lors que celui-ci a goûté de la chair humaine, il dédaigne toute autre proie, et, devenu *man eater* (mangeur d'hommes), il ne se gêne pas d'entrer dans une cabane, d'y saisir le premier individu qu'il rencontre, et de l'entraîner en toute vitesse dans la forêt.

A la fin de novembre dernier, deux chrétiens de la mission du Père

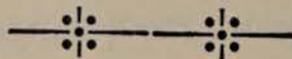
Causanel travaillaient ensemble dans une de ses plantations, lorsque soudain, d'une jungle voisine, un énorme tigre bondit sur l'un des deux et lui déchire la gorge. L'autre se précipite au secours de son compagnon et frappe l'animal avec son instrument de travail : en même temps, aux cris de la victime, voici accourir les habitants du village faisant un vacarme assourdissant, si bien que le terrible fauve, effrayé, bat en retraite, sans cependant se presser le moins du monde. Sa visite néanmoins coûta cher à nos deux travailleurs : le premier était agonisant et mourut deux jours après, assisté par le P. Causanel, l'autre était devenu fou de terreur.

Le même missionnaire organisa une battue dans une autre plantation et plusieurs tigres, panthères et léopards furent tués ; il sera bien obligé de recommencer de temps à autre pour préserver ses chrétiens des redoutables visiteurs.

Pour ma part, jusqu'à présent je n'ai encore vu aucun de ces messieurs, bien que, le mois passé, l'un d'entre eux dévorât une de nos vaches à 20 minutes d'ici : tout au plus avons-nous rencontré un jour un léopard. Celui-ci trouvant sans doute que la partie était trop forte (nous étions six, plus un chien,) se contenta de jeter sur nous un regard de convoitise. A vous parler franchement toutefois, sans arme aucune, nous n'étions pas trop à notre aise : quant au chien, les poils dressés et tremblant de tous ses membres, il se cacha derrière nous.

De peur que vous ne rêviez de toutes ces bêtes terribles, je m'en vais, pour terminer, vous dire un mot de nos bons petits Hindous.

Vous ne vous imaginez pas, mes chers Frères, ce que c'est que de donner le catéchisme à ce petit monde : quel brouhaha, quelle confusion de voix criardes, chantant toutes ensemble les prières et la leçon ! A un moment donné le jeune swâmi impose silence et interroge ses bambins. Supposons que le 1^{er}, le 2^d ne sait pas répondre ; alors le 3^e « qui sait » récite d'un ton triomphal, puis, il se lève et magistralement... administre à ses deux prédécesseurs une superbe gifle, en punition de leur ignorance : eux de l'accepter sans protester : c'est reçu !... Voici qui est plus naïf encore : L'autre jour, le jeune Père qui a charge du catéchisme à Kodikânal rencontre un de ses élèves qui n'avait pas été présent le dimanche précédent. « Eh bien, mon garçon, on oublie de venir au Catéchisme ? Voyons, qu'est-ce que cela signifie ? » — et le petit de regarder, tremblant, le swâmi à l'air terrible. Puis, s'armant de courage, il lève le poing et s'applique, en punition de sa négligence, un formidable coup sur la tête. On se quitta satisfait.



Le Collège de Trichinopoli.

Lettre du P. Jean Mahé aux apostoliques de Poitiers.

NE croyez pas que notre collège soit en tout semblable aux collèges d'Europe : loin de là. D'abord les bâtiments sont moins beaux et moins vastes ; puis les usages sont bien différents. Le collège est fréquenté par 2.200 élèves environ : 500 sont catholiques, les autres Brahmes et païens. Les pensionnaires, au nombre de 400, sont tous catholiques et forment deux divisions, les petits et les grands. Je suis chargé de surveiller les grands. Ils sont 130, depuis 13 ans jusqu'à 20 et 22. Ils sont bons, et je n'ai pas à me plaindre de mon sort.

Pour loger ces 400 pensionnaires, nous avons un seul bâtiment consistant en deux salles immenses superposées. Au 1^{er} étage les petits, et les grands au rez-de-chaussée. Chaque division a donc sa chambre particulière qui lui sert à la fois d'étude, de dortoir, de classe et même, jusqu'à ces derniers temps, de réfectoire. C'est d'une simplicité inimitable, comme vous voyez.

L'étude occupe à peu près la moitié de la salle, et est entourée de barrières en fer : ce qui fait que les élèves la comparent à une cage. Elle contient des pupitres commodes et est éclairée le soir par six bonnes lampes.

Quant au dortoir, c'est autre chose. Point de lit. Une natte suffit aux Indiens pour dormir. Chaque soir, je vois mes 130 enfants s'avancer, calmes et silencieux, vers l'angle de la salle où les nattes sont rangées en ordre. Chacun prend la sienne et va l'étendre à la place qui lui est fixée, comme un marin son hamac. Ils sont couchés côte à côte, se touchant presque. Que de fois, le matin, ils se réveillent sur la natte de leurs voisins ! Aucun désordre. Nos Indiens sont habitués chez eux à cette manière de faire et ils sont vraiment bons. Moi-même, je couche au milieu d'eux, pas sur une natte pourtant, mes os ne sont pas assez durs pour cette épreuve, mais sur un lit de rotin. Au lever, les élèves roulent leurs nattes, les portent dans un coin de la salle, un tout petit coin arrangé à cette fin.

Autrefois le dortoir servait de réfectoire. La chose en effet est facile, puisqu'il suffit de s'asseoir sur le parquet. Ici pas de tables. Étendez une douzaine de longues nattes, et la table est mise.

Dernièrement on a construit une grande salle qui sert maintenant de réfectoire et contient 4 ou 5 classes. Les élèves, petits et grands, s'asseyent en files de 15 à 20 sur ces longues nattes. Chacun a une assiette et une soucoupe qui lui appartiennent et que nul autre ne peut toucher. Pour couteau, fourchette et cuiller, ils ont leurs doigts. A tous les repas on leur sert du riz assaisonné d'une sauce qui lui enlève sa fadeur. Ils ont aussi de la viande de mouton avec des légumes. Jamais de bœuf, jamais de veau. Le tout est mis ensemble dans l'assiette, où nos affamés plongent leurs doigts.

Vous me demandez comment ils font pour boire ? Il y a une douzaine de

gobelets pour ces 130 élèves. Plusieurs d'entre eux sont désignés chaque mois pour servir l'eau au réfectoire. Ils passent dans les rangs des convives; celui qui a soif demande l'un des gobelets, le prend de la main gauche (la droite étant destinée à puiser le riz et la viande dans l'assiette) et, sans toucher les lèvres, verse avec adresse l'eau dans sa bouche. C'est délicatement fait. Si le gobelet venait à toucher les lèvres, il ne pourrait plus servir et on le détruirait. De même, si le voisin venait à toucher l'assiette d'un autre, l'assiette est brisée, comme étant souillée. Au réfectoire, la distinction des castes est rigoureusement gardée. Les enfants de haute caste forment files à part et nul autre de basse caste ne peut s'approcher d'eux. Cette distinction des castes n'est observée nulle part ailleurs. Les Pariahs sont pourtant séparés des autres à l'église, mais jamais ni en classe, ni en étude. Nous n'en avons aucun au pensionnat. Si nous en acceptions, on nous quitterait. Avant longtemps sans doute cela se pourra faire, car les idées des Indiens deviennent libérales, grâce à l'instruction qui se répand de plus en plus.

Au réfectoire, il y a lecture en anglais à midi, en tamoul le soir.

Le repas fini, les nattes sont roulées et disposées dans une petite chambre, à l'angle de la salle. Un étranger qui passerait un quart d'heure après dans cette salle ne se douterait pas qu'elle a servi de réfectoire. Comme je vous l'ai dit, 4 ou 5 classes se font dans cette salle, qui sert aussi pour la distribution des témoignages. Pour les pièces qui sont jouées durant l'année, on construit un théâtre dehors, en plein air. Le réfectoire, si vaste qu'il soit, ne pourrait contenir la foule qui vient assister aux représentations.

Au tour des classes maintenant. Elles se font — du moins les inférieures — au dortoir et au réfectoire, comme je l'ai dit. Les élèves des basses classes n'ont que des bancs, pas de table. Pour les compositions, ils se couchent ou s'asseyent par terre, croisant leurs jambes comme font les tailleurs, ayant un encrier à leur côté. Ils écrivent en appuyant leur cahier sur leurs genoux ou sur le parquet.

Dans les hautes classes, les élèves ont des tables comme en France. Ils sont très appliqués à l'étude, car ils ont à cœur de passer avec succès leurs examens : de là dépend leur avenir.

Je vous ai dit, dans une de mes lettres précédentes, que le collège jouit d'une grande réputation dans toute la contrée. Le dévouement des Pères rapproche peu à peu les païens de notre Foi et nous fait connaître et estimer : ce qui prépare la voie aux conversions...

Je n'ai rien dit de la chapelle. Là, pas de bancs, pas de chaises. Nos enfants s'asseyent sur le parquet. Il vous faudrait voir leur piété. Un grand nombre communient tous les jours. Il n'est pas étonnant qu'ils soient bons. Le R. P. Provincial fut grandement frappé de leur dévotion, quand il vint visiter le collège. Il n'a jamais rien vu de semblable en Europe ; mais il faut le dire, nos Indiens n'ont pas l'élan et l'esprit d'initiative de nos Français.

Ils sont trop tranquilles, trop apathiques, autrement quel bien ils pourraient faire parmi leurs compatriotes païens ! La pratique de la communion fréquente a pourtant produit ses fruits. Bien des élèves se sont déjà présentés pour le séminaire et pour le noviciat, et beaucoup d'autres attendent impatiemment l'heure de se donner au bon Dieu.

J. MAHÉ, S. J.

Mission du Mashonaland (Afrique du Sud).

Débuts et progrès.

Lettre du P. Joseph Moreau, aux apostoliques de Poitiers.

Chishawasha, near Salisbury.

C'EST la première lettre que je vous adresse de cette Mission. Toute carte de l'Afrique du Sud un peu récente vous indiquera le Mashonaland qui commence à se fondre dans le grand nom de Rhodésia, comprenant le Matabéléland, le Mashonaland et le pays nord du Zambèze compris entre les colonies portugaises de Angola, le Congo belge et les colonies portugaises de l'est. Salisbury en est la capitale. Chishawasha est situé à douze milles anglais vers le nord-est. Notre Mission se trouve juste sur la ligne de partage des eaux des rivières Hanyam et Mazoe, deux affluents importants du Zambèze. Tous les visiteurs, qui sont fort nombreux, admirent beaucoup la beauté de Chishawasha qui est une plaine herbeuse, entrecoupée de quatre ruisseaux et entourée de collines boisées. Le terrain est propre à la culture de presque toutes les céréales et légumes d'Europe ; mais nous avons à lutter contre les insectes de tout genre qui pullulent ici.

La chaleur est très modérée, grâce à l'altitude du terrain qui est d'environ 5,000 pieds. Le plus haut degré de chaleur observé ici est de 35° centig., chaleur qui n'est pas inconnue à Poitiers. L'hiver, il gèle parfois pendant la nuit. Les journées sont toujours chaudes. La saison des pluies coïncide avec le passage du soleil au zénith, ce qui tempère beaucoup la chaleur. Les pluies sont parfois excessives, comme au mois de février dernier... Ce n'était partout que rivières débordées. Maintenant les pluies ont presque cessé et le soleil aura vite desséché notre plaine.

Le climat n'est pas aussi sain que plaisant. La fièvre paludéenne a été très commune jusqu'à présent. Il y a lieu d'espérer qu'elle disparaîtra comme elle a disparu de beaucoup de points de l'Afrique du Sud.

Les premiers missionnaires, deux Pères et six Frères, tous allemands, sont arrivés ici en juillet 1892. Les commencements furent très rudes. L'aspect du pays était des moins attrayants ; le feu avait passé naguère sur la plaine, tout était noir. Point d'habitation, point d'abri, à l'exception d'une hutte et de leur wagon, avec un lardier très maigrement garni. Aucun indigène sur

un rayon d'une lieue au moins. La saison des pluies qui survint en novembre les trouva encore fort mal installés. La fièvre, un ennemi qu'ils ne connaissaient point, vint fondre sur eux et faire de ces hommes vigoureux des êtres aussi faibles qu'un enfant à peine capable de se tenir sur ses jambes. L'avenir était noir et les supérieurs se demandaient s'il ne faudrait pas abandonner un pays aussi malsain, où les indigènes paraissaient manquer; mais ni les Pères, ni les Frères ne se laissèrent abattre. Les Frères, rudes travailleurs, âpres à la besogne, entreprirent d'assainir Chishawasha, en bâtissant une maison saine et commode, et par des travaux de culture et d'assolement. Les Pères prirent à tâche d'attirer les noirs sur le terrain de la Mission : ce qu'ils obtinrent assez facilement. Mais quand ils cherchèrent à faire entendre les enseignements de l'Évangile, les noirs refusèrent d'y prêter l'oreille. Un événement vint changer les cœurs des endurcis : je veux parler de la guerre.

Nos Pères ne pouvaient croire que ces mêmes indigènes qu'ils avaient aidés, soignés et guéris allaient attenter à leur vie. Les noirs tinrent leurs projets secrets jusqu'au jour de l'attaque, 22 juin 1896. La première déclaration de guerre fut l'enlèvement de notre bétail et des coups de feu tirés sur la maison. Bien que résolus à lutter pour la vie, les missionnaires se préparèrent à la mort. Ils commencèrent par abandonner leur maison, mal faite pour résister à une attaque, et se retranchèrent dans l'étage supérieur d'un bâtiment séparé. D'autres blancs vinrent s'y réfugier près d'eux, avec des armes et des munitions en abondance. Les Mashonas ne tardèrent pas à piller la maison abandonnée, emportant tous les objets de curiosité dont nous avons fait collection. Une colonne vint de Salisbury chercher les missionnaires. La guerre dura longtemps, beaucoup de noirs furent tués ou blessés. La faim et la maladie suivirent la guerre. Il se fit alors un grand changement dans les dispositions des indigènes à l'égard des missionnaires. Le nombre des baptêmes, qui, depuis l'arrivée des Pères jusqu'en janvier 1898, ne s'élevait qu'à 23, s'élève aujourd'hui à 205, et dans peu de jours nous aurons 35 nouveaux chrétiens. Notre petite chapelle, que nous avons déjà agrandie à deux reprises l'année dernière, est de nouveau trop étroite. Nous avons eu cinq mariages chrétiens dans le courant de l'année, et plusieurs autres suivront bientôt. Une bonne chose dans nos nouveaux chrétiens, c'est qu'ils sont presque tous des jeunes gens de 14 à 20 ans.

Nous avons avec nous 160 garçons divisés en deux sections. La section des grands comprend environ 60 jeunes gens de 14 à 20 ans. Ce sont eux qui font le travail de la ferme, mais ce ne sont pas de simples ouvriers : ils ont deux instructions par jour et école du soir. L'autre section comprend des enfants plus jeunes, de 8 à 14 ans. Ils aident aussi à la ferme, mais ils ont plus d'instruction et moins de travaux manuels. Tous ces enfants sont non seulement logés, vêtus et nourris à nos frais, mais nous payons les

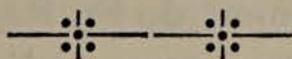
grands pour les aider à se marier ; car ici ce n'est pas le père qui donne une dot à sa fille ; c'est le futur époux qui doit apporter une dot au père de sa future, et la loi anglaise sanctionne cette coutume cafre, parce qu'elle impose la nécessité du travail au jeune noir. Ce n'est pas une petite affaire que l'entretien de ces 160 garçons, puisque tout doit sortir de notre terre et de nos bras. Les aumônes que nous recevons sont très minimes, et l'an dernier elles ont été complètement nulles.

L'esprit de nos enfants est excellent ; 40 environ ont fait leur première communion. La piété de quelques-uns est des plus édifiantes. Les fêtes sont célébrées, j'oserais dire comme à l'École apostolique. A Noël et à Pâques, nous avons la représentation des mystères du jour et tout un programme de chants. Il y a même ici une fanfare dont la réputation a atteint les grands lacs de l'intérieur du continent africain. Le Père Bielher, Alsacien, ancien apostolique d'Amiens, ferait chanter un muet. Jugez de ce qu'il a fait de nos petits Mashonas qui, bien qu'inférieurs aux blancs pour l'intelligence, ne leur cèdent en rien dans le développement des sens, sans en excepter celui de l'oreille musicale. La fanfare peut exécuter tout un programme de morceaux profanes et religieux, hymnes nationaux anglais, français, allemands, etc. Ceux qui n'ont pas d'instruments chantent, dansent, tournent en ronde, etc. Je vous assure que l'on ne se croit plus au centre du noir continent. Grâce à Dieu, le changement qui s'est opéré dans le cœur de ces enfants est inouï. Ils sont heureux et gais comme des pinsons. Ils aiment leur Mission, et de fait ils y ont une vie un peu plus agréable que dans leurs misérables villages cafres.

Au mois de janvier dernier, nous avons échappé à une vraie catastrophe : un vent formidable abattit le toit de la maison et l'un des murs sur nos petits musiciens. Il y eut un émoi sans pareil parmi les mères. 12 enfants furent blessés, 4 sérieusement à la tête. Aujourd'hui ils sont tous guéris.

Chishawasha, c'est très beau ; mais ce n'est qu'une goutte d'eau dans un océan. Il y a des espaces immenses autour de nous. Les noirs y sont encore laissés à leur état sauvage. Ce qu'il nous faut, ce sont des apôtres, de vrais apôtres, des prières et aussi de l'argent. Prions saint Joseph pour qu'il nous obtienne ces trois grandes choses. »

J. MOREAU, S. J.



BAS-ZAMBÈZE.

L'orphelinat de Boroma.

Lettre du P. Merleau au P. Étienne de Boynes.

S. José de Boroma, le 28 août 1899.

MON CHER PÈRE,

P. C.

JE me disais depuis longtemps, depuis mon arrivée ici, qu'une lettre à vous adressée, était de mise. Inutile d'expliquer les raisons. Je ne sais si cette lettre vous trouvera à Évreux, ou ailleurs, n'étant pas encore au fait du sort qui va vous échoir de par le nouveau *status*.

Voici donc six bons mois que je suis ici, en pleine terre d'Afrique : Dieu merci, ce n'est plus pour moi de l'inconnu. Je sais à qui j'ai affaire ; comment agir, comment parler, et tout mon travail va à me perfectionner dans mon office. J'ai comme office propre, la direction de l'orphelinat (135 enfants, depuis les bébés qui ont à peine l'âge de raison jusqu'aux gros et vigoureux garçons qui touchent au seuil du mariage) : c'est toute une administration. Car nous sommes tout pour ces noirs. Je suis aidé par un scolastique, le fr. Delinas. Dès le mois de mars, je pus commencer à entendre les confessions, et le jour de la Pentecôte, je donnai en notre superbe église, mon premier sermon en cafre. Depuis lors, je prêché à mon tour, comme les deux autres Pères.

Vous parlerai-je des santés ? c'est un point essentiel partout sans doute, mais en Afrique vous savez que l'aléatoire se donne sur ce point libre carrière. Durant les trois premiers mois de séjour ici, je n'eus ni fièvre, ni rien que ce soit qui y ressemblât. « Attendez les mois de mars et d'avril, me disait-on, c'est là que l'on meurt. » Je fus pris de fièvre le 21 mars : depuis lors, je n'ai guère passé 15 jours ou 3 semaines sans avoir quelque accès, et malgré les médicaments répétés et énergiques, je n'ai pu encore me débarrasser de ces tristes visites de la fièvre. D'ailleurs, nous avons eu sous ce rapport une année fort difficile, et le mois de juin nous a apporté de grandes épreuves. Sur 4 religieuses de St-Joseph de Cluny, l'une fut comme en agonie, trois semaines durant : en même temps, un de nos FF. Coadjuteurs, le Fr. Ramos, pris d'une fièvre bilieuse, succombait 8 jours après, le jour même de la fête du Sacré-Cœur. Il fut soigné admirablement par le R. P. Supérieur et le Fr. Roque, mais rien n'y fit. Trois jours après, le Fr. Roque lui-même était pris aussi de fièvre bilieuse, recevait les derniers sacrements, et se préparait au grand voyage : trois semaines durant, il lutta contre la mort. Nous étions consternés. La mort du Fr. Ramos avait déjà fait un grand vide, ce Frère étant notre maître maçon : le Fr. Roque, chargé de diriger nos charpentiers, nous était aussi nécessaire pour l'achèvement de la Maison des Sœurs, alors en chantier. Dieu écouta nos prières, et le Frère revint à la santé. Ah ! ces fièvres ! la terrible chose : nous ne vivons vraiment ici qu'à force de vomitifs, de purges et de médicaments. Que de fois il y a des places

vides, en notre petit réfectoire au moment des repas, et comme ce pauvre corps humain est secoué ! c'est toujours à recommencer, et vous pouvez, vous devez toujours vous dire : « Je suis mieux et guéri, en attendant une autre attaque. » Le P. Simon, qui est à Zumbo, en a aussi beaucoup souffert, et je crois qu'il est assez fatigué. Pour ma part, j'ai payé largement mon écot : une fois même, je fus fort mal, et on songeait aux derniers sacrements pour le soir, mais je me tirai de ce mauvais pas.

Nos noirs ont peu à souffrir de la fièvre. Par contre ils ont aussi pas mal de misères physiques. La dysenterie, les plaies aux jambes, les douleurs d'entrailles sont leurs maux ordinaires. Quand la dysenterie fond sur l'orphelinat, c'est une affreuse situation : le P. Friedrich, qui est retourné cette année en Autriche, et dont je suis le remplaçant, avait, paraît-il, des journées bien remplies, quand il avait à soigner 20 et 30 enfants atteints à la fois de cette maladie ; et la mort faisait parmi ce pauvre petit monde de bien nombreuses victimes. Cette année, ce sont les plaies qui abondent, des plaies larges, profondes, pénétrant jusqu'à l'os, et d'une odeur très avancée : que d'éclopés ! Puis, c'est une misère que d'avoir à soigner ces noirs : ils vous arrivent, geignant, tristes, murmurant le mot « mantsuara », remèdes. « Tu veux un remède ? — Oui. — Lequel ? — Un remède ! » Ils ont dans la tête que le Père, rien qu'à les voir, connaît leur maladie. Ajoutez qu'ils ont des façons de dire fort singulières. « J'ai une petite bête, » cela veut dire : « j'ai des douleurs d'entrailles. »

Cette année, heureusement, nous n'avons perdu aucun de nos enfants, à part un qui fut dévoré par un crocodile. Il s'appelait Augusto Platier ; en mémoire du Père Platier, je crois. C'était un fort bon enfant qu'on avait lieu de croire tout préparé à entrer dans son éternité. Le pauvre enfant était à se baigner dans le Zambèse, avec tous les autres : à eux tous, ils font beaucoup de tapage, assez pour éloigner les crocodiles. Ce jour-là, l'eau était trouble et comme boueuse : les enfants restèrent, selon les ordres donnés, dans un endroit où l'eau a fort peu de profondeur. Il n'y avait donc aucune chance que la bête osât s'approcher. L'enfant s'amusait avec les autres dans l'eau : à un moment, il se baissa pour prendre de l'eau dans ses mains et s'en laver le corps. Le crocodile, qui épiait sa victime, sortit la tête de l'eau et de sa terrible gueule saisit l'enfant par le cou : ce fut l'affaire d'un clin d'œil. Ses voisins restèrent stupéfaits, si bien qu'ils oublièrent de crier et de lancer des pierres, ce qui peut-être eût effrayé l'animal et l'eût décidé à lâcher sa proie. Les enfants accoururent avertir les Pères, mais il n'y avait plus rien à faire.

Trois semaines plus tard, au même endroit, le même fait se répétait. Les Sœurs ont la charge de nombreuses petites filles noires ; elles reçoivent aussi par charité bon nombre de femmes cafres, restant sans asile. Or dans le courant de l'année, elles avaient dû recevoir ainsi une femme, qu'un cro-

codile avait happée sur la rive, et dont la vie était en danger, si bien en danger que le P. Vollers l'avait baptisée *in extremis*. La pauvrete en revint, et elle vivait chez les Sœurs avec ses 2 petits enfants : pourtant un bras gardait des restes de la blessure, et elle l'appelait en riant « le bras du crocodile. » Hélas ! elle devait une fois encore avoir à lutter avec la terrible bête. Un jour, elle alla à la rive, tenant son enfant sur son dos, à la manière du pays ; quelques autres femmes étaient là, occupées, elles aussi, soit à puiser de l'eau, soit à laver du linge, mais toutes à une bonne distance. Quand la dite femme eut terminé son ouvrage près de l'eau, elle fit quelques pas pour s'en retourner chez les Sœurs, mais elle se sentit horriblement frappée, et tomba à la renverse, tenant toujours son enfant ligoté sur son dos, et criant aux autres femmes. « Oh ! je vais bien loin maintenant ! » Un crocodile en effet s'était approché tout doucement au bord de l'eau, et se tenant parallèlement au rivage, avait fouetté violemment de son énorme queue l'infortunée femme cafre. Celle-ci tombée, l'animal se retourna, et saisit sa double proie, puis disparut dans l'eau, où allaient s'accomplir les derniers actes de ce lugubre drame. Les sœurs prévenues accoururent avec les enfants : ce furent des cris de douleur, des larmes : elles restèrent là longtemps, espérant que peut-être l'enfant, détaché de sa mère, viendrait à surnager. Mais rien ne parut, et pas un pli à la surface de l'eau n'indiquait l'endroit où la bête allait enfouir sa victime ou ses victimes pour venir s'en repaître le lendemain.

Quasi pareil accident fut pour un petit chef noir l'occasion de la grâce du baptême. Ce chef qui habite à une demi-heure au nord de Boroma, sur la rive gauche, et dans notre petit prazo Nhaondué, avait eu le bon sens, il y a quelques années, de faire baptiser son père mourant. Il semble que Dieu ait voulu l'en récompenser. En janvier dernier, il fut saisi par un crocodile, et disparut sous l'eau : les noirs, qui étaient avec lui, sans hésitation aucune, se jetèrent à l'eau en criant de toutes leurs forces. L'animal, effrayé, lâcha sa proie, et l'homme put être ramené à la rive, mais en quel triste état ! La tête et les épaules étaient labourées d'affreuses blessures : on vint avertir à la mission. Le P. Friedrich y fut : évidemment la vie était en danger. Il instruisit le mourant, comme il put. Mais quand le Père informa le chef qu'il avait à promettre de ne plus vivre avec quatre ou cinq femmes, mais bien avec une seule, il y eut en dehors de la hutte, comme un grognement de mauvaise humeur. Bref, le baptême fut administré, et le pauvre homme mourut quinze jours plus tard.

Une des grandes et belles fêtes de l'année ici, ce fut la fête du Sacré-Cœur. La veille nous eûmes beaucoup de confessions à entendre : la plupart de nos chrétiens communièrent ce jour-là. De plus c'était jour de première communion, et il y avait à s'approcher pour la première fois de la Table sainte trente enfants et cinquante-huit adultes. Nous eûmes grand'messe

chantée avec diacre et sous-diacre : le Saint-Sacrement resta exposé toute la journée : d'heure en heure, on tirait des coups de fusil à la porte de l'église, et, vraiment nombreux furent les fidèles qui vinrent visiter le Saint-Sacrement. D'ailleurs nos chrétiens semblent s'approcher de plus en plus des sacrements : bon nombre d'hommes se confessent chaque mois, et beaucoup de nos enfants tous les huit jours. Il faut dire que les instructions ne leur sont pas épargnées : à l'école nous avons catéchisme chaque jour, et il y a des enfants qui savent le « Catéchisme du R. P. Czimmerman » par cœur : je ne crains pas de dire que bien des élèves de nos collèges de France en savent moins long qu'eux sur ce point.

Une des fêtes chères au cœur de chaque enfant, c'est la fête de son saint patron. Nul d'entre eux ne laisse passer inaperçue sa fête patronale, portât-il le nom du saint le plus obscur : c'est un jour épié par eux tous. Il est vrai que l'intérêt matériel entre bien aussi en jeu. La veille, ils vont se confesser, et le matin ils communient : ce jour-là le bambin revêt ce qu'il a de mieux, son pagne le plus frais, l'étoffe voyante la plus belle, et sa chemisette a été préalablement bien rincée : ceux qui en sont dépourvus, revêtent pour la circonstance la chemisette du voisin, qui concède de grand cœur. Pendant le jour repos total ; on ne va pas à la classe, on ne va pas au verger travailler avec les autres : puis, et c'est le point important, on va frapper discrètement à la porte des Pères. Le plus petiot sait son cérémonial : vous le voyez entrer, incliner la tête, frotter la terre avec les pieds, et vous dire tout clairement « Bonne fête ». Entendez, c'est aujourd'hui ma fête ; Père, je vous prie de me la faire bonne et heureuse en me faisant un petit présent. Le R. P. Supérieur donne ordinairement un mouchoir, c'est-à-dire une petite brasse d'étoffe voyante ; les autres Pères donnent un petit bout de savon, du fil, un miroir, etc... et le petit bonhomme se sent tout fortuné avec cela ! Vous rappelez-vous les grands mouchoirs rouges du P. Antoine à Jersey : ils sont donc ici, et dimanche dernier, je voyais un de nos gros garçons agrémenter sa toilette avec un de ces mouchoirs.

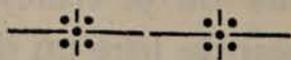
Mais que vous parlé-je de toilette cafre ? cela jure, n'est-ce pas ? Entame-rai-je le chapitre de la cuisine ? ce serait alors pour vous parler des plats qui flattent le goût d'un cafre gourmet, plats qui varient avec les saisons. J'avais lu souvent que les élèves de Boroma sont friands de la chair du rat : je suis désormais payé pour le savoir. Le rat, dont ils apprécient tant la chair, est un petit animal, dont la taille est moyenne entre celle du rat de nos pays et celle de la souris ; c'est un rongeur au poil passablement soyeux, ne vivant que dans les champs, ne se nourrissant guère que de graines, je pense. Il n'est guère de jours où je n'aie à constater l'appétit excessif qu'éveille en nos enfants l'espoir de frire un de ces rats. Sont-ils au verger, et voient-ils un trou en terre : vite, les voilà à l'œuvre, bêchant, remuant la terre, parfois à un mètre de profondeur. Les autres font cercle, et la bête est

captive : mord-elle ou ne mord-elle pas, peu importe. Je vis un de nos enfants un jour avec 19 de ces rats en son pagne : oh ! la bonne aubaine pour lui, et le royal repas qu'il allait faire ! De retour à la mission, vite le feu s'allume et sur 3 pierres s'ajuste la vieille boîte de conserves (comme nous jadis à Jersey !) : l'eau bout et les rats y sont plongés, tels quels avec la peau, le poil, la queue. Je vous laisse à rêver au bouillon que cela fait. Toujours est-il que nos bambins s'en lèchent les babines rien que d'y penser, et notre P. Supérieur, qui en a goûté, avoue et soutient que c'est délicieux. Si donc vous veniez passer quelques jours ici, je vous procurerais ce plat, quasi-national.

Mais permettez-vous que j'aïlle plus avant sur ce chapitre ? En mai et juin, voyez nos bambins secouer les arbustes qui entourent la maison : c'est la chasse à un insecte qu'ils font là. Et si vers 11 heures, le moment du repas, vous passez en leur quartier, vous les voyez, nonchalamment accroupis près du feu, et suivant d'un regard d'envie les progrès d'une friture toute particulière. Par contre, il se dégage du plat, du moins pour vous, profane, une odeur endiablée : vous croiriez avoir à vos trousses un régiment de punaises puantes : eh ! oui, voilà bien l'insecte qu'ils ont chassé avec tant d'ardeur, et qui gît à poignées sur la poêle improvisée. Oh ! la friture que voilà ! ces petits gourmets attendent à peine que la cuisson soit à point, et c'est à qui goûtera le premier du plat pour en apprécier la valeur.

Je vous en ai dit assez sur ce point, et vous m'en voudriez d'insister. Puis le temps presse : demain je commence à donner la retraite à nos religieuses de St-Joseph de Cluny, puis j'ai à prévoir mon sermon paroissial en café, une langue, où je ne suis pas encore tant expert que je puisse improviser. Je vous l'avouerai, la vie de missionnaire au Zambèse, du moins à Boroma, n'est pas ce que l'on penserait : ne vous imaginez point quelques Pères, passant leur temps à construire des huttes, à attendre que mûrisse la moisson des âmes, et gâtant les heures à se dire : « Patience, patience ! » Du matin au soir, et chaque jour de même, c'est un va-et-vient d'occupations qui vous enlacent et ne vous laissent aucun répit. La surveillance de ces enfants exige une forte dépense de volonté : car si on ne les observait de près au point de vue de la conduite, du travail, et en tout ce qui concerne la discipline, en un rien de temps les instincts de jadis, l'amour de la vie sauvage qui fut leur premier mode d'existence, tout cela reviendrait et de tant d'efforts faits jusqu'ici pour fonder la mission de Boroma, il ne resterait rien.

J. MERLEAU, S. J.



Fils et filles de Cham.

Extrait des lettres du P. Merleau au P. Pierre Pouplard.

St-José de Boroma, avril 1900.

NOTRE orphelinat compte aujourd'hui 184 enfants depuis l'âge de 5 ans jusqu'à 18 et 20 ans. C'est un fort beau bataillon, qui ne manque pas de variété, depuis les peaux chocolateuses jusqu'aux peaux noir de cirage. Il y a les grands garçons, forts comme des Turcs, et les tout petiots qui ont quelque peine à mener devant eux leur ventre rond et rebondi, qui est comme de tradition chez les noirs. Il y a les bons enfants, sages et doux comme des agneaux ; il y en a d'autres d'une ardeur endiablée, à la nature aisément friponne, travaillant sous l'œil du maître, rapinant par-ci, par-là, piochant le dos des voisins, en quête tout le jour de boustifaille, et de quelle boustifaille ! Il y a les saligauds, les petits surtout, dont le pagne blanc et propre ce matin sera, ce soir, une guenille boueuse et trouée, fouettés en règle tous les huit jours pour leur rappeler qu'il faut prendre soin de leur chemisette. Il y a les propres, les dandys ou presque comme cela, qui, le dimanche surtout, vont tout de blanc vêtus, s'ingénient à attraper quelque vieille paire de souliers, une bribe de chapeau, un semblant de cravate, un bout de chaîne de montre et le reste pour s'en affubler et s'en embellir.

Et la piété ? C'est cent fois mieux que je n'attendais. Ils ont messe chaque jour avec chants : trois ou quatre enfants savent l'harmonium. Ils ont de jolies voix ; mais où ils excellent, c'est à chanter juste. En un rien de temps, ils apprennent un cantique nouveau, et les plus petits savent le répéter d'une façon magnifique. Chaque mois ils se confessent tous et communient. Beaucoup d'entre eux communient plus souvent. Ils savent le catéchisme fort bien et en général beaucoup mieux que les enfants de nos écoles en France. Pour moi, c'est incontestable, ils ont l'esprit fort ouvert de ce côté-là.

Ils apprennent aussi facilement à lire et raffolent d'écrire. Quant à l'arithmétique, c'est presque pitoyable, c'est un monde fermé pour eux. Hélas ! il m'incombe de les y introduire, et j'y peine passablement trois quarts d'heure par jour, soit en café, soit en portugais.

Le jeudi, il n'y a pas d'école : le matin, travaux aux champs, et le soir promenade. Tous les jours il y a travaux agricoles, le matin de 7 heures à 9 heures, et le soir de 3 heures 1/2 à 6 heures. Je suis l'agriculteur en chef, et c'est un rude et peu consolant métier. Toute l'année, du soleil et du soleil, et dans nos champs, grands comme trois fois votre campagne, il n'y a guère que les mauvaises herbes à défier les brûlantes ardeurs du Phébus africain. Les enfants y pâtissent un peu plus que les apostoliques de Poitiers ; il est vrai qu'ici nos élèves ne voient pas de près le fruit de leurs travaux.

Puis songez donc ! les champs sont sur le bord du Zambèse. Que de tentations, quand le Père n'est pas là ! Il y a le plaisir de pêcher à la ligne, puis il faut bien regarder les crocodiles qui émergent à la surface de l'eau, ou dorment sur le sable au soleil, regarder les hippopotames qui sortent leur grosse tête du fleuve et hennissent d'une voix mécontente. Puis il y a le subewa, rat des champs, à la chair savoureuse, dit-on. Il faut bien leur faire un peu la chasse en creusant la terre où ils ont leur trou.

La promenade se fait au bord du fleuve, où l'on reste des heures dans l'eau (excepté aux endroits profonds, et en temps de pluie, à cause des crocodiles qui pullulent), ou encore près d'une forêt, à une sorte de lac où abondent les poissons. En octobre, cette dernière promenade faisait fureur. Les enfants n'étant, aux jours ordinaires, vêtus que du seul petit pagne, pénètrent dans l'eau sans difficulté, et parmi les joncs, avec la main, attrapent force poissons. Le retour, qui se fait par un clair soleil, suffit à sécher l'habit. Hélas ! un malheur bien singulier devait attrister une de ces promenades. Je fus un jour à cet étang, les enfants m'ayant supplié de les y conduire pour pêcher. Presque tous pénétrèrent dans l'eau, et je restai en dehors avec quelques autres, près d'un arbre rabougri qui ne donnait qu'une ombre parcimonieuse. Bientôt j'entendis quelques cris « Iowene », comme « hélas ! » en français. Je n'y fis pas attention ; puis bientôt ce furent des cris de douleur : tous les enfants pleuraient et criaient. Un enfant plus âgé, qui était resté avec moi, me dit : « Père, peut-être y avait-il un crocodile qui aura dévoré quelqu'un. » Je courus vite et je vis que tous les enfants revenaient, en pleurant, et l'on me dit : « Quelqu'un est mort. Il est mort à cause d'un poisson. » Cet enfant s'appelait Étienne ; quatre ou cinq de ses camarades l'apportaient sur le bord : la figure était congestionnée, une écume sanguinolente lui sortait par la bouche. Je donnai vite une absolution. Étant à pêcher avec ses camarades, il avait pris un petit poisson, qui se débattait fort. Il dit : « Voyez comme je vais le tuer. » Et ce disant, il introduisit la tête du poisson dans sa bouche, comme pour l'étreindre avec ses dents. Le poisson frétila, et échappant aux doigts de l'enfant, entra dans la bouche et dans la gorge. C'était l'étouffement : l'enfant ne pouvait respirer, il tomba. Le poisson ne pouvait être retiré, ses nageoires se dilatant et empêchant ainsi le recul. La mort vint vite : c'est alors que tous ses camarades se mirent à pleurer et à crier. L'enterrement eut lieu le lendemain : comme je revenais à la Mission avec le cadavre, je m'inquiétais un peu de l'état d'âme dans lequel il était peut-être mort. Quand j'arrivai, le R. P. Supérieur dit aux enfants, que cette mort avait terrifiés : « Voyez comme Dieu est bon. Étienne était certainement prêt à mourir : il y a deux jours, alors qu'il n'y avait aucune fête, il est venu se confesser, il a fait une confession de toute sa vie, et pour la faire, il avait écrit tous ses péchés sur une feuille de papier. »

En ce moment, nous prions pour obtenir de la pluie : il est grand temps qu'elle nous vienne abondante. Sans cela, les noirs auraient à souffrir de la faim, faute de blé cafre. Puis vont venir les mois de mars, d'avril et de mai, avec les allées et venues de la fièvre, des misères et des misères. L'année dernière, depuis mars jusqu'en septembre, j'ai payé surabondamment mon tribut : au moins tous les quinze jours, j'avais des attaques de fièvre, et une fois, si bien qu'on m'avertit de me préparer. Pour en finir, je me mis à prendre quelques gouttes d'une liqueur arsénicale dans de l'eau tous les soirs, puis quinine tous les jours. Depuis trois mois, je suis indemne de la fièvre ; c'est un grand changement pour moi, pourvu que cela se maintienne. Toutes ces fièvres ne sont pas amusantes du tout. Elles ont cela de bon que du moins on se familiarise avec la pensée de la mort et qu'on se détache facilement des choses d'ici-bas. Je crois qu'ici, plus que partout ailleurs, on meurt sans regret. De fait, on ne laisse derrière soi ni bien-être, ni société bien attrayante, ni occupations bien glorieuses au point de vue humain.

Ici, à Boroma, nous sommes surchargés de besogne ; car nous ne sommes plus que deux prêtres, un scolastique et deux Frères coadjuteurs. Outre l'administration du prazo qui est immense, nous avons un orphelinat de garçons dont je vous ai parlé, puis un orphelinat de 150 filles sous la direction des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Nous avons aussi nos chrétiens de la campagne, au nombre d'environ 800, puis des catéchumènes, 120 environ. Le R. P. Vollers, qui est vice-supérieur de la Mission, va chaque jour le soir faire le catéchisme, soit à Mufa, soit à Chauma.

Mufa est un grand village à une bonne heure de distance. Le chef fait battre le tambour cafre pour avertir de se rendre à la doctrine. Deux enfants de l'école, arrivés à l'avance, pressent les gens et font apprendre les prières. L'année dernière, j'allai une fois à ce village, en remplacement du P. Supérieur. Deux femmes seulement vinrent ce jour-là au catéchisme. J'en demandai la raison aux deux enfants : Oh ! répondirent-ils, elles ont peur aujourd'hui. Elles disent : C'est un Père nouveau, il va se fâcher et nous battre.

Pour moi, j'ai aussi le catéchisme des enfants de l'école tous les jours, catéchisme chez les Sœurs, catéchisme à la campagne trois fois par semaine, à l'église le dimanche...

Il y a quatre mois, j'ai pu envoyer au ciel une vieille femme qui avait joué jadis un fort mauvais tour à son mari. Celui-ci, chef d'un petit village, tomba dangereusement malade : le P. Supérieur, averti, songea à convertir cet homme, et de fait il fut décidé qu'il recevrait le baptême. Hélas ! le Père avait compté sans les raisonnements diaboliques de la femme. Quand le Père fut parti, elle entreprit son mari, et mit tout en œuvre pour le détourner du baptême. « Mon pauvre bonhomme, lui disait la mère Philippe

(c'était son nom), le Père t'a dit d'aller au pays du ciel : garde-toi bien d'y aller. — Pourquoi donc ? — Il n'y a que des blancs dans ce pays-là, et tu t'y ennuias de toute ton âme. » Le bonhomme hésitait, et mère Philippe d'ajouter : « Quelle honte pour toi, un chef ! tu seras tout seul de noir parmi les blancs, et toi, un chef, tu deviendras leur domestique. » Le vieux céda, et de fait refusa le baptême, puis mourut ainsi. Ceci se passait il y a quelque sept ou huit ans.

Mère Philippe continua, elle, à vivoter sur la terre, et en octobre elle tomba malade. On accourut à la Mission demander des remèdes pour le corps : je fus la visiter, et quand je lui eus donné des pilules et un sinapisme, je lui fis comprendre qu'elle était un peu vieille pour espérer la guérison, qu'elle ferait bien de sauver son muzimu (son âme) des flammes de l'enfer, et d'aller se réjouir au ciel. Elle accepta d'être baptisée, et comme elle me semblait sérieusement malade, je l'instruisis au plus vite des vérités nécessaires et la baptisai. Il était deux heures et demie de l'après-midi : en retournant à la Mission, mes deux porteurs de hamac sautaient comme des chèvres et couraient à merveille : ils avaient comme le feu aux pieds, tellement le sable du sentier était brûlant. Quand, à mon arrivée, je dis au P. Supérieur que j'avais baptisé la mère Philippe, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! la vieille scélérate ! » Et il me conta alors l'histoire du mari non baptisé par sa faute. Un mois plus tard, je fus de nouveau visiter la vieille, et lui donner encore des remèdes : elle était au plus mal. Je lui fis comprendre qu'il s'agissait de mourir et de demander pardon à Dieu de toutes les vilenies de sa vie, et, employant une expression cafre, je lui dis : « Frotte tes pieds devant Dieu » ; cela signifie : « Demande pardon à Dieu. » Elle me répondit alors, le regard au ciel : « Ah ! Père, tout le jour je frotte mes pieds avec tout mon cœur devant Dieu pour mes vilenies. » Je lui donnai l'absolution. Trois enfants m'avaient accompagné cette fois, portant le nécessaire pour l'Extrême-Onction. La pauvre mourante était dans sa hutte, étendue sur sa natte : une hutte fort propre, d'une superficie de quatre mètres carrés environ, deux mètres étant occupés par deux grandes corbeilles destinées à recevoir la provision de blé cafre pour l'année. La mère Philippe mourut le lendemain, et en arrivant au ciel, elle a dû se réjouir singulièrement d'y rencontrer bon nombre de noirs.

En ce moment, nous avons quelques inquiétudes pour l'année : la pluie est venue fort tard. Les noirs crient famine déjà, et le blé cafre ou est desséché ou a été dévoré par les sauterelles : nous verrons donc une petite ou une grande famine. Je suis chargé de la culture de nos champs : jusqu'ici la mauvaise herbe seule a résisté au soleil. Je fais semer de nouveau, et espère une bonne récolte de haricots, assez pour fournir à nos enfants. Les noirs, eux, se plaignent de la faim, mais ne s'ingénient guère à y parer : demain est loin pour eux ; à chaque jour suffit sa peine. Il y a un an, le R. P. Hiller

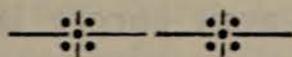
entreprit de faire un chariot et d'utiliser des bœufs cafres pour nos noirs, ce qui leur suggéra cette réflexion typique : « Ah ! le Père, il est arrivé à faire travailler les hommes, et le voilà qui veut aussi faire travailler les bêtes. »

D'ailleurs ils ont une façon à eux d'expliquer que les singes ne se mêlent pas aux hommes, leurs frères : « Ce sont des malins, disent-ils ; ils ne veulent pas parler, parce qu'on les obligerait à travailler. »

Un jour, je demandais à un enfant ce que faisait un tel, quel était son métier, son occupation de chaque jour : « Ah ! Père, il reste assis. » Et c'était tout. Ce n'est pourtant pas que le travail soit ici chose inconnue : tous les travaux de construction vraiment considérables qui ont été faits sont de la main de ces gens. Sans doute, tout est allé lentement, mais c'est déjà merveille d'avoir obtenu un pareil concours de gens qui n'ont aucun goût pour le travail, et qui à la rigueur pourraient vivoter à leur aise sans se donner tant de peines. Ils ont d'ailleurs des procédés de travail fort singuliers. Ils chargent tout sur la tête : j'ai vu parfois cheminant en un sentier quatre ou cinq fillettes qui se rendaient à l'école des Sœurs. Elles portaient avec elles leurs petites provisions de bouche : l'une portait un plat vide, mais sur sa tête, et déambulait alerte, les bras pendants. L'autre suivait de même, portant sur sa tête un minuscule concombre, mais elle jouissait du plaisir de marcher les bras libres. Les autres allaient de même, portant, toujours sur la tête, qui un plat de bois chargé de massa, qui une assiette avec dedans quelques menues herbes cuites. Un de nos Frères ayant à diriger le travail de noirs transportant des matériaux pour la construction, construisit des brouettes ; il comptait ainsi simplifier la besogne. Il apprit à ces gens comment s'en servir et tous y montrèrent de l'empressement. Le Frère revint bientôt : quel ne fut pas son étonnement de voir que les travailleurs avaient trouvé un autre moyen plus en rapport avec les usages de leurs aïeux ! Une fois la brouette remplie, ils se mettaient à deux, hissaient l'instrument sur leurs têtes, et portaient la charge de cette façon.

Mais que suis-je à médire de nos braves Cafres ! N'ont-ils pas pour excuse à leur médiocre amour du travail qu'ils savent se contenter de peu ? et pour excuser leur manque de savoir-faire, ne suffit-il pas de rappeler qu'ils sont fils de Cham ? « Pourquoi ne faites-vous pas ces choses-là, leur demande-t-on, pourquoi, vous, noirs, ne pensez-vous pas à vous industrialier ? » — « Père, répondent-ils, Cham est notre aïeul » ; et ainsi tout est expliqué et tout est excusé. »

J. MERLEAU, S. J.



Dernières nouvelles de Boroma.

Extrait d'une lettre du P. Merleau au P. Étienne de Boynes.

12 août 1900.

EN ce moment ma santé est quasi-bonne, depuis 8 jours du moins. Les fièvres m'ont beaucoup éprouvé, et je ne suis qu'un petit pâlot, à qui on voudrait bien donner 2 mois de repos ; mais personne n'arrive de Portugal, et notre nombre archiréduit ne permet point de ces choses-là. On se résigne et je me résigne : voilà tout. Le P. Loubière est à Chipanga, dirigeant la maison en l'absence du P. Torrend, qui voyage en Europe. Le P. Simon est à Zumbo, supérieur et architecte de l'endroit. Nous ne sommes que deux Pères en chaque station... Je suis contentissime d'être venu au Zambèse, malgré toutes les couleuvres avalées, et je n'ai jamais eu un regard de regret pour la vie en France ou en Portugal. Mais l'ouvrage surabonde : car enfin nous avons l'œuvre de l'orphelinat, l'œuvre de la chrétienté et les bâtisses et l'administration d'un territoire fort grand... La langue est, ma foi, fort facile...

Il y a 15 jours, le P. supérieur me dit avant le sermon : « Dites donc aux chrétiens que ceux qui vont voler les bananes et les oranges et le maïs dans le jardin des sœurs seront connus au Jugement dernier. » Je m'exécutai, et fis venir la chose dans mon sermon. Le soir, un chrétien m'arrive : « Père, il n'y a pas que les hommes qui volent : ce sont les singes qui, le matin, pendant la messe, envahissent le jardin et mangent tout. » — On ne fit aucune surveillance pendant la semaine. Or le dimanche suivant, le matin, j'étais dans ma chambre, ruminant mon sermon du jour, quand j'entends des cris et des cris sur les bords du fleuve et près du jardin des sœurs. Les enfants de l'orphelinat qui vont là se laver le corps, criaient à tue-tête. Était-ce le crocodile qui en avait happé un, était-ce une gazelle égarée, ou un lièvre ? Impossible de distinguer. Les cris redoublent, et on entendait : « Nguio, le voilà ! le voilà ! » — Et nos chiens d'aboyer, toujours plus fort. Cela dura un quart d'heure, et bientôt on les entend entonner le chant du triomphe cafre et se rapprocher de la maison. Ils apportaient un énorme singe. Un de nos chiens, ayant pénétré dans le jardin, avait mis en fuite une bande de ces animaux.

L'un d'eux, le chef, disent les noirs, crut indigne de sa personne de se hâter. Un de nos chiens, Diana, lui fit la guerre. Le bonhomme résista. Quand les enfants surent qu'il s'agissait d'un singe, ils s'approchèrent tous, mais à la vue de l'énorme bête, tous s'enfuirent et se tinrent à une distance respectueuse. Survinrent les noirs du plus proche village, qui cernèrent la bête et l'assommèrent : elle avait encore la gueule pleine de maïs. Un chrétien s'empressa de réclamer la viande pour la manger.

... Mercredi, jour de l'Assomption, nous aurons quelques baptêmes

d'adultes, entre autres d'une vieille honorée en son village du nom de Chimuti « le grand arbre ». Voilà 2 ans qu'elle assiste au catéchisme, et hélas ! elle ignore la manière de faire le signe de la croix. Trois fois par semaine, entre autres occupations, je vais dans un village sur le bord du fleuve, faire le catéchisme. Chimuti est là, perdue parmi ses compagnes, une figure de vieille, ridée on ne peut plus. Par contre, sa lèvre supérieure est largement percée, et l'ouverture est remplie par un petit cylindre de je ne sais quel bois précieux. Demandez-lui de faire le signe de la croix : elle jette un regard de tous côtés comme pour adjurer ses compagnes de l'aider en ce rude labeur et la voilà qui ébauche le signe de la croix : pour le front, cela va encore : quant au reste, c'est comme un labyrinthe, où elle s'égaré, et elle termine invariablement en donnant de la main sur l'épaule de la voisine, comme pour lui dire : « Ah ! cousine, je n'y arriverai jamais ! » On va pourtant la baptiser, car, me disait-elle l'autre jour, j'ai peur de mourir avant d'avoir reçu l'eau du bon Dieu.

... Parmi nos enfants — (nous en avons 180 et plus) — sortis des bois, ayant sucé avec le lait la vie païenne, il y en a qui sont d'une merveilleuse conduite : tels des lis à la blanche corolle ou au blanc calice. Je vous présenterais tel petit noir qui, par sa piété, son énergie, sa vie innocente et sa tenue distinguée présiderait comme nul français une congrégation de collèges. C'est étonnant, mais c'est bien vrai...

... Adieu : pensez à moi dans vos prières. Ce dont j'ai besoin en ce moment, c'est de reprendre des forces, et aussi de toutes les grâces qui font le solide missionnaire...

Julien MERLEAU, S. J.

MONTAGNES ROCHEUSES.

Nez-percés, Corbeaur, Assiniboines.

Lettre du P. Augustin Dimier au Rédacteur.

Juin 1900.

LES *Nez-percés* sont une tribu indienne des Montagnes Rocheuses. Ils ont été bien lents à se convertir, et quand cet heureux moment est venu, une moitié seulement de la tribu a embrassé la vraie foi ; le reste est encore païen, et Dieu sait s'ils deviendront jamais chrétiens ; tant il est difficile de convertir ces Indiens, plongés jusqu'à ce jour dans les ténèbres du paganisme, gâtés par le contact des Américains, et adonnés à l'ivrognerie, leur vice capital sans parler des autres. Leur premier père missionnaire les trouva longtemps obstinés ; ses fatigues étant restées stériles, il reçut ordre des supérieurs de quitter la tribu des *Nez-percés* pour une autre partie de la vigne du Seigneur. Sur ses instances on lui accorda bientôt d'y revenir et

de faire une dernière tentative. Il essaya cette fois d'employer les enfants comme instruments de conversion. Il leur enseigna en leur langue les prières et les principes de la religion chrétienne. Les enfants, tout joyeux, répétaient aux parents la leçon du missionnaire. Peu à peu les vieux païens prirent intérêt aux récits de leurs enfants ; une moitié de la tribu finit par demander le baptême. Les nouveaux baptisés sont demeurés fidèles à Dieu ; leur constance et leur ferveur sont la consolation du missionnaire. Voici parmi plusieurs autres un trait remarquable :

Joséphine était une Indienne *Nez-percé*. Comme il n'y avait pas d'école dans sa tribu, elle fut envoyée par ses parents dans la tribu des *Cœurs d'alène* à l'école des sœurs. Elle y resta plusieurs années et fit preuve d'une piété au-dessus de l'ordinaire. Vers l'âge de 17 ou 18 ans, elle retourna chez ses parents à l'époque des vacances. Son père lui trouva un parti avantageux. Joséphine refusa et obtint de retourner à l'école encore une année. Vers le mois de juin elle tomba malade pour la première fois de sa vie. Une fièvre l'emporta en peu de jours ; elle mourut de la manière la plus édifiante avec un grand calme de conscience.

Le père, la mère, tous les parents résidaient dans leur tribu des *Nez-percés* à une distance de 100 kilomètres pour le moins. Le jour même, et peut-être au moment même de la mort, une vieille tante convertie annonça à toute la parenté que Joséphine n'était plus de ce monde, qu'elle l'avait vue monter au ciel ; et elle raconta sa vision. Ces braves gens, tous païens convertis et excellents chrétiens, ne savaient qu'en croire, lorsque leur parvint la nouvelle de la mort.

Un mois après, les sœurs nettoyaient leur chapelle. Comme elles déplaçaient une statue de la très sainte Vierge, un papier leur tomba sous les yeux ; c'était une lettre de Joséphine demandant à Notre-Dame la grâce de mourir à l'école et de garder sa virginité qu'elle avait consacrée à Dieu. La lettre avait été écrite et déposée sous la statue au mois de mai et la très sainte Vierge avait eu hâte d'y répondre !

La tribu des *Corbeaux* semble vraiment résister à la grâce. Voilà plus de quinze ans que nos pères les évangélisent, et la conversion se fait encore attendre. Les plus zélés de nos missionnaires y ont peiné presque sans aucun fruit ; ils n'ont baptisé qu'un petit nombre d'adultes ; pour plusieurs retombés dans le vice, ce baptême ne fera qu'aviver les flammes de l'enfer. Un jour l'un d'eux était venu demander à manger au missionnaire : « Robe Noire, lui dit-il, je sais que j'irai en enfer ; je ne l'ignore pas, bien des choses que je fais sont mauvaises ; tant pis, je ne changerai pas de conduite. » En somme, supprimez le sixième commandement, tous nos *Corbeaux* se feront baptiser. Beaucoup d'enfants ont reçu le baptême du consentement de leurs parents. Heureux, s'ils meurent avant l'âge de raison ; autrement, rien de bon à espérer.

Il y a ici deux internats : l'un pour les garçons et l'autre pour les filles. Les élèves ne vont chez eux qu'aux vacances. Ils fréquentent l'école jusqu'à 16, 17 et 18 ans. Ils y ont été instruits de leur religion, baptisés, confirmés, admis à la première Communion ; rien ne leur a manqué, et il semble qu'ils ont vraiment la foi. Malgré cela, à peine sortis de l'école, tous, garçons et filles, mènent une vie plus païenne que chrétienne ; la mort arrive, ils ne semblent pas s'en effrayer, ne songent pas à appeler le prêtre et ils meurent en réprochés ; depuis la sortie de l'école ils n'ont pas remis les pieds à l'église.

Une très rare exception, c'est une jeune élève de l'école de la mission. Dieu lui a fait la grâce d'embrasser l'état religieux. Elle persévère depuis deux ans et donne pleine satisfaction à toutes ses supérieures. Une fille des *Corbeaux* au noviciat ! c'était chose à peine croyable ; on ne lui ménage pas les épreuves, elle s'en est tirée noblement et à la plus grande gloire de Dieu. Instances, larmes de sa mère païenne, rien n'a pu l'ébranler. Une de ses anciennes maîtresses venue au noviciat pour la retraite lui demandait l'autre jour : « Voudriez-vous retourner chez les Corbeaux avec vos parents ? — Oh ! non, répondit-elle sans hésiter, je suis trop bien ici ! »

Une autre de nos tribus païennes, bien meilleure celle-là, ce sont les Assiniboines. Nous espérons leur conversion en masse. Nous y avons aussi école de garçons et école de filles. Sortis de l'école, ils persévèrent, viennent assidûment à la Messe le dimanche et de très loin, fréquentent les Sacrements. Dernièrement une ancienne élève des sœurs a fait une mort bien édifiante.

Agée de 23 ans et mariée à un Irlandais émigré, elle était mère de trois enfants. Quand elle donna le jour au troisième, elle fut saisie d'une attaque de rhumatisme qui mit sa vie en danger. Une charitable chrétienne prit soin de l'enfant pour soulager la mère. L'état de la malade allait toujours s'aggravant ; un jour, en présence de plusieurs témoins, entre autres deux des sœurs, la pauvre femme, après avoir parlé longtemps avec une agitation extraordinaire sans s'adresser à aucun des assistants, leur demanda à tous de s'agenouiller et de prier pour elle. Aucun des Pères n'était présent ; mais l'un d'eux arriva bientôt faire à la malade sa visite quotidienne. Elle lui dit alors ce qui s'était passé. Un prêtre, un homme habillé exactement comme les Pères, mais qu'elle n'avait jamais vu, était entré dans la chambre au moment même où les charitables voisins s'y trouvaient. Il lui avait reproché sa confiance en Dieu, son espoir en sa miséricorde ; Dieu, assurait-il, ne lui pardonnerait jamais les péchés qu'elle avait commis. Ce mystérieux personnage s'était présenté à trois reprises différentes ; ses discours avaient réussi à troubler mais non à persuader la malade ; elle n'avait pas cessé de prier avec confiance et de faire prier. Le Père la consola et l'encouragea. Dans ce prétendu prêtre, lui et les autres Pères reconnurent le

démon : la malade, saine d'esprit au milieu de ses souffrances, n'avait pas eu un instant de délire, rien ne donnait à croire qu'elle eût été le jouet d'une illusion. Elle pressentit sa mort prochaine et celle de son dernier-né ; en effet l'enfant mourut moins d'une demi-heure après elle. Cette jeune Assiniboine était une excellente chrétienne, pieuse, assidue à la Messe, même les jours ouvriers ; son mari voulait habiter une ferme à 18 milles de la mission ; elle ne voulait jamais consentir à s'éloigner de l'église, et mourut à la mission.

Les Assiniboines écoutent avidement les instructions du missionnaire ; aussi espérons-nous les baptiser bientôt.

Il n'en est pas de même de leurs frères *les Corbeaux* ; quand le missionnaire va les voir dans leurs huttes, ils l'écoutent tant qu'il veut bien parler de chevaux, de pain et de café ; aborde-t-il le sujet de l'enfer, du jugement... aussitôt chacun de détalier au plus vite et le pauvre missionnaire demeure sans auditoire. C'est vraiment décourageant. Il faudra une grâce bien plus qu'ordinaire pour toucher les cœurs de ces pauvres endurcis.

Gonzaga College

(Extrait d'une lettre du P. Dimier.)

Juillet 1900.

LA mission des Montagnes Rocheuses possédait un « Collegium inchoatum ». Elle a aujourd'hui, à Spokane, capitale de l'État de Washington, un Collège avec Recteur. Notre vaste résidence transformée en un petit collège a vu pendant 7 ou 8 ans le nombre des élèves s'accroître. Force nous a été de construire, et en septembre 1899 le bâtiment était achevé. L'avenir s'annonce magnifique, internes et externes se multiplient. Dans leur enthousiasme, ils ont réclamé un corps de cadets avec uniforme. Le gouvernement des États-Unis, accédant à leur désir, a désigné un officier instructeur et octroyé à chacun des cadets le fusil de l'armée américaine. Il faut les voir manœuvrer, et porter fièrement l'habit militaire !

Il y a plus d'un protestant parmi nos élèves, et les conversions ne sont pas rares. J'ai connu dans notre vieux collège de Spokane deux frères baptisés avec permission des parents ; ils persévèrent tous les deux. Je me rappelle avoir assisté dans notre chapelle domestique à un baptême de onze protestants : le père, la mère, sept enfants, et deux autres personnes de la parenté. Ah ! s'il plaisait à Dieu de susciter ici un saint Régis ou un curé d'Ars, que de conversions !

Savez-vous ce qu'est devenu le vieux collège de Spokane construit en briques ? On l'a tout simplement transporté à une distance de 100 mètres environ ; et il n'a nullement souffert du voyage ; nos philosophes y habitent, et aussi les philosophes de Californie.

Un trait pour finir. Un jour de promenade, nos chers *boys*, en traversant la ville, virent exposés en vente à la vitrine d'un magasin des ornements d'église apportés sans doute des Philippines par les soldats américains, grands pilleurs d'église et accapareurs de calices, ciboires, chasubles, dalmatiques, tout ce qui leur tombait sous la main. Dans toutes les grandes villes de l'Ouest, il n'est bruit que de vêtements sacrés exposés en vente. Nos *boys* savaient combien un pareil trafic est odieux aux catholiques, ils adressèrent au susdit magasin une protestation signée de tous leurs noms avec menace de lui retirer leur clientèle s'il ne faisait cesser le scandale. C'était précisément là que les élèves pour la plupart se fournissaient d'habillements et de chaussures. Non seulement on s'empressa de faire droit à leur réclamation, mais l'un de ces objets fut offert aux *boys* de Gonzaga ; c'était une riche bannière de la très sainte Vierge, belle peinture à l'huile sur un fond de soie frangé d'or. Adjugée aux congréganistes, cette bannière est comme le mémorial de cette protestation généreuse dont nos *boys* de Gonzaga se font avec raison un titre de gloire.

A. DIMIER, S. J.

COLORADO.

Etat de la mission.

Lettre du P. Putallaz aux apostoliques de Poitiers.

Puébla, décembre 1899.

CETTE Mission comprend l'État du Colorado, le Nouveau Mexique et une partie du Texas, soit plus de deux fois l'étendue de l'Italie. Cependant la population totale n'atteint pas un million.

Les premiers fondateurs de la Mission arrivèrent ici vers 1868 sur de grands wagons traînés par des chevaux. Maintenant le pays est sillonné en tous sens par des chemins de fer. Le climat est le plus salubre de l'Union américaine ; l'air est pur et sec. Aussi cette contrée est-elle le rendez-vous de ceux qui souffrent de la poitrine ou de rhumatismes.

La principale occupation des habitants est l'exploitation des fermes et des mines. On a découvert dans les montagnes d'inépuisables filons d'or, d'argent, de plomb, de cuivre et de charbon. Suivant les comptes rendus, les mines du Colorado ont produit l'année dernière : or, 31 millions de dollars ; argent, 12 millions ; cuivre, 2 millions ; plomb, 4 millions.

Au point de vue religieux, l'état est le même ici que dans les autres parties de l'Union. Je me contenterai donc de quelques données générales. Un journal protestant de New-York, *The Independent*, a publié les statistiques

suivantes sur la répartition des 27 millions d'adeptes des sectes chrétiennes aux États-Unis : catholiques 8,400,000 (plus communément on donne le chiffre de 10 millions), méthodistes 5,800,000, anabaptistes 4,400,000, luthériens 1,500,000, presbytériens 1,500,000, Mormons 300,000 ; quant aux 40 ou 50 millions qui restent, on peut dire qu'ils ne connaissent d'autre Dieu que le dollar. Ce n'est pas tout à fait leur faute. Un grand nombre d'entre eux n'ont peut-être jamais vu un prêtre, ni de près, ni de loin, dans toute leur vie. La plupart des catholiques pratiquants vivent dans les grandes villes. On a calculé que si tous les émigrants catholiques et leurs descendants fussent restés tels, ils formeraient maintenant le tiers de la population totale.

Comme les écoles publiques sont non confessionnelles, fréquentées par les catholiques comme par les protestants de toutes sectes, on n'y parle pas de religion ; il s'ensuit qu'une bonne partie des habitants n'ont aucune idée, ni de Dieu, ni de l'âme. Il faut leur annoncer les enseignements de l'Évangile, comme on ferait aux païens les plus ignorants.

Il y a un évêque à Denver, Mgr Matz, et un archevêque à Santa-Fé, Nouveau Mexique, Mgr Bourgade, tous deux français, ainsi qu'une partie considérable de leur clergé.

Notre œuvre ici est d'aider le petit nombre de prêtres séculiers dans le soin des âmes. Ordinairement, dans les centres plus peuplés, nous avons une résidence avec église paroissiale, et plusieurs chapelles de secours dans un rayon de 15 à 20 milles. Chaque centre a son école paroissiale tenue par des religieuses. A Denver, nous avons en outre un collège pour l'enseignement secondaire classique et commercial.

Les catholiques sont un peu de toutes les nations : Irlandais, Italiens, Allemands, Mexicains, etc. Les Indiens sont en très petit nombre : la plupart ont été emmenés aux Réserves. Ces Indiens et les Mexicains ont conservé leurs mœurs patriarcales, en particulier les lois de l'hospitalité.

L'action de l'Église est entièrement libre, sans aucune entrave de la part du gouvernement. Les Compagnies des chemins de fer accordent généralement aux prêtres de voyager à moitié prix, parfois même ils donnent la gratuité. En plusieurs endroits aussi, dans les grands magasins, les ecclésiastiques jouissent d'un rabais de 10 % sur les achats.

Notre Mission compte une centaine de Pères et Frères. L'Anglais est la langue en usage au Colorado ; mais au Nouveau Mexique grand nombre d'habitants ne parlent que l'espagnol.

Comme vous le voyez, notre Mission n'est point faite pour ceux qui sont tout feu et tout flamme pour le martyre. Ils auraient moins de chances ici qu'en aucune autre partie du monde. Mais, par contre, celui qui veut bien se contenter du martyre de désir et cherche sincèrement la gloire de Notre-Seigneur, recueillera ici une abondante moisson ; car il y trouvera des

gens de bonne volonté, sans la plupart des obstacles qui rendent ailleurs trop souvent presque stérile l'action des plus zélés missionnaires.

PUTALLAZ, S. J.

ÉQUATEUR.

Catéchismes, fêtes chrétiennes, etc....

Extraits des Lettres des PP. Bleuzé, Camerlinck, De Clippeleir, Delestré, Kayaerts, S. J. aux Apostoliques de Turnhout.

Pifo (Quito), nov. 1899 — avril 1900.

Catéchismes,

JE vais remplir ma promesse de vous donner une idée de nos catéchismes dans les haciendas. Presque toutes ces immenses fermes appartenaient autrefois à quelque Famille religieuse. Ciccipamba, actuellement propriété du Consul belge, était jadis aux Augustins : c'est le champ de bataille des PP. Laenen et Bleuzé ; Itulcache est témoin du zèle du P. Camerlinck ; Oyambaro, où nous travaillons, les PP. Delestré, Kayaerts et moi, appartenait aux Jésuites. Toutes ces haciendas étaient des centres d'évangélisation ; chaque jour, des Indiens s'y réunissaient dans la chapelle, pour dire les prières et réciter les principales vérités de la religion. Ainsi se formaient des chrétiens solides et bien instruits, dont le langage même était tout empreint de Foi. Nous en rencontrons encore souvent des vestiges chez les plus anciens. Ainsi, au lieu d'un prosaïque « merci », l'on est charmé d'entendre de la bouche d'une pauvre vieille : « Père, tu ne perds pas ce que tu me donnes » ou : « Père, tu le prêtes à Notre Seigneur. »

Rien ne me cause plus de consolation que ces catéchismes du jeudi, quand, abrités contre le soleil par notre large sombrero et armés de nos gros bâtons, nous nous dirigeons vers nos paroisses respectives, à travers monts et ravins. Et comme elles nous servent bien maintenant ces immenses excursions que, tambour battant, clairon sonnante, nous faisons jadis à travers les bruyères de la délicieuse campine !

On respire un moment après ce steeple-chasse, on essuie la sueur, puis l'on se met à sonner du cor de toute la force de ses poumons. Vous vous imaginez sans doute les bambins accourant aussitôt à notre rencontre jouant, criant, se bousculant?... Nullement : nos petits Indiens n'y vont pas de cette façon. Graves comme des Castillans, on les voit sortir de leurs huttes ; en passant près du ruisseau, ils se laveront quelque peu la figure, s'ils n'ont pas oublié la recommandation faite le jeudi précédent, puis, le chapeau en main, ils viendront vous baiser la main ou le crucifix en disant : « Loué soit le T.-S.-Sacrement ! » à quoi l'on répond : « Que toujours il soit

loué ! » Aussitôt commence la récitation des prières et des principales réponses du catéchisme, tous criant au plus fort. Ensuite se fait l'appel nominal, et chacun de ceux qui sont présents répond par le pieux salut *Alabado sea el Santisimo !* On se divise alors en divers groupes suivant le degré d'instruction : les uns en sont au *Credo* ou à l'Acte de Contrition, tels autres au *Pater* ou au Signe de la Croix.

Inutile de vouloir leur apprendre des phrases entières ; il faut procéder mot par mot, répéter, vingt, trente, quarante fois, et après cela, souvent encore personne n'aura retenu la chose ; quand vous revenez le jeudi suivant, tout est à recommencer. Il faut donc de la patience, mais qui ne l'aurait pas en songeant que pour le moindre de ces bambins Notre Seigneur a versé tout son sang ? Non, je le répète, rien ne me cause plus de consolation que de me trouver à crier, des heures, au milieu de ces pauvres Indiens, puisque c'est le moyen de sauver ces chères âmes.

Après une heure de catéchisme, les diverses sections se réunissent de nouveau : on leur fait une petite exhortation, le tout en Quichua, on chante tous ensemble un cantique pieux, et, au revoir ! le jeudi suivant, nous aurons le bonheur de retrouver nos petits paroissiens.

Mariages Indiens.

Un de nos Pères fit, il y a peu de temps, une excursion à Papallacta : quelques détails de sa relation peuvent, je crois, vous intéresser. Voici comment se célèbrent les mariages. Tout d'abord, chaque couple doit se chercher des *parrains*, puis, il y a tout un rituel à observer. En premier lieu, l'un des deux fiancés doit jouer la comédie de ne pas vouloir donner son consentement, et de courir se cacher dans la forêt : il s'agit d'aller l'y dénicher. Le second acte est plus comique encore. La veille au soir, le parrain se dirige vers la maison de la fiancée, accompagné de tous les parents et invités du futur époux : l'on emporte une vingtaine de cochons d'Inde et autant de poules, du fromage, des œufs et du pain moisi ; une fanfare bruyante escorte toute la troupe. Après bien des pourparlers, le marché est conclu : les uns donnent leurs cochons d'Inde etc., les parents, leur fille : celle-ci doit alors commencer à pleurer, sa mère aussi ; puis tous pleurent... et l'on s'en va... Mais tout n'est pas dit. A peine le premier chant du coq se fait-il entendre, que le parrain, suivi de tous les « vieux » du village, conduit le fiancé à l'un des nombreux cours d'eau qui traversent Papallacta. Et puis, bon gré, mal gré, à 4 h. du matin et par un froid piquant, le pauvre jeune homme, vêtu de ses plus vieux habits, est plongé dans la rivière, et les vieux de l'arroser avec leurs écuelles comme s'il s'agissait de nettoyer les étables d'Augias ! Pendant ce temps, les « vieilles » accomplissent ailleurs la même cérémonie indispensable avec la fiancée, après quoi, ils peuvent aller revêtir leurs habits de noces. Les principaux bijoux des

fiancées sont des colliers d'ancienne monnaie espagnole et un long chapelet avec croix d'argent qu'elles se prêtent charitablement les unes aux autres.

Fêtes chrétiennes.

Le Missionnaire ne passant qu'une quinzaine de jours par année parmi ces tribus, il lui faut dans cet espace de temps célébrer toutes les principales fêtes religieuses. Aujourd'hui, ce sera Pâques, demain la Pentecôte et ainsi de suite : parfois même on célèbre deux fêtes le même jour ; la première Messe est alors d'une fête, la seconde de l'autre. J'ai mis tout en œuvre, surtout depuis que l'église de Papallacta possède un harmonium, pour supprimer au moins dans ces cérémonies religieuses la fanfare, d'autant plus que cette musique bruyante est ici la principale occasion de l'ivrognerie. Mais que d'instances l'on me fit pour m'amener à révoquer l'arrêt ! Quelques instants avant la Grand'Messe, l'on revint encore à la charge : « Père, nous jouerons *tout doucement*. — Vous ne jouerez pas du tout. » — C'est surtout celui qui bat la grosse caisse qui sent une terrible démangeaison dans les bras. Pendant quelque temps toutefois, il parvient à réprimer ses élans, mais au *Gloria*, il n'en peut plus. « Boum ! boum ! boum ! » et le voilà parti, accompagnant l'harmonium, d'abord assez doucement, puis avec vigueur. Je lui jette un regard furieux et il se calme, mais ce n'est pas pour longtemps. A peine ai-je donné la Bénédiction, que grosse-caisse, tambour, flûtes, clarinettes et cuivres, tout s'ébranle et fait un vacarme épouvantable : qu'y faire?... Je laisse passer cet accès de mélomanie et puis je leur donne une bonne sermonce, qu'ils reçoivent tout contrits. Ce sont de grands enfants !

Nous avons célébré le même jour la Noël et la Fête-Dieu : à la procession, le gouverneur indien portait la Croix et ouvrait la marche. Malheureusement la « chicha » lui était montée à la tête et avait troublé sa vue : il se trompa de chemin. Je lui fis donner la Croix à un autre et le pauvre homme s'arracha les cheveux de désespoir. Après la procession, il vint me trouver : « Père, ne suis-je plus gouverneur ? — Sans doute, mon brave homme, mais il me sembla que la « chicha » avait été bonne et que vous vous en étiez donné un peu trop : les cérémonies religieuses demandent du respect et de la dignité — Merci, Père, mais cela m'a fait beaucoup de peine, de m'être trompé ainsi devant tout le monde, et d'avoir dû remettre la Croix à un autre. »

Après les Vêpres, j'assiste à la danse : c'est une coutume fort ancienne, que l'on ne saurait abolir et qui n'a d'ailleurs rien que de très innocent : les danseurs, dans leurs évolutions, doivent constamment avoir les yeux fixés sur la pointe de leurs pieds !

La persécution.

A en juger par vos charitables lettres, chers Frères, vous semblez inquiets

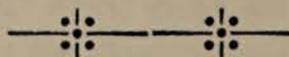
sur notre sort ? Eh bien, grâce à Dieu, on nous laisse encore assez en paix ici à Quito. La Sainte Église est cependant en butte à la haine sectaire la plus raffinée, de la part d'un gouvernement franc-maçon ; témoin, cette loi odieuse que l'on a baptisée du nom de Patronat et qui, mise en vigueur, détruirait tous les droits et prérogatives de l'Église. Aussi, l'avenir est bien sombre pour notre triste république : que vont être ces générations élevées sans Dieu ? Et les précieuses plantes des vocations religieuses, où les trouverons-nous, et que deviendra cette belle Mission dans une dizaine d'années, si vous ne venez à notre aide ? Comment soutenir nos sept Collèges, et qui envoyer aux stations de l'intérieur, au Napo, au Maragnon, aux Chiquitos, dans les Missions du Pérou et de Bolivie ? Pauvres Indiens, voilà déjà cinq ans que, par suite de la persécution qui chassa nos Pères, le Napo est sans prêtres, et que le démon règne de nouveau dans ces immenses forêts d'où nos missionnaires l'avaient expulsé. Accourez donc, mes chers Frères, accourez en grand nombre, sauvons ces chers Indiens, pour qui aussi souffrit et mourut Notre-Seigneur.

En attendant, priez beaucoup pour cette pauvre République du Sacré-Cœur, où les choses vont de mal en pis. Il y a peu de mois notre P. Supérieur de Quito a été mis en prison, mais relâché assez promptement ; tous les religieux se préparent à l'expulsion, qui peut les frapper du jour au lendemain ; plusieurs prêtres déjà ont été assassinés, d'autres quittent peu à peu le territoire. Bref, si le Divin Cœur n'y apporte prompt remède, l'Équateur verra de mauvais jours.

Ce qui donne lieu d'espérer cependant beaucoup, c'est la grande dévotion que la population conserve au Sacré-Cœur de Jésus ; à preuve, l'enthousiasme avec lequel se fit le 2 février, à Quito et dans tout l'archidiocèse, la solennelle Consécration prescrite par Sa Sainteté Léon XIII.

A cette occasion, il y eut partout affluence extraordinaire au confessionnal et au banc de Communion, comme protestation du peuple fidèle à son souverain Roi. Les maisons étaient ornées de drapeaux aux couleurs nationales et pontificales encadrant l'image du Sacré-Cœur. Quelques radicaux avaient essayé de troubler la fête, en affichant sur les murs l'inscription impie « Vive le Patronat ! » mais à peine placardées, ces bandes furent arrachées, même par les femmes, et remplacées par ces mots « Vive le Cœur de Jésus ! »

Non, « Dieu ne meurt pas ! » et la République de Garcia Moreno reviendra à Celui à qui la consacra son Président Martyr !



CANADA.

Une belle congrégation.

Lettre du P. Michelot à un Père de la Résidence de Dijon.

Québec, le 12 juillet 1900.

JE crois que le prochain *status* me laissera encore à Québec, directeur d'une congrégation d'un millier d'hommes. Tous les dimanches matin j'ai une $\frac{1}{2}$ h., 1 h. ou 1 h. $\frac{1}{2}$ de confessions, la messe à laquelle je fais une petite exhortation, et le soir salut et sermon. Mes 1000 congréganistes sont triés dans une population de 20,000 âmes qui composent la paroisse de St-Roch; ils ont leur église à eux qui contient 2000 personnes; un vicaire chante la messe et les vêpres pour le besoin de la paroisse. Dans cette même église où nos Pères sont directeurs depuis 50 ans, ont lieu les réunions de l'Apostolat de la prière et du Sacré-Cœur le 1^{er} vendredi du mois; l'apostolat compte 5000 à 6000 associés. Dans l'église de la congrégation, on distribue annuellement 20000 à 24000 communions. Tous les dimanches j'ai un auxiliaire qui distribue la communion dès l'offertoire de ma messe et je dois souvent la donner aussi pendant un quart d'heure. Les grands jours de fête on tâche d'être trois pour donner la communion, afin de ne pas tenir trop longtemps nos hommes qui, pour la plupart, reviennent à la grand'messe. Une centaine d'hommes font la communion tous les 8 jours, la moitié tous les 15 jours et les $\frac{9}{10}$ une fois par mois, suivant le règlement de la congrégation. Les femmes viennent aussi communier en grand nombre. Très souvent le dimanche soir à 7 h. pour le sermon et le salut, non-seulement les 2000 places sont occupées, mais il y a beaucoup d'hommes debout au fond de l'église.

Nos Canadiens sont curieux ou plutôt gourmands de sermons.

Trois fois par an, mes hommes vont en pèlerinage à un sanctuaire; le 29 de ce mois ils se rendront à 7 lieues d'ici en chemin de fer, à une chapelle dédiée à la bonne Ste Anne. Il y aura communion générale, grand'messe, salut; l'organiste amène avec lui les 40 membres, hommes et femmes, qui composent le chœur de l'orgue. A cette occasion, il y aura réception de 130 nouveaux congréganistes et bénédiction d'un nouveau drapeau aux couleurs et au monogramme de Marie-Immaculée.

Il va sans dire que tous les dimanches matin à 6 h. ou 6 h. $\frac{1}{2}$, suivant la saison, mes hommes récitent et chantent une partie de l'office de la Ste-Vierge, quand ils n'ont pas à dire l'office des morts pour un confrère décédé. Il y a bien ici à notre résidence une autre congrégation d'hommes prise sur 2 paroisses, mais elle n'a que 400 à 500 membres et notre chapelle est relativement petite.

A. MICHELOT, S. J.

Généalogie du Père Marquette.

SAINT Jean-Baptiste de la Salle, canonisé récemment par S. S. Léon XIII, était petit-cousin de notre P. Marquette. Nous empruntons aux *Lettres de Woodstock* un fragment de l'arbre généalogique dressé à Laon par monsieur Maurice Dollé pour *Marquette College*.

Il est à propos de remarquer qu'une sœur du P. Marquette, du nom de Françoise, fonda à Laon un couvent de religieuses qui prirent le nom de *Sœurs Marquette*. Cette congrégation existe encore, les Sœurs, qu'on appelle maintenant « Sœurs de la Providence », se consacrent particulièrement à l'enseignement. La maison-mère, à Laon, est florissante. On lit dans *l'Histoire du diocèse de Laon* par Dom Nicolas Le Long : « Jean d'Estrées, afin de pourvoir à l'instruction des jeunes filles, introduisit à Laon en 1685 des Sœurs de la Providence appelées *Marquetes* (sic) du nom d'une pieuse fille qui s'étant dévouée à l'éducation des jeunes personnes du sexe, légua sa maison à d'autres qui suivirent son exemple. Ces sœurs sont répandues dans le diocèse, où elles rendent de grands services. » Il n'est pas sans intérêt de noter que, durant la Révolution, ce couvent des « Sœurs Marquette » fut le seul à n'être pas fermé.

Dans les archives de *Marquette College*, où l'on conserve l'arbre généalogique dressé par M. Dollé, on peut voir qu'actuellement vivent cinq descendants de Louis Marquette, père du P. Marquette.

LANCELOT DE LA SALLE épousa en 1580 JEANNE JOSSETEAU, fille de Simon.

Eustache de la Salle, écuyer lieutenant des habitants de Reims en 1608-1610, épousa Catherine Charpentier de Saint-Quentin.

Rose de la Salle épousa Nicolas Marquette, Seigneur de la Tombelle, Conseiller du Roi, élu en l'élection de Laon, né le 15 septembre 1597, fils de Michel Marquette, vicomte de Beau-rioux, seigneur de Gruet et de Corneille, et d'Élisabeth Sureau.

François de la Salle épousa Jeanne Lespagnol, fille de Jean et de Jeanne Rossignol.

Lancelot de la Salle épousa Barbe Cocquebert.

Louis de la Salle, conseiller au Présidial de Reims, mort le 9 avril 1671, épousa Nicole Moet de Brouillet, fille de Jean écuyer Seigneur de Brouillet et de Perrette Lespagnol.

JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE, prêtre, docteur en théologie, chanoine de N.-D. de Reims, fondateur de l'Institut des écoles chrétiennes, né à Reims le 30 avril 1651, mort à Rouen le 6 avril 1719, béatifié le 20 avri 1888, canonisé le 24 mai 1900.

Françoise Marquette, morte à 70 ans le 25 novembre 1697, fonda par acte du 9 octobre 1685, approuvé par l'évêque de Laon, le couvent des Sœurs Marquette.

JACQUES MARQUETTE, Jésuite, missionnaire, découvrit le Mississipi en 1673. Décédé le 18 mai 1675.

Louis Marquette, surnommé le Catalan.

Jean-Bertrand Marquette, conseiller - assesseur en l'Hôtel-de-Ville de Laon.

Nouveaux honneurs que l'Amérique prépare à la gloire du P. Marquette.

9 août 1900.

UN comité vient de se former à Chicago, dans le but d'ériger à Makinac (1) un troisième monument à la gloire du P. Marquette, né à Laon, le 1^{er} juin 1637, mort le 18 mai 1675. Les promoteurs de l'entreprise ont résolu d'éclipser l'éclat des fêtes précédentes et de consacrer à l'érection d'une nouvelle statue une somme de 25.000 dollars, soit environ 128.750 francs.

Rien ne saurait rendre l'enthousiasme des Américains et des Canadiens envers leurs premiers missionnaires. Sans cesser d'être apôtres, ne furent-ils pas aussi les principaux pionniers de ces vastes contrées, ouvertes par leurs efforts à la civilisation, au prix des plus rudes labeurs? Et cependant, en général, les habitants de l'Union se présentent à nous comme des hommes avant tout préoccupés du soin de faire rapidement fortune; et ils s'y appliquent avec une indomptable énergie et une activité sans bornes. Aussi, cette race anglo-saxonne devrait-elle être la dernière, ce semble, à rien entreprendre par pur sentiment. Mais ce serait une erreur de l'en croire dépourvue. Aucun peuple ne sait manifester plus d'enthousiasme, à l'occasion, pour reconnaître le mérite ou glorifier les célébrités.

N'y voit-on pas tous les jours venir d'Europe, à travers l'Océan, les personnages les plus en vogue du vieux monde? Nul n'ignore comment l'artiste de talent et l'écrivain ou le conférencier en renom sont reçus avec transport, proménés de triomphe en triomphe et enrichis par l'or d'un peuple d'administrateurs. Au milieu de cette diversion momentanée, malgré le souci des affaires, les gloires du passé ne sont pas non plus oubliées.

Parmi les hommes particulièrement honorés de l'estime et de la reconnaissance publiques aux États-Unis, il faut placer le P. Jacques Marquette, de la Compagnie de Jésus. Son nom est partout le symbole de l'intrépidité et rappelle la découverte de l'artère commerciale la plus vaste, le Mississipi. En profitant si largement d'une voie de communication aussi exceptionnelle, l'Amérique a su, par reconnaissance, associer le nom du missionnaire à celui du fleuve, dont elle retire tant d'avantages.

Seule, la France semble ignorer encore la gloire qui rejaillit sur elle du fait de cette découverte. En descendant le cours du Mississipi, du 42° au 33° de latitude nord, afin de faire pénétrer sur ses rives, avec l'évangile, la civilisation et la prospérité, Marquette eut la bonne fortune de faire connaître sur ce fleuve le nom de son pays et de planter le drapeau glorieux

1. Jadis Missilimakinac. Lieu de la sépulture du célèbre explorateur. Ses ossements y ont reposé de 1676 à 1837.

de la France. Grâce aux résultats du premier voyage, l'Angleterre échoua, pendant près d'un siècle, dans toutes ses tentatives de spoliation. Elle ne put arracher au premier occupant les vastes domaines bornés à l'ouest par le grand fleuve, limite des prétentions de la France, depuis la Louisiane jusqu'au Canada. Nouveau Xavier, Marquette avait voulu conquérir à la foi chrétienne une région nouvelle. Par surcroît, Dieu lui donna la consolation d'en enrichir aussi sa patrie.

Quel homme devait être cet apôtre, au cœur brûlant, pour se risquer, sans guides, sans argent, sans ressources, sans vivres, sans une provision de vêtements de rechange, avec un canot d'écorce, à la merci des cinq Indiens enrôlés pour le voyage ! C'était peu pour une navigation, encore entourée de dangers, sur un fleuve rapide et profond, où parfois des quartiers énormes de rochers, soutenus par des arbres enlacés, forment des écueils, quand par une débâcle soudaine, ils ne brisent pas tout ce qui se rencontre sur leur passage.

Quand on songe à de pareilles explorations, entreprises avec des moyens si peu proportionnés aux difficultés et aux dangers de la route, l'esprit reste confondu par tant d'audace. De nos jours, qui oserait affronter les tribus de l'Afrique centrale et parcourir ses forêts sans autres armes que la croix, le bréviaire et le calumet de la paix, dont, paraît-il, le P. Marquette fut le premier à faire usage ?

Et cet homme, enfant de Laon, issu d'une famille, sinon la plus considérable, du moins des plus considérées, proche parent de S. J.-B. de la Salle, fils et arrière-petit-fils de magistrats et d'hommes de guerre, après avoir donné à la France le droit souvent revendiqué depuis par le Cabinet de Versailles sur les territoires situés à l'est du Mississipi, est encore presque un inconnu dans sa patrie ! C'est à peine si dans sa ville natale on lui a consacré un maigre souvenir en appelant de son nom, une ruelle, sorte d'impasse.

Au moment où Makinac organise, à l'occasion d'un nouveau monument, des fêtes destinées à le glorifier avec une splendeur inaccoutumée, quand le nom de Laon sera sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs, sa patrie ne saurait-elle faire un effort et rendre hommage à l'un de ses plus illustres fils ? Déjà, la presse s'efforce de le faire mieux connaître.

Un écrivain de mérite prépare une biographie de ce grand explorateur : elle ne tardera pas à paraître. La France aura sans doute à cœur de ne pas laisser à l'Amérique le monopole de la reconnaissance, et Laon voudra lui dédier un monument digne d'elle, digne du vaillant français qu'elle a vu naître.

A. HAMY, S. J.

Les Catholiques du British Honduras.

Extrait d'une lettre du P. Joseph Piemonte à un bienfaiteur (1).

1^{er} mai 1900.

JE travaille depuis 18 ans dans cette mission, et, grâces à Dieu ! au point de vue tant spirituel que matériel, la parole de Dieu est tombée en bonne terre.

Cette paroisse compte à peu près 5,000 âmes : 800 près de la résidence principale, les autres éparses dans un rayon de 25 milles, parmi les étangs et les forêts des tropiques.

Nous avons commencé avec quelques douzaines de fidèles ; nous disions la Messe pour eux, sur une caisse de bois, avec une croix peinte sur le mur, et, tout autour, des bouteilles pour chandeliers.

Le grain de sénévé leva merveilleusement ; les jours de fête, nous comptions de 200 à 300 communions, dans une charmante église gothique qui avait coûté à ces pauvres gens 2,500 francs. La consécration au Sacré-Cœur en juin 1899 me rappela en petit la ferveur des cérémonies grandioses de votre Basilique de Montmartre. J'avais réussi à prosterner tout mon peuple devant le Sacré-Cœur, selon le désir du Saint Père. Cet acte de consécration donna l'idée d'un mémorial de 10,000 francs, un superbe monument de granit, érigé depuis dans la cour de l'église en l'honneur du saint Rédempteur.

Mais l'or se purifie dans le creuset. Nos braves gens avaient montré un grand zèle ; ce zèle, Dieu voulut l'éprouver. Il permit que le 25 novembre dernier, à 2 h. de l'après-midi, leur magnifique église fût réduite en cendres. Rien, absolument rien ne put être sauvé, pas même le Très-Saint-Sacrement.

Un tel désastre ne fit qu'enflammer l'ardeur de leur foi. En 24 heures, ils avaient (chose presque incroyable), dans un village de 800 catholiques, réuni la somme de 20,000 francs. Beaucoup sacrifièrent leurs épargnes de plusieurs années, d'autres vendirent bijoux et vêtements, les autres offrirent leurs propres ouvriers pour plusieurs mois, afin de rebâtir l'église.

Notre espérance, avec le secours de Dieu, est de la voir reconstruite et bénite le 8 décembre prochain, jour de la fête patronale.

L'incendie n'ayant rien épargné, mes pauvres paroissiens ont fait une nouvelle collecte de 750 francs pour remplacer au moins leurs chères statues.

Nous en étions là quand mon bon ange me suggéra de recourir à vous, et nous avons la joie de pouvoir compter sur votre libéralité.

J. PIEMONTE, S. J.

1. Le Père Joseph Piemonte, auteur de cette lettre, est mort le 11 juin 1900, âgé de 49 ans.



NÉCROLOGIE.

Province de Champagne.

PP. Ignace Mangin et Paul Denn, tués en haine de la foi, 20 juillet 1900, Tchou-kia-ho. — F. François Xavier Schnœring, coadj. 26 juillet, Dijon. — P. Louis Beck, 24 septembre, Tchang-kia-tchoang. — Mgr Henri Bulté, 14 octobre, Tchang-kia-tchoang. — P. Charles Polidoro, 13 novembre, Amiens. — F. Jean-Baptiste Dollmann, coadj., Lille, 6 décembre.

Province de France.

F. Yves Boudier, coadj., Rouen, 29 juillet 1900. — P. Transito de la Motte, Paris, 24 août. — P. Jean-Baptiste Sen, Shanghai, 3 septembre. — P. Ange Durand, Paris, 24 septembre. — F. Auguste Salmon, coadj., Paris, 3 octobre. — F. René Aurière, coadj., Poitiers, 25 octobre. — F. Louis Lamant, coadj., Saint-Germain, 2 novembre. — F. Léonard Lavigne, coadj., Paris, 29 novembre. — P. Dominique du Ranquet, Marianopolis, 19 décembre. — F. Pierre Méliçon, Jersey, 15 janvier 1901.

F. Nicolas Berrens (1863-1899).

NÉ le 23 janvier 1863, aux environs de Trèves, Nicolas se préparait aux examens pour devenir instituteur, quand, à l'époque du Kulturkampf allemand, en 1878, un de ses amis, jeune instituteur, indigné des persécutions et des tracasseries suscitées aux bons prêtres catholiques, donna sa démission et vint à Poitiers se préparer au sacerdoce et à la vie religieuse.

Trois mois après, Nicolas suivait l'exemple de son ami. Il avait commencé à apprendre le français, mais il ne le parlait pas encore. Loin de se laisser rebuter par les difficultés, il fit marcher de front l'étude du français et du latin. Esprit perspicace et réfléchi, il avait des aptitudes pour réussir ; mais il dut compter avec son tempérament porté aux névralgies. De violents maux de tête l'arrêtèrent. Dans l'espérance que le repos et l'air natal lui rendraient la santé, il retourna dans sa famille et se mit avec courage aux plus rudes travaux de la campagne. Après une année de ce régime, il nous supplia de le laisser rentrer à l'école apostolique. Huit jours ne s'étaient pas écoulés que les névralgies revenaient avec une nouvelle intensité.

Nicolas y vit un signe de la volonté de Dieu, et sans regrets, il renonça aux études. Au mois d'avril 1880, il demanda à entrer dans la Compagnie de Jésus, comme Frère coadjuteur. Au noviciat d'Angers d'abord, puis en Angleterre, on remarqua son dévouement et sa docilité. Plus tard devenu infirmier, il apporta au service des malades un empressement et un savoir-faire qui le firent grandement apprécier.

Enfin, à sa grande joie, il fut désigné pour la Mission du Kiang-nan : « Dans les derniers mois de cette année 1889, nous écrivait-il, j'aurai le bonheur de partir pour la Chine. Me voici à Paris pour m'y préparer. Chaque jour je vais dans une pharmacie prendre des leçons pour la préparation des remèdes, puis j'accompagne les médecins dans leurs visites à l'hôpital Saint-Joseph, afin de recevoir un enseignement pratique. Je souhaite de ne point tromper l'attente de mes supérieurs et de me rendre utile à nos missionnaires. »

Ce désir si religieux, notre Bon Frère le réalisa pendant les dix années qu'il passa en Chine, et il mourut victime de sa charité. Au mois de juin 1899, il fut envoyé au secours de plusieurs Pères atteints de la dysenterie. Il apprit en route la mort du regretté Père Perrigaud, et se hâta pour apporter aux autres quelque soulagement. Il passa plusieurs jours près des malades, et quand il eut constaté qu'ils étaient hors de danger, il se décida à ramener à Chang-Haï le Père Beaugendre, dont la convalescence était pénible. Il prit une barque pour adoucir le voyage. Il se trouvait déjà à trois ou quatre journées de marche de son point de départ, quand un courrier l'obligea à laisser son malade aux soins des bons anges. Notre bon Frère était rappelé auprès du Père Feuarent, repris de la fatale maladie. Il repartit en toute hâte, et le soir du premier jour, il arrivait chez le Père Dannic, ayant fait plus de vingt lieues sous un soleil de plomb. C'est là qu'il apprit la mort du Père qu'il allait soigner.

Le lendemain, notre Frère se trouva si fatigué qu'il put à peine se lever pour assister à la sainte Messe. La fièvre lui donnait le délire. Deux jours après, l'un des missionnaires l'emmena dans sa résidence, d'où il était facile de s'embarquer pour Chang-Haï. Ils prirent ensemble le bateau et descendirent le fleuve. Il fallut s'arrêter à la résidence de Ou-hou. C'est là que notre malade reçut les derniers sacrements et rendit son âme à Dieu, le 28 juin 1899.

A l'approche de la mort, il recouvra par intervalles la lucidité de son esprit, et sa dernière parole fut : J'ai espéré en vous, ô mon Dieu, et je ne serai point confondu.

Le R. P. François Grandidier 1823-1900.

Lettre du P. Charrier au R. P. Provincial de Champagne.

Rome, le 8 octobre 1900.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

JE ne veux pas m'éloigner de Rome sans vous avoir donné, comme je vous avais promis de le faire, quelques détails sur la mort du très regretté P. François Grandidier. Il est vrai qu'il est bien tard pour le faire.

Mais tous ceux qui l'ont aimé trouveront encore quelque consolation à savoir combien sa fin a été douce et édifiante.

Au commencement de septembre 1899, le Père fut pris de vomissements continus qui firent craindre le retour de sa maladie de 1894, dont la disparition fut considérée comme une grâce presque prodigieuse. Cependant le mal cessa après quelques jours et le Père Assistant put prendre part aux travaux de la Congrégation des procureurs et vaquer à ses occupations ordinaires jusqu'au mois de février.

Le malaise reparut alors. Toutefois le Père put continuer à dire sa messe jusqu'au 12 février inclusivement.

Le médecin qui l'avait soigné à Fiesole étant venu faire une visite à la maison, on en profita pour lui demander son avis sur l'état actuel du malade.

Il constata l'existence d'une tumeur à l'estomac, sans vouloir se prononcer sur la nature de cette tumeur et donna le conseil de la faire examiner par un spécialiste. Le médecin de la maison estima qu'il y avait lieu d'attendre quelques jours, afin de donner à la tumeur le temps de se mieux manifester.

Les vomissements continuaient : le Père cessa de dire la messe le mardi 13. Toujours joyeux il me dit ce jour-là : « Sum in eo ut... »

Le 14, à midi, il y eut consultation. Le médecin spécialiste appelé n'hésita pas à déclarer que la tumeur était un cancer de mauvaise nature et qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison, on pouvait seulement prolonger de quelques jours la vie du malade en le nourrissant artificiellement.

Vers les 4 h., le Père me dit : « J'ai écrit à ma sœur, à Portieux, pour la prévenir de mon état et lui dire qu'on lui enverrait de mes nouvelles, quand il serait temps. »

Comme nous étions à la veille de l'anniversaire de la mort du vénérable P. de la Colombière, je proposai au malade de demander sa guérison par l'intercession du Serviteur de Dieu. « Ce que Dieu voudra, me dit-il. Je ne suis pas un sujet à miracles. » A 7 h. $\frac{1}{2}$, Notre Père lui porta le S. Viatique, accompagné de toute la Communauté.

Le lendemain le médecin terminait sa visite en lui disant : « Ménagez vos forces dans l'intérêt de votre santé. — Mais l'intérêt de l'éternité, reprit-il ! A la volonté de Dieu. »

A 5 h. survint un vomissement. Après qu'il fut passé, il me dit : « Quand je serai mort, vous ferez ma chambre. Vous remettrez tous mes papiers au P. Secrétaire. Il conservera ce qui doit être conservé et brûlera le reste. Et vous demanderez à Notre Père, — je l'ai déjà dit au P. Freddi, — qu'il empêche qu'on fasse aucune notice à mon sujet. Je ne le mérite pas et je désire qu'on ne parle pas de moi. »

Vers 6 h. le T. R. P. Général me dit de lui appliquer la relique du V. P.

de la Colombière : il y consentit. Bientôt après, on lui donna l'extrême-onction.

Notre Père manifesta le chagrin que lui causait la perte trop probable d'un si sûr conseiller. « C'est une perte, me dit-il le vendredi. C'était le bon sens en personne. »

Les forces du malade diminuaient. Il avait fallu renoncer à toute alimentation normale ; l'alimentation artificielle seule le soutenait encore un peu.

Le 18 il me demanda d'écrire à sa sœur pour lui dire nettement l'état où il se trouvait : je lui lus ma lettre et il l'approuva.

Il fut plus affaibli le lendemain : plusieurs fois je le trouvai endormi ou absorbé. Comme je lui demandais, après dîner, s'il n'avait besoin de rien. « J'ai besoin du ciel, » me répondit-il.

Les forces continuaient à décroître. Le mercredi 21, nous crûmes que la fin approchait. Le Père assistant d'Italie, qui était auprès de lui, récita les prières des agonisants. J'allai le remplacer, vers 2 h. de l'après-midi et nous continuâmes à prier jusque vers 5 h. A ce moment tout semblait indiquer qu'il allait expirer. Tout d'un coup je le vis se mettre sur son séant. Il fit un grand signe de croix et articula distinctement et avec force ces paroles : « Mon Dieu, je crois en vous. Mon Dieu, j'espère en vous. Mon Dieu, je vous adore. Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, pour vous seul, pour vous seul, pour vous seul. » Ce sont les dernières paroles qu'il ait prononcées. Ses lèvres ne cessèrent de s'agiter comme si elles formulaient des prières, jusqu'au moment où il s'éteignit le lendemain à huit heures du matin. Mais il n'articula plus un seul mot, durant les quinze dernières heures de sa vie. Un détail montre bien combien sa fin fut paisible. Au moment où le Vénéré Père semblait près d'exhaler son âme, je lui avais mis sur la poitrine une relique du V. Père de la Colombière. Pendant 18 heures, cette relique est restée à la même place, sans qu'aucun mouvement du mourant l'en ait éloignée. Le calme de l'âme répondait à celui du corps. Pas une plainte, pas une impatience, pas ombre d'une inquiétude durant sa maladie malgré les cruelles souffrances qu'elle lui causait. C'a été vraiment le soir d'un beau jour.

Moriatur anima mea morte justorum !

P. CHARRIER, S. J.

De P. Louis Boeteman, S. J., fondateur de l'École apostolique de Turnhout. 1806-1900.

PARTI pour une vie meilleure dans la 94^{me} année de son âge, le vénérable Fondateur de l'École Apostolique ne laisse guère de contemporains qui puissent nous édifier au sujet de son enfance et de sa jeunesse.

D'autre part, sobre de détails et réservé comme il l'était quand il s'agissait de parler de sa propre personne, le bon vieillard sut constamment esquiver nos discrètes et filiales enquêtes le concernant. Nous en sommes donc réduits à une énumération de faits assez froide et peu complète.

Le P. Boeteman naquit à Bruges, le 24 octobre 1806, fête de S. Raphaël. Toute sa vie il voua au glorieux Archange une tendre dévotion, et sur son lit de mort, quand il semblait endormi, il suffisait qu'on lui suggérât l'invocation à S. Raphaël, pour qu'aussitôt il se ranimât et essayât de la répéter.

Dans sa verte vieillesse, il prenait plaisir à rappeler parfois comment les bonnes femmes du voisinage de la maison paternelle, voyant la délicatesse de sa complexion, étaient émues de compassion pour sa bonne mère et se disaient entre elles : « *Cet enfant ne vivra pas longtemps !* »

L'oracle a failli, mais il est probable que cette faiblesse de constitution entrava quelque peu les premières études du jeune Louis, puisque nous ne le voyons entrer dans la Compagnie de Jésus qu'à l'âge de 22 ans : ce fut le 6 sept. 1828 qu'il se rendit au Noviciat d'Estavayer en Suisse.

Pas de détails marquants relativement aux premières années de sa vie religieuse, si ce n'est que son bon Ange l'empêcha un jour d'être broyé. Dans une excursion sur les montagnes de la Suisse, il perdit pied et, emporté sur la pente glacée, il allait infailliblement rouler dans l'abîme, lorsque son compagnon, le P. Weemaes S. J., réussit à l'arrêter en plantant son alpenstock devant lui.

Dès 1833, nous trouvons le jeune scholastique exerçant les fonctions de surveillant et de Professeur de mathématiques au collège de Namur, et il y resta jusqu'au moment où ses Supérieurs l'envoyèrent faire ses études théologiques à Gand. Il avait fait sa Philosophie au célèbre collège de St-Acheul.

A peine ordonné prêtre en 1839, le P. Boeteman fut nommé Recteur du même Collège de Namur qui avait déjà apprécié ses éminentes qualités de professeur et de surveillant, et ce fut pendant son rectorat qu'eut lieu, le 31 juillet 1843, la visite de Sa Majesté Léopold I^{er}, roi des Belges, au Collège de N.-D. de la Paix.

Après avoir gouverné ensuite durant dix années consécutives le collège de Tournai (il y bâtit l'église), l'infatigable et entreprenant religieux fut appelé en Autriche pour y être le premier recteur du « Collège des nobles » de Kalksburg. Il se vit dès lors obligé de par son office d'être en relation avec les familles de la plus haute aristocratie, voire avec les membres de la famille archiducal, qui lui firent même l'honneur de dîner à sa table.

En 1859, le recteur de Kalksburg fut transféré en la même qualité au collège de Bruxelles, d'où en 1863 il passa, comme Supérieur, successivement à la résidence des Jésuites à Gand et au Pensionnat de Bruxelles, déployant partout le même zèle et la même activité, fondant patronages, congrégations, œuvres diverses, suivant les besoins de la localité.

Vint à éclater la guerre franco-allemande, en 1870. Le Père Boeteman faisait précisément du ministère à Metz, quand la ville allait être cernée, et ce fut à grand'peine qu'il obtint un passe-port pour en sortir et retourner à Arlon où il résidait pour lors. Le maréchal Bazaine l'avait prié de bien vouloir se charger d'une lettre pour sa femme et le Père avait accédé volontiers à cette demande, à la condition toutefois que la missive ne contînt rien de compromettant. Il serait long de raconter les péripéties de son voyage, peu sûr en vérité, à travers les lignes ennemies : finalement cependant il se trouva sain et sauf à Luxembourg, d'où il put envoyer à destination le pli à lui confié ; cet acte de bienveillance et de dévouement lui valut plus tard d'être cité comme témoin dans le fameux *Procès Bazaine*.

A peine rentré dans la communauté d'Arlon, l'intrépide religieux obtient de ses supérieurs l'autorisation de retourner sur le théâtre de la guerre : et le voilà, notamment après les batailles de St-Privat, de Sedan, de Metz, membre actif de la Croix-rouge, prodiguant ses soins et les secours de la religion aux blessés et aux mourants. Il ne reculait pas même devant l'office extrêmement pénible, avoua-t-il, d'assister les chirurgiens dans les amputations qu'ils avaient à faire, tenant lui-même les patients et leur prêchant la force et la résignation chrétienne.

Dévoré de zèle pour la Maison de Dieu, il sut encore mettre à profit les villégiatures forcées que lui imposaient les médecins, pour répandre la bonne semence au milieu d'une société d'élite que sa parole charma dès l'abord. Il prêcha, baptisa, desservit même durant un temps considérable la paroisse d'un pauvre curé malade. St-Raphaël, sur la Méditerranée, se souvient encore de « ce prêtre de haute taille, beau vieillard au visage « radieux, de franc regard et au sourire bienveillant, que l'on voit pendant « les saisons d'hiver se promener au soleil le long de la plage. » Ainsi s'exprime le « Saint-Raphaël Revue » dans un article de fond consacré à « M. l'abbé Boeteman » et où l'auteur, peu suspect d'ailleurs de cléricanisme, ne ménage pas les éloges à ce membre illustre d'une Société qui n'a nullement, elle, ses sympathies. « Puissions-nous, dit-il en terminant, bien « souvent encore donner le salut de la déférence à ce grand vieillard au « regard doux, à l'allure un peu solennelle, à ce sincère et discret ami de la « France. »

Le P. Boeteman du reste avait bien mérité de « St-Raphaël » et « St-Raphaël » voulut s'en souvenir en baptisant l'une de ses rues du nom de son Bienfaiteur : ce fut sans doute particulièrement en témoignage de gratitude pour l'hôpital bâti au moyen de fonds par lui recueillis.

Ainsi approchait tout doucement pour l'infatigable Jésuite l'époque de la vie où, vénérable septuagénaire, il sembla qu'il pût légitimement aspirer à quelque repos. Ce fut pour le P. Boeteman le moment de prendre un nouvel élan, se mettant en campagne pour fonder l'œuvre qui, à elle seule, suffit

certes à faire bénir son nom par la postérité reconnaissante, et qui lui valut sans doute aux yeux du divin Maître des mérites incalculables : nous avons nommé l'École Apostolique de Turnhout.

Il faudrait un volume pour raconter dans ses détails cette vaste entreprise, menée à bonne fin, en quelques mois, par cet homme de Dieu, bientôt vieillard, qui s'était soudain passionné pour les nations assises à l'ombre de la mort et prétendait leur envoyer de nombreuses phalanges de missionnaires.

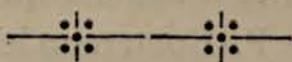
Son rêve s'est-il réalisé?... Au delà de toute espérance, et qui plus est, le Père Boeteman eut la consolation de voir de ses yeux la parfaite réalisation de ce rêve. En septembre 1872, l'École Apostolique de Turnhout s'ouvrit ; en septembre 1897, le religieux, alors nonagénaire, inondé de sainte joie, put entonner le *Te Deum* d'action de grâces, pour les bénédictions que durant un quart de siècle la Divine Providence avait répandues sur son œuvre. Il contempla avec bonheur le planisphère, où on lui avait marqué les diverses plages déjà évangélisées par les 300 jeunes missionnaires sortis de sa pépinière d'apôtres et, dans toute la sincérité de son cœur, il répéta la parole du saint vieillard de l'Évangile « *Nunc dimittis servum tuum, Domine, in pace* : Maintenant, Seigneur, je puis mourir en paix. »

Retiré au noviciat de la Compagnie de Jésus à Tronchiennes, le bon religieux ne s'occupa plus désormais que de Dieu seul : la fin du siècle dont il avait vu les débuts lui disait que bientôt sonnerait pour lui l'heure de la récompense éternelle. Cette heure cependant d'aucuns ne la jugeaient pas si rapprochée encore ; le Père marchait droit comme à trente ans, ses facultés demeuraient vivaces comme à cet âge, et l'on nourrissait l'espoir de voir cet homme étonnant, dont la constitution restait de fer, comme l'était sa volonté, joindre un dernier lustre au nombre de ses années et couronner la série de ses glorieux jubilés par l'auréole du centenaire.

Le Souverain Maître de toutes choses en avait décidé autrement.

A la fin de janvier 1900, le P. Boeteman fut pris d'un refroidissement et après quelques jours de souffrance, il s'éteignit doucement et pieusement dans le Seigneur *in senectute bona et plenus dierum* : dans une belle vieillesse, plein de jours dignes d'être inscrits au Livre de Vie. C'était le 5 février 1900. Le pieux défunt était dans la 94^e année de son âge et la 72^e de sa vie religieuse ; il était prêtre du Seigneur depuis 61 ans.

A bien juste titre, la mémoire du zélé fondateur de l'École Apostolique restera en bénédiction auprès des cœurs généreux qui doivent à sa charitable institution la réalisation de leurs aspirations apostoliques et auprès de ceux qui dans la suite des temps lui seront redevables de la même insigne faveur.



Le P. Louis Gaillard, 1850-1900.

CURRICULUM VITÆ.

1850. 14 juillet. Naissance du P. Louis Gaillard à Paris.
1868. 1 octobre. A 18 ans il entre au noviciat d'Angers ; il y a le P. Stanislas Fréchon pour Maître des novices. Il y rencontre Mgr J.-B. Simon et le P. Capitaine, tous les deux morts en Chine.
- 1870-72. Deux années de Juvénat à Saint-Acheul, près Amiens, dans la province de Champagne.
- 1872-75. Pendant trois ans, il enseigne la grammaire à Tours. Il y rencontre le P. Jacquet, mort au Ning-kouo-fou en 1889, martyr de la charité.
- 1875-76. Il commence à Laval l'étude de la philosophie : sa santé en est fortement altérée.
- 1876-77. Une année de surveillance des élèves à la rue des Postes à Paris, mais surtout année de repos.
- 1877-80. Il reprend au collège du Mans l'enseignement. Il y enseigne la Troisième, la Seconde et la Rhétorique.
- 1880-81. Nouvel essai d'études philosophiques à Jersey, aussi malheureux que le premier.
- 1881-84. Cours de Théologie morale à Jersey. En 1883, le P. Louis Gaillard est ordonné prêtre, à 33 ans, après 15 ans de vie religieuse.
- 1884-85. Troisième an à Slough, en Angleterre, sous la direction du P. Fessard.
1885. 20 octobre. Le P. Louis Gaillard arrive à Chang-hai. Il a alors 35 ans et 3 mois d'âge, 16 ans et 11 mois de vie religieuse. Il vient avec les PP. Bienvenu, Jacquet, Le Blond, morts avant lui dans la Mission.
- 1885-1886. Séjour à Zi-ka-wei ; première étude du chinois ; l'étude augmente ses infirmités.
- 1887-88. Pendant deux ans il est donné au P. Chevreuil pour l'aider dans la direction de l'Orphelinat. Il y rend d'utiles services dans les ateliers de dessin et de peinture.
- 1888-89. Il est envoyé au district, à Hai-men (Ho-sao) à l'extrémité orientale de la section. Essai malheureux : ses infirmités l'empêchent de continuer ce ministère. C'est alors (1888) que paraissent dans les *Études* ses articles sur le vrai portrait de N.-S.
- 1889-90. On essaie à Nankin une école de français pour de jeunes Chinois de familles mandarinales : Le P. Gaillard en est chargé ; mais les élèves viennent bientôt à manquer.
- 1890-92. Le P. Gaillard est rappelé à Zi-ka-wei : il y forme des dessinateurs pour le Musée. En 1890, il publie dans les *Études* ses articles sur la gravure et le dessin en Chine.
- 1892-94. Pendant deux ans il est ministre à Tou-sé-wé, directeur de l'Or-

- phelinat. C'est alors (1893) qu'il publie dans les *Variétés sinologiques* et dans les *Études* ses articles sur la Croix et le Swastika, en Chine.
- 1894-95. Les soucis d'une direction étant incompatibles avec ses infirmités, il doit quitter Tou-sé-wé et se reposer un an à Zi-ka-wei. C'est alors (1895) que les *Études* publient ses *Propos de Chine*.
- 1895-99. Pendant 4 ans il étudie Nankin et ses environs, y ramasse des notes. En 1898, il publie dans les *Variétés sinologiques* son plan de Nankin et annonce une série d'études sur cette ville.
- 1899-1900. Il rentre à Zi-ka-wei pour y utiliser ses notes : il met sous presse un premier numéro sous le titre de *Nankin d'alors et d'aujourd'hui*.
- Pendant les derniers mois de sa vie le Père envoie des correspondances à la *Civiltà Cattolica* qui sont fort appréciées.
- 1900, 6 avril. Il part pour Pékin, où il va représenter la Mission au sacre de Mgr Jarlin.
- 12 mai. Il meurt à Pékin à l'hôpital des Sœurs de Charité, auprès du Nan-Tang.

A sa mort le P. Gaillard avait :

49 ans, 9 mois, 28 jours d'âge.

31 ans, 7 mois, 12 jours de Compagnie.

14 ans, 6 mois, 22 jours de mission, en Chine.

Les 49 années de la vie du P. Gaillard se partagent très nettement en trois époques de durée presque égale. A 18 ans il entrait dans la Compagnie, à 35 ans il arrivait dans la Mission et il y mourait dans la 15^e année de ses travaux. Cette 3^e époque seule nous appartient. Il était arrivé en Chine au sortir du 3^e an, après la formation complète, littéraire et religieuse que la Compagnie donne à ceux qui s'engagent dans ses rangs. Il avait fait ses derniers vœux à Zi-ka-wei presque aussitôt qu'il y était arrivé. Pendant les 14 ans qu'il vécut au milieu de nous, nous avons toujours trouvé en lui un religieux parfaitement régulier, modeste, humble, d'excellent esprit. Ces dons sont sans doute les plus précieux, mais ils sont trop mystérieux pour être loués utilement dans une notice nécrologique.

Dieu avait accompagné ses dons d'ordre surnaturels, d'autres dons, d'ordre inférieur sans doute, mais dont le souvenir est plus facile à recueillir. La Providence avait doué le P. Louis Gaillard d'une nature toute artistique et littéraire. Dessinateur habile, il était surtout artiste dans le goût, dans le jugement. Littérateur délicat, il avait eu la formation solide d'un cours de régence complet mené depuis le Juvénat, l'enseignement des classes inférieures, continué jusqu'à l'enseignement des Belles-Lettres en Seconde et en Rhétorique. Mais ces dons n'étaient pas accompagnés d'un autre don qui eût permis au Père d'en tirer le centuple ; il n'avait pas de santé. Dès qu'il avait été mis aux fortes études philosophiques, la faiblesse

de sa constitution s'était révélée. Quand son cours de régence fut terminé, le P. Louis Gaillard essaya de reprendre les études abandonnées une première fois, le résultat fut le même. Une troisième fois à son arrivée en Chine il essaya le rude travail de l'étude du chinois. Ces essais répétés achevaient de rendre irrémédiable une faiblesse de tout le système nerveux qui fut pour le Père, pendant ses 14 années de Chine, une source de souffrances et sans doute de mérites plus grands encore. Seul le fond de la nature survivait à la ruine ; l'artiste, le littérateur se reconnaissait partout ; mais encore dans toutes les manifestations de son talent le Père laissait voir la débilité de sa nature physique, incapable de fournir l'effort nécessaire à quelque grande œuvre.

I

Dès son arrivée en Chine, le P. Gaillard laissa voir des traits non douteux de cette nature. Il était fixé à Zi-ka-wei pour y essayer l'étude du chinois ; l'infirmité physique s'y opposa dès l'abord : mais en même temps il se trouvait à la porte des ateliers de dessin et de peinture de l'Orphelinat de Tou-sé-wé. Ses goûts artistiques l'y conduisirent dès les premiers jours. Il y trouvait des ouvriers, des Frères chinois adroits, pleins de bonne volonté, mais qui n'avaient jamais eu aucune formation professionnelle, ni artistique. Le P. Gaillard avait beaucoup vu en Europe ; il s'était formé le goût dans les musées, dans les livres ; pendant ses trente années d'observation il s'était formé un goût sûr et classique, ses conseils furent aussitôt de grande utilité à Tou-sé-wé. On s'y occupait alors d'illustrer par la gravure des livres de propagande religieuse. Mgr Garnier avait fort encouragé plusieurs Pères chinois à mettre en langage facile à comprendre l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament. Ces œuvres utiles étaient composées, le P. Gaillard en surveilla et conduisit l'illustration. De nombreux dessins furent faits sur ses indications, d'innombrables planches furent gravées. C'est de cette époque que date le très grand progrès qu'on remarque dans ces gravures d'images saintes qui se font encore à l'Orphelinat du Tou-sé-wé.

Pendant que l'artiste rendait ce service à ses Frères de Chine, le littérateur ne restait pas inactif. C'est de ces premières années de son séjour en Chine que le P. Gaillard datait deux articles parus dans les *Études* de nos Pères de Paris, en octobre et novembre 1888, sous ce titre : *Le vrai portrait de Notre-Seigneur*. Ces articles avaient certainement été composés en France. On y reconnaît le long travail d'une âme religieuse, artiste, littéraire, d'un cœur qui cherche Jésus avant tout, qui s'en est fait un idéal insaisissable, mais toujours poursuivi. Dans ces deux articles le P. Gaillard révèle toute sa nature délicate, inquiète d'un idéal qui n'est pas de ce monde, qui se sait incapable de le saisir, mais qui se dépense néanmoins à le rechercher.

Les rapports journaliers que le P. Gaillard avait avec les dessinateurs et les graveurs de Tou-sé-wé lui fournirent bientôt la matière d'un autre travail où se révèle encore le don d'observation que Dieu avait mis en son âme. Ces dessinateurs chinois, armés du pinceau, de ce même pinceau dont ils se sont servis pour écrire les caractères de leur langue, savent souvent en tirer des merveilles. Bien plus, les dessinateurs en renom sont presque tous en même temps littérateurs. Artistes et littérateurs, ces deux notes caractéristiques du dessinateur chinois, devaient attirer l'attention du P. Gaillard qui trouvait la même chose en son âme. Son esprit d'observateur lui révéla les ressources de l'art du dessinateur, du graveur chinois. Son goût sûr et délicat sut en distinguer les qualités et les défauts. Le littérateur s'empara de ces données et en composa deux articles qui parurent dans les *Études* en mars et en juin 1890 sous ce titre : *La gravure sur bois et les arts du dessin en Chine. Études d'art chinois.*

On avait entrepris en 1892, à Zi-ka-wei, une œuvre qui a déjà produit des fruits et qui en promet encore, c'est une publication des documents chinois qui a pris le nom de *Variétés sinologiques*. Les aptitudes littéraires du P. Gaillard le désignaient pour cette œuvre. Il fut, dès les commencements, sollicité d'y contribuer, et en 1893 il lui fournit son 3^e numéro sous le titre de *Croix et Swastika*, volume de 280 pages orné de nombreuses gravures sur bois et d'une phototypie.

Pour se rendre compte de ce travail, il faut en savoir l'origine. On rencontre en Chine tout un ordre de dessins d'ornementation qui est caractéristique. Dans ces ornements classiques des bonzeries, des pagodes, des tribunaux, des simples boutiques, on rencontre fort souvent la croix. Elle figure dans les caractères de bon augure. On choisit ces ornements qui portent des croix pour décorer la devanture d'une maison, d'une boutique dans la persuasion qu'ils éloigneront le mauvais esprit. Un père de la Mission avait attiré sur ce sujet l'attention du P. Gaillard. Le Père recueillit des notes, mais quand il les eut en main, il craignit de s'aventurer sur un terrain moins solide ; il craignit de toucher aux antiquités religieuses de la Chine, il ne voulut plus considérer dans les nombreux dessins qu'il avait amassés qu'un motif d'ornementation. C'était là en effet le terrain où le P. Gaillard se sentait solide. Il donne en ce travail le dessin de ces ornements, il évite de poser même la question que pourrait soulever la présence de ces croix. Entre autres dessins curieux, on peut citer ceux de lourds calices en bronze ou en fonte que les Chinois prétendent être de très anciens vases de sacrifices, sur lesquels la croix a une place d'honneur choisie certainement avec intention.

Dans ce même travail, le Père pose un problème, qui n'est pas encore résolu, sur le but que peuvent avoir eu les fondeurs de trois X monstrueuses en fer dont on connaît deux échantillons à Nankin. Ces X sont honorées

d'un culte superstitieux ; on y a même vu une croix. Le Père donne toutes les données du problème ; il est encore à résoudre.

II

Le P. Gaillard ne demeura guère qu'à Zi-ka-wei et à Nankin. Il avait habité une première fois cette ancienne capitale en 1888-89. De jeunes Chinois, fils de familles mandarinales, avaient demandé des leçons de français. Le P. Gaillard avait été mis à leur disposition. Mais ce qui leur manquait le plus, c'était l'ardeur au travail. Cette œuvre ne pouvait réussir. Le Père avait pris là une première connaissance d'un vaste champ d'étude. On rencontre en effet encore autour de Nankin quelques monuments des siècles où cette ville fut capitale. On y retrouve des pagodes qui ont été construites à différentes époques, et ces monuments de l'antiquité portent le cachet de leur siècle. Le P. Gaillard, artiste comme il était, observateur judicieux, avait aussitôt compris qu'il y avait là un vaste champ d'étude. De 1895 à 1899, il fut envoyé à Nankin en résidence habituelle, et pendant ces quatre années il ramassa des notes, prit des dessins, des photographies, étudia les monuments connus, en découvrit qu'on ne connaissait pas : il eut bientôt fait le plan d'une série de notices sur Nankin. Plusieurs circonstances favorisaient ce dessein. Le P. J.-B. Simon, qui devait bientôt être évêque et mourir six semaines après son sacre, avait autour de lui à Nankin plusieurs scolastiques de la Compagnie qui achevaient leurs études littéraires. Le P. Simon appréciait les talents du P. Gaillard et l'encourageait fort. Les scolastiques, animés par les explications du Père, fouillèrent les environs et lui signalèrent beaucoup de ruines d'anciens monuments. Les scolastiques chinois cherchèrent dans les anciennes descriptions de la ville l'origine de ces monuments, firent pour le Père les traductions utiles. Au bout de ces quatre années d'études, le P. Gaillard avait en notes la matière de plusieurs notices sur la célèbre ville. Avant tout il était nécessaire d'avoir un plan de la ville. Les Chinois en ont fait sans doute une assez grande variété, mais ils ne pouvaient donner au Père que les noms des localités. Le rapport des distances, les dimensions, les angles étaient absolument fautifs. Le Père leva à la boussole un plan qui fut facilement supérieur à tout ce qui avait été fait jusque-là : il parut en 1898. C'était le n° 16 des *Variétés Sinologiques*, portant le sous-titre de *Nankin d'alors et d'aujourd'hui*. Le Père l'expliquait en disant : « Cette rubrique a pour but d'indiquer que
« l'on entend faire suivre le présent essai d'une série encore indéfinie de
« monographies diverses prenant pour thème cette cité fameuse, fondée il y
« a deux mille ans environ, accrue et remaniée au cours des siècles sous une
« quinzaine de dynasties, en voie même de se moderniser très rapidement,
« Dieu aidant, l'auteur essaiera d'élever peu à peu les assises de cet édifice

« composite, dont ce plan constitue le portique, ou plus exactement les « fondations à ras-de terre. »

Quand le P. Gaillard rentra à Zi-ka-wei, en 1899, il commença à réunir ses notes ; il prépara un premier travail auquel il donnait le titre de *Nankin, port ouvert*. Ce travail était sous presse quand le Père mourut, son manuscrit était livré, l'impression pourra être achevée.

On a retrouvé les notices suivantes en ses notes ; elles sont dans un état de rédaction qui laisse l'espoir de pouvoir les éditer sous ces titres : *Résumé de l'histoire de Nankin. La ville impériale. Les remparts de Nankin. Le tombeau des Ming*. Mais elles perdront certainement à n'être pas publiées par leur auteur lui-même.

Le séjour du P. Gaillard à Nankin lui ouvrit une autre voie, où ses aptitudes de littérateur et la sûreté de son jugement lui promettaient des succès. Nankin est le siège d'un des plus grands mandarins des provinces ; c'est la capitale de la plus riche de ces provinces : elle attire de nombreux visiteurs européens ou chinois. Beaucoup des visiteurs européens voyaient le P. Gaillard. Par les employés des tribunaux il entendait dire beaucoup de choses, parler de beaucoup d'affaires de Chine : il gardait bon souvenir de tout ce qu'il entendait dire, en mûrissait un jugement qui a rarement été trouvé en défaut et était fort goûté en Europe. C'est ainsi qu'il fut amené à donner aux *Études* deux numéros intitulés : *Propos de Chine* qui parurent aux mois de juin et juillet 1895.

Un peu plus tard il fournissait à la *Civiltà Cattolica* des correspondances sur les affaires de Chine qui furent reçues avec reconnaissance. Les vues qu'il y développait étaient rapidement vérifiées par les événements. Il semblait avoir trouvé sa voie. Nous espérons qu'il contribuerait à faire connaître la Chine encore si mystérieuse. Dieu avait d'autres vues. C'est au moment où on pensait voir les talents du P. Gaillard porter leurs plus beaux fruits qu'il fut enlevé à la Mission bien inopinément.

III

Aux derniers jours de mars 1900, Mgr Favier revenait de Rome et de Paris tout joyeux. Il avait obtenu le coadjuteur de son choix, Mgr Jarlin : il était pressé de rentrer à Pékin et d'y faire la consécration du nouvel évêque. Malgré tout, Mgr Favier voulut passer une journée à Zi-ka-wei et s'y montra extrêmement aimable. Entre autres preuves qu'il donnait d'une sincère affection, Monseigneur fit des instances pour qu'un Père de la Mission vînt la représenter au sacre de Mgr Jarlin. Les Supérieurs ne pouvaient s'absenter : le P. Gaillard fut choisi. Meilleur choix ne pouvait être fait. L'humilité du P. Gaillard, son extrême douceur, sa politesse exquise devaient attirer, les charmes de sa conversation devaient captiver ; puis

encore l'artiste, l'écrivain, le correspondant de la *Civiltà Cattolica* devait trouver à Pékin bien des choses utiles à ses travaux. En quittant Zi-ka-wei, le Père avait promis à ses Frères le récit de son voyage. Il fut fidèle à sa promesse : nous avons ses lettres entre les mains. Il demandait qu'on les lui gardât : « Peut-être en pourrai-je tirer quelque chose », disait-il en l'une d'elles. C'est à nous qu'elles rendront ce service. Nous les suivrons, nous les citerons même autant que nous pourrons. Elles racontent un voyage intéressant ; mais surtout elles font bien connaître l'âme délicate et tout aimable du P. Gaillard.

Le P. Gaillard s'embarquait le vendredi 6 avril, à 2 h. de l'après-midi, sur le *Hai-ting*, beau steamer de la C^{ie} chinoise. A ceux qui l'accompagnaient au bateau, le Père promettait de revenir vers le milieu de mai. Personne alors ne prévoyait l'avenir. A 4 h. la marée était propice, les navires prêts au départ descendaient la rivière de Chang-hai les uns derrière les autres. Deux croiseurs italiens, l'*Elba* et la *Liguria* ouvraient la marche. Ils étaient venus en un jour d'exaltation où l'Italie avait rêvé de jouer quelque beau rôle en Chine : ils regagnaient la patrie sans avoir cueilli la plus petite branche de laurier.

La sortie du Kiang est difficile, même pour ces paquebots qui appartiennent au port de Chang-hai. Le *Hai-ting* prit le *chenal du Nord* et dut s'arrêter pendant la nuit entre *Tsong-ming* et *Pao-ta-sao*.

Le samedi matin, 7 avril, le temps s'annonçait mauvais : on amarra solidement tout ce qui était resté mobile sur le pont du navire. Le vent se leva en effet. Le Père fut pris du mal de mer. La nuit du 7 au 8 fut plus mauvaise encore. Un accident de machine empêchait qu'on avançât : la trop grande profondeur de l'eau s'opposait à ce qu'on mouillât les ancres. Le *Hai-ting* était secoué sur les vagues comme une épave perdue. On put enfin faire à la machine les réparations indispensables, rendre son mouvement au navire. Le Père reprit son assurance, et quand, le lundi matin, 9 avril, il revenait sur le pont, on apercevait déjà les hautes montagnes du Chan-tong. Au Kiang-nan les montagnes sont si rares, se tiennent si humblement dans le rang des collines, que cette vue causa au P. Gaillard une joie enfantine, dit-il en ses lettres. A 1 h. on rasait la pointe N.-E. du promontoire du Chan-tong, le navire passait à 500 mètres du Phare. C'est le plus grand de ces côtes. La montagne de ce cap est appelée sur les cartes chinoises *Tchang-chan-teou* (Terminans montes caput), qui peut bien se traduire par *Finistère*. Les circonstances semblables éveillent les mêmes idées en Orient et en Occident. Au pied de ces montagnes, le P. Gaillard remarquait la plage où ont débarqué les Japonais pour prendre à revers les fortifications de Wei-hai-wei. Enfin à 1 h. $\frac{1}{2}$ le navire marchait franchement vers l'ouest, passait devant Wei-hai-wei, vaste rade facile à fortifier, où les Japonais ont enfermé et pris à la Chine ce qui lui restait de sa flotte et

d'où maintenant les Anglais observent les Russes établis vis-à-vis à *Port-Arthur*. Un peu plus loin *Tche-fou* était bientôt dépassé, port riche naguère de tout le commerce du Chan-tong, mais qui s'appauvrit déjà depuis que les Allemands se sont établis à *Kiao-tcheou*.

Pendant la nuit du 10 au 11, la brume entoure le navire ; un coup de sifflet retentit, puis la sirène commence ses mugissements, répétés toutes les minutes ; elle interroge la côte : l'écho lui renvoie sa plainte.

Il y avait en effet réellement à craindre. Dix jours auparavant un grand navire japonais, le *Tokio-Marn*, venant de Kobé, allant à Tien-tsin, s'était perdu là-même et dans des circonstances semblables. Il y a en avant de *Tche-fou* un archipel appelé *Miao-tao* (îles aux singes) au travers duquel les navires doivent chercher leur route. La nuit avait été très noire, un brouillard épais avait empêché de voir un petit feu entretenu sur la plus grande des îles *Miao-tao*. Le *Tokio-Marn* était venu se jeter sur les récifs qui l'entourent. Les flancs du navire s'étaient ouverts aussitôt : le navire avait plongé ; l'avant seul était resté visible. 2 Japonais, 3 Chinois s'étaient noyés. L'équipage et les passagers avaient pu se réfugier sur l'île ; mais là pendant 48 heures ils avaient couru le danger d'être massacrés par les indigènes, jusqu'à ce que le mandarin le plus voisin et un vapeur envoyé de *Tche-fou* arrivassent ensemble pour les sauver du danger. Ce navire était chargé de matériel de chemin de fer pour les Russes de la Mandchourie, de cartouches pour les troupes chinoises de Tien-tsin et de Pékin. Tout cela venait d'Amérique et se perdait en arrivant en Chine. On se racontait ce désastre à bord du *Hai-ting*, en passant près des mêmes écueils. La nuit était assez noire, la brume aussi épaisse : cette expérience toute récente dictait la prudence. Le *Hai-ting* interrompit son voyage. On mouilla par 12 brasses de fond, on changea les feux de position, puis la cloche du bord se mit à sonner incessamment le tocsin. Vers minuit un autre steamer, invisible dans la brume, mugissait de sa sirène. Le son s'approchait rapidement. On se souvint encore d'un grand procès jugé tout récemment à Chang-hai entre deux compagnies de paquebots. Un de ces navires avançait dans la brume en sifflant : un autre stationnait en sonnant ; le premier était arrivé droit sur le second, l'avait défoncé, coulé, et bien des vies avaient été perdues. Aussi, écrit le P. Gaillard, ce fut un soulagement pour tous quand, après une demi-heure d'angoisses, on entendit la sirène s'éloigner.

Le mardi (10 avril) la brume se levait. Le *Hai-ting* dépassait l'archipel des *Tiao-tao* et entrait dans le golfe du *Pé-tché-li*. La mer y devenait boueuse, mais calme. Des oiseaux de la plage venaient jusqu'au bateau : on en prit un. Le soleil en s'élevant avait fait lever la brume à la surface de l'eau ; la sirène dut reprendre ses mugissements jusqu'à ce que, vers 6 h. du soir, le *Hai-ting* jeta ses ancres dans la rade de *Ta-kou*. Il était de 24 heures en retard. Pendant la nuit, un navire de guerre mouillé dans la

vaste rade, la balaya souvent de ses feux électriques et illumina plusieurs fois le paquebot. Les feux de *Ta-kou* étaient eux-mêmes en vue ; il n'y avait donc plus à craindre de péril de mer ; mais sur ces côtes plates et boueuses de Tien-tsin le débarquement est toujours pénible. Pour en augmenter la difficulté, le vent devint fort dès 8 h. du matin. Le *Tender* habituel se présenta au *Hai-ting* pour prendre ses passagers ; il ne put accoster. Une barque chinoise tenta la manœuvre ; un Chinois plus pressé essaya de s'y laisser descendre par une corde ; une vague le couvrit. Ce ne fut pas sans peine qu'on le repêcha. Bientôt après le vent avait molli, le *Hai-ting* s'était un peu avancé. Le P. Gaillard put descendre dans une chaloupe à vapeur et trois quarts d'heure après il atteignait *Ta-kou*. Le premier spectacle qui s'offrait à ses yeux était celui des forts où tant de Français et d'Anglais ont péri en 1858, où le général de Montauban vengea ses camarades en 1860 par une brillante victoire. Aujourd'hui *Ta-kou* est en même temps qu'une place forte, la tête de ligne du chemin de fer qui va à Tien-tsin, puis à Pékin.

Ce chemin de fer, construit par les Américains et les Allemands, est actuellement entièrement entre les mains des Chinois, et les employés, du premier jusqu'au dernier, tiennent à faire sentir au voyageur européen que les Chinois sont les maîtres. Le P. Gaillard eut des difficultés avec les portefaix qui le conduisaient du port à la gare. Les employés se montrèrent d'une insolence extrême. Le Père recourut à leurs chefs ; ils enchérèrent encore sur l'insolence des subalternes. Malgré tout ce monde, le Père s'installa dans le train qu'il appelle « sale, tout en désordre, abominable ». Enfin on part. De *Ta-kou* à *Tien-tsin* on parcourt une « plaine horrible, toute grise, encore endormie dans l'hiver ». A la 3^{me} station, c'est *Tien-tsin*. Le Père du Cray y attendait le P. Gaillard. Ils ne se rencontrent pas. Le Père se fait conduire sur la concession française : là seulement les deux Pères se retrouvent.

Le voyage pouvait être regardé comme terminé.

IV

Le P. Gaillard allait passer à *Tien-tsin* les trois derniers jours de la semaine sainte et le jour de Pâques. Il y trouvait deux Jésuites à la procure de la Mission de nos Pères de Champagne. Ces Pères eurent la délicate attention de lui faire dire l'unique messe du jeudi saint. Il était privé de cette consolation depuis cinq jours. Non loin de la procure était l'église de St-Louis desservie par les Lazaristes. Le P. Gaillard y assista en surplis aux offices de la semaine sainte. Il parle en ses lettres de l'édification que lui donnèrent les chrétiens chinois qui remplissaient l'église, des enfants de chœur chaussés de bottes en soie, coiffés du même bonnet que les prêtres

portent à la messe (Tsi-kin), et des chants liturgiques bien mieux soutenus qu'ils ne le sont au Kiang-nan.

En dehors de ces devoirs religieux, le Père employa les quatre jours qu'il passa à Tien-tsin, en visites utiles. La première était due à l'excellent consul de France, M. du Chaylard, ancien élève de Poitiers et de la rue des Postes, et resté très attaché à ses anciens maîtres ; puis encore au consul anglais, M. Carles, que le P. Gaillard avait connu à Tcheng-kiang. Ces messieurs étaient déjà préoccupés du mouvement insurrectionnel des *Boxeurs*. On multipliait à Tien-tsin les menaces d'incendie. Des affiches posées pendant la nuit par des mains inconnues fixaient la date de l'incendie de tel et tel établissement, mais ces menaces futiles sont si fréquentes qu'on n'en tenait aucun compte.

Le Père visita les concessions. Les deux aînées, la concession anglaise et la concession française, mieux bâties, mais moins affairées que celles de Chang-hai ; puis les deux concessions récentes des Allemands et des Japonais ; car les nations étrangères semblent désirer ne plus faire cause commune en Chine.

En dehors des concessions, le P. Gaillard remontait le *Pé-Ho* jusqu'à la ville chinoise ; il notait l'immense trafic que les jonques font sur le fleuve hérissé de leurs mâts, couvert des barques qui montent et descendent avec chaque marée. Sur ses rives, il remarquait de hautes meules de sel apporté des rivages de la mer dans des sacs en roseaux tressés, entassés par milliers, en plein air, couverts de nattes, en attendant que la Gabelle les expédie dans les provinces. Mais le souvenir qui retint davantage le P. Gaillard fut l'église qui témoigne du massacre de 1870, alors que deux prêtres, dix sœurs de Charité et tout le personnel du consulat de France arrosaient de leur sang cette rive du *Pé-Ho* entre les concessions de la ville murée. Les ruines étaient restées 25 ans sur le sang versé et les Chinois les montraient comme le signe de leur victoire. C'est seulement lorsque les Japonais les eurent bien humiliés qu'ils consentirent à une réparation. Le ministre de France, M. Gérard, exigea que l'ancienne église de N.-D. des Victoires fût relevée ; elle se dresse comme un monument funèbre au milieu d'un cimetière et rappelle le souvenir des victimes. Sa position en évidence sur la rive du *Pé-Ho*, en vue d'une population innombrable qui passe chaque jour devant sa porte, en fait une prédication continuelle du Nom de Dieu ; mais, hélas ! combien l'écoutent ! combien peu la comprennent !

V

Le lundi de Pâques, 16 avril, le P. Gaillard prenait le train direct de Tien-tsin à Pé-kin. Il partait à 11 h. $\frac{1}{2}$ avec un général chinois, ami de nos Pères du Tchéli. Pendant le trajet on parcourt une plaine nue, sans

végétation aucune. A l'ouest, dans le lointain, de hautes montagnes la terminent. Vers 3 heures on arrivait à Ma-kia-pou, station *Terminus*, à 32 lieues de Tien-tsin. Le Père trouvait là un bon char chinois de la Mission ; un Frère Lazariste, le Fr. Denis, s'asseyait sur le brancard, et on partait. Chemins atroces, ornières et poussière inimaginables. C'est la caractéristique de Pékin. Il faut se laver plusieurs fois le jour.

Le Père entrait dans la ville chinoise par la porte centrale du sud, entre deux vastes monuments, le temple de l'Agriculture à l'ouest, et celui du Ciel à l'est. Puis le char suivait une avenue toute droite, longue de cent mètres. Sur tout le parcours, c'est un mélange de misère somptueuse, d'incurie décadente, de grandeur enfantine ! Mais en somme c'est fort typique. Au bout de l'avenue le Père arrivait à la ville tartare ; il y pénétrait par la baie ouest de la porte monumentale. La baie du milieu est réservée à l'empereur ; elle conduit directement au palais. Le palais est désert actuellement. L'empereur, les impératrices, le prince héritier sont partis pour le palais d'été. On paraît les regretter fort peu : ils n'ont l'estime de personne.

Dans la ville tartare, le char tournait à l'ouest, puis remontait au nord, toujours en longeant les murs de la ville jaune sur lesquels on vient de construire des corps de garde. Pendant la nuit les sentinelles ne cessent de pousser des cris pour faire entendre à l'Impératrice-Douairière qu'on veille à sa sûreté. Enfin le char arrivait à la porte orientale de la ville jaune, le *Si-hao-men*. Il en franchissait les voûtes et quelques pas plus loin s'arrêtait devant le *Pé-Tang* (église du nord.)

« Tout le long de la route, écrit le P. Gaillard, mendiants invraisemblables, poussière *item*. L'accès du *Pé-Tang* a bon air, murs rouges, kiosques impériaux à tuiles jaunes. L'ancien *Pé-Tang* rétrocedé à l'Impératrice-Douairière est très apparent au S.-E. A 4 h. $\frac{1}{2}$ nous arrivons. Accueil excellent, cordial de Mgr Favier, de Mgr Jarlin et de tous. Je vis en communauté ; aucun effort à faire pour s'édifier et se plaire ici. L'église toute peinte, est magnifique et fort grande ; elle a des vitraux, deux orgues, de belles chapelles : le tout a grand air et ne détonnerait pas à Paris. Les grands séminaristes accompagnent chacun à tour de rôle à l'orgue du chœur. On fait actuellement une neuvaine *Pro Pace*. Nous avons salut tous les jours. Les chrétiens, nombreux, récitent ou chantent leurs prières : on dit souvent le Graduel ou les versets en plain chant. Ces Pékinois sont autrement musiciens que nos gens du Kiang-nan. Ce matin, 22 avril, j'ai assisté à la répétition de la fanfare à l'*Européenne*. Il y avait 36 exécutants : répertoire de 75 morceaux. Mon seigneur, qui dirige souvent lui-même, vient d'en apporter 50 autres. Il y avait là trois ingénieurs français ; on a joué pour eux la *Marseillaise*, *Sambre-et-Meuse*. Tout cela est vivement enlevé.

« Les bâtiments du *Pé-Tang* n'ont pas d'étage ; ils couvrent une superficie immense. La propreté, l'ordre, la commodité, la simplicité s'y harmonisent partout. Au nord les Sœurs de Charité ont un établissement, puis plus au nord encore, dans le coin N.-O. de la ville jaune, on voit ce qui reste des greniers impériaux (Si-ché-Kou), dont l'Impératrice-Douairière a donné une grande partie en échange de l'ancien *Pé-Tang* qu'elle convoitait. Le catholicisme est en situation honorable à Pékin.

« Monseigneur, avec les pouvoirs, m'a remis la clef de la bibliothèque : elle contient des milliers de livres. Les plus vieux, les plus gros et les plus nombreux viennent de notre ancienne bibliothèque du *Nan-Tang* (église du sud). La section marquée *Astronomia* est formée presque exclusivement de nos anciens livres. J'en ai feuilleté plusieurs. Les dédicaces, les *Ex libris*, les chiffres rappellent les temps passés. On y rencontre surtout les noms du P. Gaubil, de Mgr Alexandre de Gouvea (Franciscain portugais, évêque de Pékin 1782-1808) ; puis encore ces mots : *Missio Sinensis Patrum Gallorum Soc. Jesu. Pekin*. C'est là ce qu'il y a de plus fréquent. On rencontre les mêmes souvenirs dans les rayons qui ont pour titre : Théologie, Histoire, Ascétisme. On conserve aussi quelques rares manuscrits, mais sans grande valeur.

« Mgr Favier a un splendide musée de céramique, des vases, des statuettes, avec d'innombrables *Curios*. Tous les matins, ou plus souvent, j'assiste au déballage des brocanteurs qui viennent tenter Sa Grandeur.

« Il y a encore au *Pé-Tang* un bon cabinet de physique, assez bien fourni d'instruments de cours et de démonstration. Un jeune Lazariste autrichien installe en ce moment quelques instruments enregistreurs des phénomènes météorologiques : il réclame les avis des Pères de Zi-ka-wei.

« Le temps est splendide, encore un peu froid ; quelques fleurs, et peu, très peu de verdure aux arbres. Pas trace de gazon, sécheresse absolue et persistante. »

« Monseigneur voit souvent le ministre de France qui lui communique les télégrammes politiques qu'il reçoit par le gouverneur de la Chine. Sa Grandeur voit aussi quelquefois le ministre de Russie. »

Le P. Gaillard comptait bien utiliser son séjour à Pékin pour y ramasser des notes qu'il pût utiliser dans la suite. Le *mercredi 18 avril*, il montait en char avec M. Chavannes, de la légation de France, pour aller au *Tong-Tang* (église de l'est) dédiée à S. Joseph. C'est l'ancienne résidence des Pères Buglio et de Magalhaens. Tout y avait été détruit lors des persécutions. Le terrain seul avait été restitué en 1860 à Mgr Delaplace. Mgr Favier, alors Père Favier, y avait construit une nouvelle église de 1880 à 1884. Le P. Gaillard jugeait que cette œuvre faisait honneur à son architecte. Du haut de ses tours il pouvait contempler le développement des palais impériaux qui se succèdent du nord au sud entre le *Tong-Tang* et le *Pé-*

Tang. Après cette visite au *Tong-Tang*, le P. Gaillard allait se présenter à la légation et y était reçu par le ministre, M. Pichon, qui voulut bien lui dire qu'il avait gardé un bon souvenir de Zi-ka-wei. De là, toujours en char, dans un de ces affreux chars de Pékin où il faut s'étayer soigneusement pour n'avoir pas les côtes brisées, le Père allait avec deux Lazaristes visiter l'ancien observatoire. Il trouvait en bas du rempart sur lequel il est construit deux des anciens instruments, six sur le rempart lui-même, « merveilleuse-
« ment conçus, dit le Père, exécutés et conservés. La matière est un laiton
« à patine sombre ; les divisions des cercles y sont très nettes, munies de
« verniers, d'alidades et de caractères ou chiffres chinois et européens.
« Comme œuvre d'art, c'est hors pair. Et quels souvenirs ! La plupart des
« parties mobiles des instruments sont enchaînées. J'ai remué pourtant
« quelques pièces et fait un peu tourner le magnifique globe céleste avec
« constellations en relief et inscriptions chinoises en creux. Cela fait honneur
« à la Compagnie et à la Chine de jadis. Du reste, tout ce que je visite et
« vois accentue cette impression : La Chine offre d'énormes ressources, mais
« sa décadence en tout est incontestable. »

Le jeudi 19 avril, le P. Gaillard reprenait ses courses. Dans la matinée il visitait l'établissement des Sœurs de charité dans le voisinage du *Pé-Tang*. A 10 h. il montait en char avec un Père Lazariste et se rendait au *Nan-Tang* (église du sud), l'ancienne église du P. Schall, du P. Verbiest et des Jésuites de la vice-province de Chine. Monseigneur y était invité par les catéchistes de l'église. Ils avaient préparé un dîner mi-chinois, où les douceurs et délicatesses locales abondaient. Le frère de l'ancien ambassadeur catholique à Paris était des convives. On y servait de la glace qui abonde à Pékin ; on en voyait transporter des blocs énormes dans les rues. M. d'Addosio, le plus ancien des missionnaires de Pékin, a le soin du *Nan-Tang* ; il devait bientôt recevoir le dernier soupir du P. Gaillard ; mais il l'ignorait alors, et reçut le Père avec grande joie (1). Ils visitèrent ensemble l'école où les Frères Maristes enseignent le français, les *Joséphines*, religieuses indigènes, maîtresses d'école dans les chrétientés, et enfin l'hôpital des Sœurs de charité où le Père devait revenir pour y mourir deux semaines plus tard. Il y rencontra parmi les religieuses la sœur de nos Pères Antoine et Marc Dechevrens.

Ce qui intéressait surtout le Père au *Nan-Tang*, c'était l'église. « Et
« notre église du Nan-Tang, continue-t-il, c'est bien du style soi-disant
« *Jésuite*, surtout à l'intérieur. Tout y est peint à la détrempe sur papier
« de Corée. Les Chinois y ont refait toutes les arabesques, guirlandes, lam-
« brequins, balustrades, décors d'architecture, fausses coupoles en trompe-
« l'œil, sur les anciens modèles dont des fragments existaient encore. La

1. Quatre mois plus tard, le 15 août, M. d'Addosio mourait lui-même à Pékin, égorgé dans la rue en voulant se rendre au *Pe-Tang*.

« voûte a été réparée, la toiture refaite. Monseigneur y a dépensé cent mille
 « francs. L'intérieur est très vaste ; le trône épiscopal est celui d'autrefois.
 « L'exposition et le tabernacle, retrouvés chez des brocanteurs, ont été ré-
 « parés : un gigantesque retable, à colonnes torsées enguirlandées, occupe
 « tout le fond, vertical et plan, du chœur. En 1860 le général de Montau-
 « ban et le Baron Gros ont fait raser les armes du Portugal dont l'écusson
 « était appendu au front de l'église (1). »

« Le portique de la cour d'entrée porte encore l'inscription chinoise qui
 « témoigne que cette église fut bâtie par un ordre impérial. Dans la cour,
 « devant l'église, on voit encore les deux anciens kiosques impériaux avec
 « stèles en l'honneur des Pères Schall et Verbiest. Les édits impériaux sont
 « gravés en chinois et en mantchou sur une dalle de marbre blanc, sur-
 « montée des dragons impériaux enroulés autour d'un tympan qui porte les
 « trois lettres **IHS**. Les kiosques sont couverts en tuiles jaunes : le tout
 « est en assez bon état de conservation. »

Après une journée employée à ces visites, le P. Gaillard rentrait au *Pé-Tang* (l'ancienne résidence de la Mission française). Il y trouva Mgr Favier dans la joie. « Monseigneur jubile, écrit le Père ; une lettre du Tsong-li-ya-
 « men lui annonce que l'Impératrice accorde sur sa demande et après rap-
 « port du vice-roi local, six boutons bleus aux trois évêques et aux trois
 « vicaires-généraux du *Se-tchoan*. Mgr Favier a déjà lui-même le bouton
 « rouge et Mgr Jarlin le bouton bleu. Autre joie encore ! Le vase précieux
 « offert par le Pape à Sa Majesté chinoise est arrivé intact. Il est superbe.
 « C'est une faïence décorée fort belle, en deux morceaux, ornée d'arabesques,
 « de médaillons, de fleurons de style classique, avec la reproduction d'une
 « grande scène (Maxence) sur une des faces. On va chercher le moyen de
 « le faire arriver à destination. C'est difficile, car l'Impératrice est absente,
 « mais rien ne presse. »

La journée du vendredi 20 avril fut employée à visiter une grande pagode de lamas. A la porte on voyait des troupeaux de chameaux, fort nombreux à Pékin. La pagode elle-même est un magnifique établissement comme il y en a tant à Pékin ; mais elle est bien pauvrement entretenue. Des Mongols, venus de Kalgan, de Kashgar peut-être, y *mesurent* de leur corps étendu sur le sol, en priant à haute voix, une longue piste pavée autour de la pagode. Tout le mobilier est thibétain, le rituel est thibétain. Cet échantillon

1. En 1785 Louis XIV envoyait les Lazaristes français à Pékin. Avec l'autorisation du Saint-Siège ils entraient de plein droit en possession de toutes les propriétés des anciens Jésuites de la *Mission Française* et en particulier du *Pé-Tang* à Pékin. Les biens, les œuvres de la vice-province de Chine restaient entre les mains de Mgr Alexandre de Gouvea, du Tiers-Ordre de St-François et Portugais. Le Portugal, jaloux de conserver pour soi-même le peu d'influence que les missionnaires avaient encore à Pékin, mécontent d'y voir arriver des Français envoyés par leur roi, affichait ce qu'il appelait *ses droits*. C'est alors que les armes du Portugal étaient appendues au portail du Nan-Tang. Mgr de Gouvea était alors vice-président du tribunal de l'Astronomie et chargé de l'école où s'enseignaient les sciences européennes.

d'un pays lointain est fort curieux. Quatre lamas gardent les quatre clefs des quatre cadenas des portes et on les ouvre difficilement. Cette pagode est en grand renom, mais le P. Gaillard y souffrait de voir un culte religieux si manifestement rendu à Lucifer. L'artiste, au contraire, remarquait sur les autels de beaux cloisonnés qui semblent être une spécialité de Pékin.

En date du samedi 21 le P. Gaillard écrit encore à ses Frères de Zi-ka-wei : « Le froid est encore sensible dans la soirée : il faut rester très vêtu. « A midi, le soleil est ardent, le ciel est presque toujours serein. La matinée « a été employée à visiter avec un guide que Monseigneur me donne, « l'énorme pagode nommée *Quang-ming-ting*, au S.-E. du *Pé-Tang*. Elle « était autrefois d'une grande splendeur, mais elle s'écroule çà et là. Les « toits sont couverts de tuiles vernissées, très communes ici. Le travail « de ces édifices est admirable. La perle de la pagode, perle gigantesque, est « la rotonde à deux étages, à rangs de balustrades concentriques et aux toits « émaillés de tuiles bleues vernissées. L'intérieur est plus étonnant encore « pour ses peintures et le décor de la voûte. Toutes ces splendeurs sont « irrémédiablement condamnées à périr, faute d'entretien. Cela a coûté des « millions et les millions manquent, avec le talent, pour réparer. Cette rotonde « est rarement visitée. Élisée Reclus la donne à tort pour le temple du Ciel « qui, incendié en 1875, avait trois étages. Ces spécimens de l'art chinois « lui font grand honneur et dégoûtent des *chinoiseries* extravagantes. Il y « aurait beaucoup à étudier ici, à décrire en détail, à apprendre et à comparer. »

Le dimanche 22 se passait au *Pé-Tang*. Le Père y recevait la visite de quelques-uns de ces Messieurs de la légation qu'il avait vus à Chang-hai. Ces Messieurs lui racontaient que de nombreux placards affichés dans les rues de Pékin annonçaient le massacre général des étrangers pour le surlendemain (mardi 24). Des télégrammes plus certains arrivaient de Taitcheou (au Tché-kiang), annonçaient une émeute, des pillages, des incendies de chapelles; mais surtout de Pao-ting-fou, dans le Tche-li même, à l'ouest de Pékin, il venait de mauvaises nouvelles. Il y avait eu là des batailles entre les *Boxeurs* et les chrétiens. Les *Boxeurs* avaient incendié des chapelles, tué des chrétiens : les chrétiens s'étaient armés, avaient défendu leurs familles, avaient mis 70 *Boxeurs* hors de combat. On augurait de bien plus grands désastres si le gouvernement chinois ne se décidait pas promptement à une action énergique.

Ces émeutiers, que les Européens appellent *Boxeurs*, avaient choisi pour signe de ralliement trois caractères, I Ho Kuen (justice, paix, poing) qui semblent signifier qu'ils prétendent imposer le règne de la justice et de la paix par la force du poignet. Ils faisaient beaucoup parler d'eux à Pékin, alors que le P. Gaillard y était. « On est ici un peu en l'air, écrit-il ; on parle « beaucoup de *Boxeurs*, même en ville, on signale des groupes de ces « *Boxeurs* qui s'exercent à combattre les Européens et surtout, en atten-

« dant, les chrétiens. Ils sont, dit-on, dix mille, vingt mille. Ce sont des
 « illuminés qu'on fanatise par des incantations, des suggestions, auxquelles
 « se mêlent des diableries. Depuis l'histoire ancienne, cela ne varie que de
 « nom, la chose reste la même, de quelque terme qu'on la désigne ; puis
 « des meneurs exploitent ces gens, des bandits grossissent leurs rangs. Tout
 « le monde est affolé vers *Pao-ting-fou* et au Tche-li S.-E. D'endémique
 « le mouvement devient épidémique ; les *Boxeurs* vont jusqu'à s'exercer
 « tout nus en public, ils se tirent les oreilles, bondissent, font des contor-
 « sions, des sauts, des tours de gymnastique, se prosternent vers le S.-E.
 « Ils se disent cent mille. Les chefs leur promettent qu'ils sont invulnéra-
 « bles. Pris, torturés, ils ne souffriront pas ; décapités, ils ressusciteront le
 « 7^e jour. Naguère ils ont (comme dans la mission de nos Pères du Tché-
 « li S.-E.) attaqué en force, avec piques et grands sabres, les maisons des
 « chrétiens. Ceux-ci, pourvus de fusils, quoique en petit nombre, les ont mis
 « en pleine déroute, leur tuant 70 individus. Les survivants sont revenus
 « incendier, même les maisons des païens. On a gardé les cadavres. Les
 « chefs assurent, malgré la décomposition, que le 7^e jour, on les verra re-
 « prendre vie. Lors de la dernière attaque, ces fanatiques s'approchaient à
 « 5 mètres des chrétiens, découvrant leur poitrine nue et criant : « tire,
 « frappe. » Les chrétiens faisaient feu sur ces provocateurs dangereux.
 « Depuis, les légations interviennent avec assez d'énergie et des soldats ont
 « été envoyés au secours des chrétiens menacés. Ici même, à Pékin, on se
 « sent un peu menacé. Si on demandait des matelots en armes, la Chine ne
 « les laisserait probablement pas débarquer. Le prince *Tuan*, père de
 « l'Empereur héritier, est favorable aux *Boxeurs* avec de hauts mandarins.
 « La Douairière, aveuglée, ménage les deux partis, pour ne rien dire de
 « plus. Les missionnaires qui sont ici ne sont pas sans crainte ; on achète
 « fusils et munitions. Mgr Favier n'y pousse pas, non sans quelque raison,
 « mais il faut bien se défendre. On l'a fait jusqu'ici avec succès. Les manda-
 « rins ont demandé aux chrétiens : « Qu'est-ce que cette Dame blanche que
 « les assaillants voyaient sur vos maisons pendant l'attaque ? — Ça ne peut
 « être que la Ste Vierge, » répondaient les chrétiens. Quelques-uns jetaient
 « de l'eau bénite, assurant que les forcenés sautaient comme des diables. »

Le lundi 23 avril, le P. Gaillard reprenait ses courses et en rendait en-
 core compte à ses Frères de Zi-ka wei : « Je suis allé en char au *Cha-la-*
 « *eurl*, en dehors de la ville, à l'Ouest. J'y ai visité les beaux établisse-
 « ments des Frères Maristes et des Sœurs de charité. J'y ai vu un spectacle
 « gracieux, une longue salle, à droite et à gauche, un *Kang* continu
 « (fourneau en briques, ou hypocauste, comme partout ici). Sur ce *Kang*,
 « se faisant face, en uniforme propre et sans souliers, une vingtaine de petites
 « filles de 8 à 12 ans, accroupies devant des métiers à dentelles. Les unes
 « apprennent, les autres enseignent à faire de la guipure noire ou blanche.

« Leurs menottes agiles manient adroitement, avec le plus grand sérieux, « ces bobines et ces épingles. Quand j'entre tout ce petit monde crie : « Bonjour, mon Père. »

« J'ai visité à loisir à « Cha-la-eurl » le cimetière impérial des anciens « Jésuites de Péking. Rien de pareil en Chine, comme aspect et souvenirs. « Il y a là 74 de nos Pères et Frères coadjuteurs, rangés sous de belles « stèles, dans des tombes très bien entretenues, quelques monuments im- « posants : le tout au milieu d'arbustes en fleurs. Ce sont les tombes de « Ricci, Schall, Verbiest, Longobardi, Kögler, Castiglione, de Hallerstein, « etc., de quelques évêques franciscains ou Lazaristes. J'y ai pris quelques « photographies, pas mal de notes, mais je n'ai pas le loisir de faire une « monographie qui me tenterait bien. »

« En rentrant en ville par la porte du N.-O., j'ai visité le *Si-Tang* « (église occidentale) Notre-Dame des Sept-Douleurs. C'est un établisse- « ment plus modeste : il fut commencé par Mgr Mezzabarba, pour la Pro- « pagande, confié à M. Pedrini, Lazariste et à M. Ripa, qui fonda plus tard « la Ste-Famille de Naples. M. Doré, qui en a la charge actuellement, a été « l'élève du P. Célestin Frin et du P. Louis Froger à notre collège St-Ignace « de Paris. L'église est sur la grande avenue que suivent les cortèges impé- « riaux quand ils se rendent au palais d'été ; de là plusieurs de ces Mes- « sieurs ont vu récemment passer la suite de la Douairière, de *Koang-sin*, « le soliveau, et du jeune héritier irresponsable. Ils ont été fort peu édifiés « de ce qu'ils ont vu. Pendant mon absence, M. Pichon est venu au *Pé- « Tang*, et par politesse m'y a demandé. »

« *Mardi 24*, ouragan de poussière, je ne m'y fais pas. On ferme tout, elle « recouvre tout d'une couche épaisse. Dans la matinée je retourne à la « pagode des Lamas qui est au N.-E. tout près du *Pé-Tang*. Mgr Favier « m'a donné un guide très débrouillard. Je voudrais prendre quelques pho- « tographies plus grandes d'une curieuse tour bouddhique. J'y ai rencontré « une violente opposition de ces Lamas audacieux, insolents, sans queue. « A force de parlementer et en plaisantant un peu, je réussis à saisir au vol « deux ou trois vues ; détestables d'avance, utilisables peut-être. Les Euro- « péens sont ordinairement reçus à coups de pierres. Ces Lamas sont dix « mille à Pékin. Le chef de cette splendide pagode a le bouton rouge. Jadis « ils ont dû faire des excuses au *Pé-Tang*. A la sortie on réclame des « sapèques. Le gardien et un bonze plus intransigeant nous suivent jusqu'au « *Pé-Tang* pour en avoir. Mgr Favier (Fan-ko-liang, comme on le nomme « toujours ici) leur fait visiter son église ; ils avouent que c'est magnifique, « mais ils refusent de prendre le thé par crainte du *Mi-yo* (poison, sortilège « caché).

« Dans l'après-midi je travaille longtemps à la bibliothèque ; les deux « tiers des volumes viennent de nos anciens Pères. Les *Series Astronomia*

« *Mathematica, Architectura, Historia, Theologia, Historia naturalis*, en-
 « richiraient bien des bouquinistes. J'y ai pris des notes qui intéresseront
 « plus tard.

« *Mercredi 25 avril*. La tempête de sable continue. Je vais en char au
 « *Tcheng-fou-se*, à 2 h. de Pékin en dehors des portes de l'Ouest. Un
 « jeune Lazariste monte une mule et m'y conduit. C'est le cimetière de
 « l'ancienne *Mission française*. Il ressemble à *Cha-la-eurl*, bien qu'un peu
 « moins splendide. Je prends quelques photographies, quelques notes.
 « Dans ce cimetière disposé comme l'autre, reposent une bonne trentaine
 « de Jésuites, environ autant d'autres missionnaires, surtout des Laza-
 « ristes qui y enterrent encore aujourd'hui leurs défunts. Il y a là encore la
 « tombe monumentale des Français massacrés en 1860. Là reposent Ger-
 « billon, Bouvet, Régis, Paramin, d'Entrecolles, d'Incarville, de Mailla,
 « Ganbil, Attiret, Benoist, Cibot, de Ventavon, Bourgeois, Amyot. Puis les
 « évêques Lazaristes, nos Seigneurs Mouly, Delaplace, Tagliabue. Après un
 « déjeuner sommaire, nous allons visiter le *Ta-tchong-se*, pagode isolée,
 « fort vaste, en rase campagne, qui abrite une énorme cloche. Cette cloche,
 « en beau bronze, est couverte en dedans et en dehors de petits caractères
 « chinois en relief. C'est tout un livre bouddhique qui est reproduit. Il y a
 « aussi du sanscrit : la forme est disgracieuse, c'est un enfantillage coûteux
 « et à grande échelle. La cloche est habilement suspendue à une robuste
 « charpente, sous une rotonde à tuiles émaillées, greffée sur un pavillon à
 « plan carré. Il y a aussi dans la pagode un *Cochon sacré*, vivant, blanc ou
 « rose ; il n'a pas eu ma visite. Nous rentrons en ville par la belle route
 « dallée qui mène au *Yuen-ming-yuen* (palais d'été). Jadis plusieurs de nos
 « Pères et de nos Frères ont fait souvent cette route.

« *Jeudi 26*. Je retourne en char de louage à « *Cha-la-eurl* » pour y com-
 « pléter mes notes, j'y retournerai encore, je l'espère.

« *Vendredi 27*. Toujours avec ce même guide que Monseigneur me prête,
 « j'essaie de rentrer au *Quang-ming-tien* pour y étudier cette rotonde à
 « tuiles bleues dont je vous ai parlé. Je voulais y prendre des photographies.
 « Un bonze nous arrête à la porte ; il ne veut rien entendre, refuse tout,
 « en s'excusant du reste. La foule commençait à s'amasser à la porte ; je
 « rentre bredouille. Le soir Mgr Favier m'apprend que les *Boxeurs*
 « s'exerçaient dans la pagode et dans ses cours, précisément à l'heure de
 « ma visite, pendant que le bonze, qui m'a empêché d'y rentrer, faisait le
 « guet à la porte. Je comprends seulement alors certaines de ses manières.
 « Monseigneur a écrit au gouverneur de Pékin pour le prévenir de ces
 « exercices dangereux qui se pratiquent un peu partout.

« L'après-midi, malgré un ardent soleil et une poussière uniquement
 « *Pékinoise*, je suis sorti assez loin en ville. J'ai vu, au Nord, le *Kou-leou*
 « (édifice du tambour) et le *Tchong-leou* (édifice de la cloche), sorte de

« beffrois massifs, énormes, où l'on *pique* les heures et les veilles sur une
« cloche et sur un tambour. La population me semble assez tranquille : j'y
« récolte peu d'injures, j'entrevois seulement quelques rires insolents, je
« rencontre quelques groupes assez sympathiques. On voit quelques arbres
« dans les cours des habitations, surtout des arbres fruitiers. Ils abondent au
« *Pé-Tang* où ils prennent déjà leurs feuilles. La campagne est encore pou-
« dreuse, sans herbe, ni jaune, ni verte. Les rues sont pleines de mendiants
« presque nus et d'enfants tout à fait : c'est l'été qui s'annonce ; sous ce
« soleil, je récolte un fort rhume. Au *Pé-Tang* on construit encore : c'est
« pour une imprimerie et le petit séminaire (107 élèves). Ce matin j'ai
« compté 18 chameaux déchargeant les matériaux à ma porte. En ville, on
« croise partout de ces envois au milieu des chars et des chariots. On ne
« voit presque pas de palanquins. »

Enfin le dimanche 29 avril, second dimanche après Pâques, avait été choisi pour le sacre de Mgr Jarlin. Mgr Favier s'était réservé de consacrer son coadjuteur ; Mgr Bruguière, vicaire apostolique de Tcheng-ting-fou, dans la partie occidentale du Tché-li, Mgr Bulté, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique du Tché-li S.-E., devaient l'assister. Le P. Marie Bernard, abbé de la Trappe, le P. Becker, S. J. et beaucoup de missionnaires Lazaristes étaient réunis pour la cérémonie. « Grandiose cérémonie, écrit le
« P. Gaillard ; tout le corps diplomatique, quelques dames y assistaient.
« La vaste église était bondée. On y voyait des mandarins de hauts grades
« et des invités de toutes les nations.

« A 11 h. au réfectoire, une seule table de 76 couverts réunissait les
« invités, tous français, sauf un Russe. Mgr Favier, M. Pichon, Mgr Jarlin
« prennent tour à tour la parole. On a fortement insisté sur le protectorat des
« Missions, fort jaloué maintenant. On a fait des vœux pour le Pape et
« pour le Souverain. La fanfare du *Pé-Tang* jouait la *Marseillaise*. La
« Chine était représentée par trois membres du *Tsong-li-ya-men*, un man-
« darin récemment nommé ambassadeur en Russie, et le gouverneur de
« Pékin, tartare, dont on dit grand bien. Les dames étaient reçues chez les
« Sœurs de Charité où le Ministre d'Espagne, M. de Cologan, avait bien
« voulu remplacer Monseigneur.

« L'autre jour, comme j'écrivais dans ma chambre, Mgr Jarlin y est
« entré. Il venait me remercier d'avoir assisté à la cérémonie. Vous devinez
« ce que j'ai répondu en mon nom, au nom du R. P. Supérieur et de vous
« tous. Il m'a dit les choses les plus touchantes et les plus cordiales. Quant
« à Mgr Favier, c'est la même antienne avec plus de simplicité encore et
« d'exubérance : on ne saurait souhaiter mieux. Tous ces Messieurs s'inspi-
« rent envers Mgr Bulté, le P. Becker et moi, des mêmes sentiments. J'ai eu
« l'occasion de causer un peu avec le Ministre de France. Il a une certaine
« rectitude très franche. Je n'ose écrire tout ce que j'ai entendu de flatteur

« pour l'ancienne et la nouvelle Compagnie en Chine, envisagée pourtant
 « sous un aspect trop exclusif. Le P. Li, le P. Tsiang et quelques autres
 « encore sont souvent nommés ici. A la Trappe on lit au réfectoire le
 « *Chen-sin-pao* (messager du Sacré Cœur) de Zi-ka-wei. »

Le P. Gaillard ajoute encore quelques mots sur l'emploi de sa journée du lundi 30 avril. Au matin ce sont les hommages des communautés chinoises au nouvel évêque. A 11 h. seize invités partaient en char pour la légation de France. Au retour, le P. Lazariste, chargé du *Tong-Tang*, conduisait le P. Gaillard dans une famille chrétienne du nom de *Yang* qui a un atelier de très beaux cloisonnés. C'est le second en importance à Pékin. Le premier qui appartient à des païens a envoyé pour 300,000 francs d'objets à l'exposition de Paris.

C'est à ce jour, lundi 30 avril, que s'arrête la correspondance du P. Gaillard. Nous avons su qu'il aspirait à un prompt retour. Un Frère Lazariste qui partait pour Pao-ting-fou, lui proposait cette expédition. Le Père s'excusa pour rentrer plus tôt à Zi-ka-wei. Il allait faire un autre voyage dont personne alors ne se doutait.

Le samedi 12 mai, un peu après 9 h. du soir, un télégramme arrivait à Chang-hai annonçant aux Pères de la résidence de St-Joseph que le P. Gaillard était mort le jour même des suites d'une pleurésie.

Les Lazaristes de Pékin avaient télégraphié la triste nouvelle à la Procure des Pères Jésuites, à Tien-tsin. Le P. du Cray était aussitôt parti pour Pékin et en même temps, par délicatesse sans doute et pour ne pas laisser aux Pères de Pékin les embarras d'une sépulture, il avait tout préparé pour que le cercueil fût transporté de Pékin au cimetière des Jésuites du Tchéli S.-E. En Chine il est très commun de conduire un cercueil au pays de la famille. C'était donc facile à organiser, et le mardi 15 mai le cercueil du P. Gaillard quittait Pékin pour être conduit au cimetière des Jésuites de Hien-hien. C'est là que sa dépouille attendra les gloires de l'immortalité.

Quand on renvoya à Zi-ka-wei les affaires que le P. Gaillard avaient laissées à Pékin, on trouva dans son bréviaire, à l'office du premier jour de sa maladie, quelques maximes de piété découpées dans un calendrier : elles lui servaient de signets : « C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain, « disait l'une d'elles, que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se « mette en vue de tous les côtés et en mille formes diverses. On n'entend « dans les funérailles que des paroles d'étonnement de ce que ce mortel « soit mort. » Et une seconde : « La mort ne viendra pas de loin, avec « grand bruit, pour nous assaillir. Elle s'insinue avec la nourriture que nous « prenons, avec l'air que nous respirons, avec les remèdes même par « lesquels nous tâchons de nous en défendre. »

Il semble que le Père ne fut pas surpris par la mort.

Le P. Joseph Berrard, 1839-1900.

Extrait d'une lettre du P. Lecointre au R. P. Daniel.

Poitiers, 24 juillet 1900.

LE bon Père Berrard nous a été enlevé en quatre heures par une attaque mercredi dernier. Il laisse bien des regrets à ceux qui, comme moi, avaient souvent affaire à lui. Professeur d'accessoires dans sa classe, comme je me sentais soutenu !

Mercredi, donc, il me demande de faire la classe à huit heures. Lui viendra à ma place à neuf heures. Il me dit un grand merci et se remet sur ses cahiers, car il veut terminer un petit travail pour ses élèves.

A neuf heures il prend ma place ; mais deux fois il doit interrompre sa classe ; deux fois il la reprend avec énergie.

Il s'est senti frappé et prévient le P. Préfet qu'il ne pourra pas faire la classe du soir. Le P. Durouchoux remarque chez le P. Berrard un peu de trouble pendant le repas. Il en prévient le P. Recteur. On craint une attaque et un Frère est chargé d'aller voir dans la chambre du Père. Plusieurs fois il y va. Elle est vide et toute grande ouverte. Enfin vers trois heures le Frère entend râler dans la chambre voisine, une chambre inhabitée. Il trouve là le P. Berrard étendu sur le plancher sans connaissance.

Les médecins sont appelés, le R. P. Recteur donne l'extrême-onction, le P. Galinand accourt et renouvelle l'absolution sans percevoir aucun signe certain de connaissance.

A 5 heures nous récitons les prières des agonisants, et à 7 heures et demie, pendant la visite au St-Sacrement, la cloche annonçait que tout était fini.

Le bon Père Berrard avait travaillé jusqu'à la fin pour ses élèves. Il semblait n'avoir voulu les quitter qu'après avoir terminé sa tâche, à la veille de l'examen oral.

Cette année sa vue très affaiblie ne lui permettait plus de lire ses anciens cahiers assez facilement pour dicter en classe. Il avait récrit tout son cours en caractères énormes ; il corrigeait les devoirs, voulait faire lui-même les places d'excellence : mais nous nous demandions ce qu'il pourrait faire l'an prochain...

Un Père disait : « Mourir ainsi sur la brèche ce n'est pas triste. Et si le Père avait pu retrouver sa connaissance sa mort serait enviable. »

R. LECOINTRE, S. J.

Le Père Henri Depelchin, 1822-1900.

LE grand ouvrier des missions de l'Inde et du Zambèze est mort à Calcutta le 26 mai 1900.

Sa carrière a été merveilleusement remplie de travaux et d'épreuves ; il

laisse de belles et saintes œuvres ; qu'il nous soit donc permis de consacrer quelques lignes à sa mémoire.

Le Père Depelchin était né à Russignies, en Hainaut, le 28 juin 1822. A l'âge de 20 ans, il entra dans la Compagnie de Jésus. Il y suivit le cours régulier des études et fut pendant cinq ans professeur à Tournai et à Alost.

En 1859, il était au collège de Namur, quand ses supérieurs l'envoyèrent à la Mission de Calcutta qui venait d'être confiée à la province belge de la Compagnie de Jésus. Il partit en octobre, accompagné de trois Pères belges, de deux Pères et d'un Frère de la province d'Angleterre.

Le Père Depelchin se rendit d'abord à Rome pour y conférer des intérêts de la Mission naissante avec le T. R. P. Général, entre les mains duquel il fit sa profession solennelle. La petite troupe arriva à Calcutta vers la fin de novembre, mais à peine le Père Depelchin a-t-il touché le sol indien, qu'il est réduit à l'extrémité par une attaque de choléra. Il désigne, pour le remplacer, le Père Jean de Vos et fait à Dieu le sacrifice de sa vie, sacrifice qu'il aura plus tard l'occasion de renouveler plus d'une fois, en face de la mort vue de près.

Henri Depelchin se rétablit. Il laisse au Père De Vos les fonctions de Supérieur, et accepte des travaux plus obscurs en ville et au collège naissant. En 1864, il reprend la direction du Collège pour la conserver jusqu'en 1871.

Il trouve à St-François-Xavier cent élèves environ. Maîtres et enfants étaient logés détestablement dans un ancien théâtre. Bientôt le Père Depelchin, très sympathique à Calcutta, a recueilli assez d'aumônes pour installer son jeune monde dans de beaux et spacieux locaux. En quittant sa charge de Recteur, il laisse à Park street cinq cents élèves.

Il était depuis quelque temps appliqué aux Missions de l'intérieur, lorsqu'il fut envoyé dans le vicariat apostolique de Bombay. Il y fut 3 ans recteur du récent collège St-François-Xavier à Bombay et le laissa dans un état aussi prospère que celui de Calcutta. Tout en y exerçant les fonctions de Recteur, il avait enseigné la philosophie, la théologie dogmatique, l'histoire ecclésiastique et l'Écriture sainte.

En 1878, le Père Depelchin fut rappelé en Europe. Le Père Weld préparait en ce moment à Rome et en Angleterre une Mission nouvelle dans le Sud de l'Afrique : elle devait comprendre tout le bassin supérieur et moyen du grand fleuve reconnu par Livingstone, le Zambèze. L'œuvre était confiée à la Compagnie de Jésus et des membres des diverses Provinces furent appelés à y prendre part. Le Père Depelchin se vit chargé par le T. R. P. Général de diriger cette entreprise : aussitôt il organisa le premier départ en Angleterre et en Belgique. Parti de Bruxelles le 29 décembre 1878, il aborda le 8 février suivant à Port-Elizabeth ; en mars, tous les missionnaires destinés à la région du Zambèze se trouvaient réunis à Grahamstown. Le groupe comprenait six Pères et cinq Frères coadjuteurs :

parmi eux 4 Belges : les Pères Depelchin et Croonenberghs, les Frères De Sadeleer et De Vylder. Ils se mirent en marche au mois d'avril, emmenant avec eux, à la façon des Boers, quatre grands wagons-tentes traînés par des bœufs.

La caravane se dirige vers le nord par la route de Cradock, Colesberg, Kimberley, la frontière occidentale du Transvaal et les champs d'or de Tati, elle arrive le 2 septembre près de Gubuluwayo, capitale de Lo Bengula; chef des Zoulous Matabélés. Cette année 1879 et les suivantes se passent pour le Père Depelchin en courses et en expéditions lointaines pour installer sur différents points de l'immense territoire de la Mission les ouvriers apostoliques dont le nombre s'était augmenté de plusieurs contingents venus d'Europe. En 1880, il s'avance successivement jusqu'aux chutes Victoria du Zambèze, et jusqu'à Moëmba, chez les Batongas. Le missionnaire qu'il y installe meurt après quelques jours, empoisonné par les indigènes ; lui-même est gravement malade de la fièvre.

En 1881, il organise la seconde expédition vers le Zambèze, remonte le fleuve en canot indigène, en franchit les cataractes et le 18 septembre arrive à la capitale du roi des Barotsés, qui lui permet de s'établir dans son pays.

Rentré à Grahamstown, il quitte cette ville en mars 1882 pour reprendre la route vers Tati et le Zambèze, où il conduit une nouvelle caravane de missionnaires. Près du Marico, frontière du Transvaal, le vendredi-saint, 7 avril, un accident de chariot lui occasionne une fracture de la jambe gauche et le retient sept semaines sous une tente au milieu du désert africain.

Les péripéties de cet héroïque apostolat ont été racontées avec une charmante simplicité par le Père Depelchin lui-même et par son compagnon, le Père Croonenberghs.

Il se continue jusqu'en 1883, avec de nouveaux voyages pour fonder, relever et entretenir les œuvres payées de tant de fatigues et de cruelles souffrances. Le Père Depelchin passe ensuite quatre années en Belgique, mais son cœur est resté attaché au lointain apostolat auquel il a donné déjà une si grande part de sa vie. En octobre 1887, il retourne aux Indes, va fonder à Darjeeling, dans l'Himalaya, le beau collège St-Joseph dont il termine les nouvelles bâtisses en 1891. Dernière grande œuvre élevée par le courageux vieillard au Dieu qu'il avait prêché en apôtre dans trois parties du monde.

Les forces de cette nature exceptionnelle, l'énergie de cette âme ne sont pas éteintes encore. Il reprend ses cours de métaphysique au séminaire de Kurséong, dirige à Ranchi les études et la préparation apostolique des jeunes missionnaires, et consacre enfin ses derniers travaux aux soldats catholiques de Sérampore.

Cette longue énumération d'œuvres dit assez ce qu'étaient le courage, l'activité, la sainte audace du Père Depelchin. Qu'ajouter de ses vertus de religieux et de Supérieur ? Calme dans les difficultés, inébranlable dans les peines et les revers, joyeux dans sa communauté, visant toujours au grand et au plus parfait en toutes choses, mais sachant, quand la réalité trompait son espoir, se contenter du possible, il était le type achevé de l'intrépide énergie et de la persévérance. Son mâle visage n'avait cependant rien de dur ; une grande bonté d'âme illuminait ses traits : sa voix grave et expressive se faisait écouter avec charme.

Il laisse un profond souvenir aux Indes : un journal de Calcutta l'appelle « Our grand old Man. »

Au moment de mourir, il redit la formule de ses vœux de religion et baisa son crucifix, le même que son compagnon d'Afrique, le Père Law, avait baisé en mourant dans une hutte abandonnée.

(*Missions Belges.*)

Le P. Beck 1861-1900.

EN temps de persécution, ce n'est pas seulement le glaive qui fait des victimes. A la fin de septembre, nous étions avisés de la mort du P. Beck, « mort naturelle », disait la dépêche. Mais le dévouement et la charité y étaient bien pour quelque chose. Le P. Becker le déclare nettement :

15 septembre.

« Le P. Beck vient de mourir. Il meurt victime des fatigues et des émotions du siège de trois mois que nous avons subi. Il nous faisait du fulminate de mercure, ce qui nous a permis d'envoyer à nos voisins des milliers de capsules. Nous les faisons en fer-blanc et excellentes. Mgr Hoffmann du Chan-Si, en a reçu 1,000 ; Tchenn-lieou-chenn, 2,000, etc.

« Cette sainte mort est un présage de paix pour la résidence et la Mission. »

« Bien souvent, écrit encore son Supérieur le P. Séneschal, je lui avais recommandé de se ménager ; mais son dévouement le portait à se dépenser sans compter. Quand la fièvre l'a saisi, elle a trouvé un corps déjà épuisé ; Notre-Seigneur s'était choisi cette victime.

« Le P. Beck aurait pu rendre de précieux services ; ses vertus religieuses plus qu'ordinaires, et l'étendue de ses connaissances lui auraient facilité bien des ministères ; il avait un profond amour des chrétiens chinois. Humble et modeste, réservé dans ses paroles, parfaitement soumis à la direction de ses Supérieurs, le cher Père a emporté avec lui une profonde estime de tous. Il a fait très volontiers le sacrifice de sa vie, ne pensant qu'à une chose : obtenir beaucoup de prières, pour être délivré le plus tôt

possible du purgatoire. Il n'a pas eu de bien grandes souffrances à supporter. Les derniers jours, le délire, presque toujours un délire pieux, le prenait de temps en temps ; et alors qu'il ne pouvait plus articuler, on le vit jusqu'à la fin faire des efforts pour prier. L'agitation qui régnait dans le pays tous ces jours-là, — c'était trois jours avant notre attaque, — ne nous a pas permis de l'enterrer à la montagne : nous avons fait son inhumation provisoire dans l'intérieur de la Résidence. »

Le P. Louis Beck, né à Steenbecque (Nord), n'avait pas encore trente-neuf ans, et n'était arrivé dans la Mission que l'année précédente. Il avait été admis dans la Compagnie en 1882. Licencié ès-sciences, il avait enseigné les mathématiques dans les collèges de Lille et de Reims. C'était un fervent religieux, dévoré du zèle des âmes, comme en fait foi cette lettre, écrite à ses Supérieurs peu de temps après son arrivée dans la Mission :

« Comme je suis heureux de la grâce qui m'a été faite ! Maintenant que je suis venu et que j'ai vu, je ne pourrais, ce me semble, quitter la Chine sans un profond déchirement de cœur. C'est de Dieu sans doute que me vient cette immense pitié, cette affection pour ces multitudes de païens qui peinent, je vous l'assure, sur la terre au-delà de toute expression, et qui n'ont aucune perspective de bonheur après tant de misères. Je voudrais pouvoir instituer une ligue de prières pour la conversion de la Chine. Oui, les aumônes sont nécessaires, indispensables, mais plus nécessaires encore sont d'abondantes, de constantes aumônes de prières et de sacrifices. Si quelqu'un, par exemple, prenait à cœur de répandre et de faire réciter la belle prière de saint François-Xavier pour la conversion des pécheurs ! Ce cri, poussé tous les jours vers le ciel toucherait le Cœur de Dieu, et avancerait plus rapidement cette œuvre de la conversion de la Chine, de ces 408 millions d'hommes, le quart de la population du globe !

« J'ai admiré notre Résidence et nos œuvres de Tchang-kia-tchoang ; mais en voyant nos Frères coadjuteurs, au moins ceux d'Europe, déjà si âgés pour la plupart, je me suis pris à dire : « Pourquoi donc faut-il qu'il n'y ait là personne tout prêt à combler les vides qui peuvent se produire ? Ah ! vous, tel et tel, que j'ai connus en France, comme votre place est marquée ici ! Là-bas, vous rendez service, mais, vous parti, on trouvera facilement des ouvriers pour vous remplacer. Ici, tel Frère disparu, qui le remplacera ? Car ils remplissent des fonctions pour lesquelles on n'improvise pas un remplaçant. »

« Il y a ici tant à faire qu'on ne peut se défendre d'un mouvement de regret en songeant à la surabondance de secours spirituels que possède l'Europe, comparée à la pénurie dans laquelle on est ici. Qu'on me pardonne ces plaintes, peut-être aurais-je mieux fait de ne pas les exprimer tout haut. »

Tel n'est pas notre avis ; et c'est au contraire parce que nous croyons qu'il y a dans ces lignes un souffle de zèle apostolique capable d'enflammer

les âmes vraiment désireuses de la gloire de Dieu, que nous n'avons pas hésité à les publier.

(*Chine et Ceylan.*)

Monseigneur Bulté, vicaire apostolique du Tcheu-li
S. E. 1830-1900.

LE Père Séneschal écrit le 14 octobre : « Un nouveau malheur ajouté à tant d'autres ! Mgr Bulté vient de mourir cette nuit. Il avait peu à peu perdu ses forces au milieu de ces dernières épreuves. Le mardi 10, je lui administraï les derniers sacrements qu'il reçut avec une grande piété ; il nous toucha profondément dans son allocution. Bien des fois il m'avait déclaré offrir bien volontiers sa vie pour le salut de la Mission.

Né le 8 novembre 1830 à Héricourt (Pas-de-Calais), ordonné prêtre en 1854, il avait, durant sept ans, exercé le ministère paroissial dans le diocèse d'Arras. En 1861, il entra dans la Compagnie de Jésus. De Saint-Acheul, il passa au collège de Metz, puis à Laval, mais ne resta que très peu de temps dans ces deux maisons.

Dès 1864, il partait pour la mission du Kiang-nan, en Chine. Depuis longtemps il aspirait aux missions, et, étant encore dans le clergé séculier, il avait porté ses regards vers celles d'Australie. La Providence l'avait conduit sur une autre plage. Il résolut de s'y dépenser tout entier.

Durant quatre ans, il fut chargé de la chrétienté de Tsong-ming, puis appelé au poste de Recteur à Zi-ka-wei, où il fut chargé principalement de la formation des jeunes religieux. Il y resta près de dix ans.

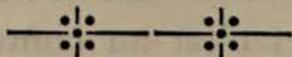
Mgr Dubar, vicaire apostolique du Tche-li, étant mort en 1878, ce fut le P. Bulté qui fut choisi pour lui succéder. En juin 1880, il fut sacré, à Chang-hai, évêque de Botra, et partit le mois suivant pour son nouveau vicariat.

Le moment n'est pas venu de raconter tout ce qu'il fit comme pasteur pour le bien des âmes, et surtout tout ce qu'il souffrit dans une mission pauvre et plusieurs fois éprouvée par la famine.

Il y a quatre ans, il était venu se prosterner aux pieds du Pape et visiter en France les amis et les bienfaiteurs de sa mission. Au retour, il avait pris part au pèlerinage de pénitence, et vénéré les Lieux Saints. Déjà sa santé était ébranlée ; il disait même que sa fin était prochaine.

Comment eût-il pu résister au coup que devaient lui porter les cruels événements de ces derniers mois ?

(*Chine et Ceylan.*)



VARIA.

Moyenne d'âge de nos défunts pour 1899.

LE catalogue des défunts de la Compagnie donne pour 1899, 152 Pères, 32 Scolastiques, 76 Frères coadjuteurs, en tout 260. Il y a une faute d'addition, le nombre des Pères décédés n'est que de 151 ; de plus le Frère coadjuteur Joseph Larranga, mort le 1^{er} août, est marqué à tort parmi les Scolastiques. Le total des morts est donc 259. La moyenne d'âge pour les Pères défunts se trouve être 61 ans, 13 centièmes ; pour les Scolastiques 25 ans, 78 centièmes ; et pour les coadjuteurs 62 ans, 50 centièmes.

Moyenne générale : 57 ans, 17 centièmes. Le doyen d'âge est le Père Justin Boubée de la province de Toulouse, il allait achever dans 2 jours sa 94^e année.

(*Woodstock letters.*)

La famine et le choléra aux Indes.

Mission du Rajpoutana (Indes Anglaises).

Lettres du P. Charles Néouaunic, Capucin, aux apostoliques de Poitiers.

Thandla, 19 janvier 1900.

NOUS sommes éprouvés par une famine qui dépasse en intensité et en étendue la famine d'il y a trois ans. Nos orphelinats regorgent d'enfants affamés qu'on nous apporte de tous côtés et qu'on nous abandonne. Aux Indes, ce genre d'évangélisation est le plus fructueux, car il supprime la caste qui enserme si terriblement les Hindous. Les ressources nous manquent pour venir en aide à tous ces malheureux. Si vous les voyiez dans ma cour, ou aux abords de la chapelle, au coucher du soleil, attendant un peu de maïs grillé ! Il y a quelques jours, une famille Bhille est venue échouer ici, le père, la mère et 5 enfants ; le plus petit a 6 mois, le plus grand 8 ans, tous d'une maigreur effrayante, pouvant à peine se tenir. Près d'eux, un panier contenant tout leur mobilier. Un peu de nourriture a remis les enfants sur pied en 15 jours. Ils sont partis pour l'orphelinat. Le père et la mère sont restés avec une fille, mais le peu que je puis leur donner est insuffisant, et le nombre de ces affamés augmente tous les jours.

Mars 1900. — Les ravages de la famine s'étendent de plus en plus. Nombre de nos Bhills meurent de faim. Les victimes sont si nombreuses qu'on se contente d'enlever les cadavres et de les jeter dans un ravin, où durant la nuit les hyènes et les chacals se les disputent. Le matin, j'ai trouvé des têtes humaines sur la route, des bras ou des jambes à demi rongés un peu plus loin. A force de voir tant d'horreurs, on n'y prend presque plus garde. Nous en avons encore pour six mois, et chaque jour le fléau devient plus terrible. Une moitié peut-être de la population Bhille va disparaître. J'ai traversé des villages complètement vides. On a tué presque tous les bestiaux,

et l'an prochain il sera presque impossible de trouver des bêtes pour labourer la terre. Le foin fait défaut. En bien des régions, on en est réduit à gratter la terre pour se procurer des racines. L'eau aussi manque totalement en bien des villages.

27 avril. — Hier, un Bhill nous arrive, avec un enfant de 12 ans, tous deux exténués. Le père est mort dans notre cour. Nous avons recueilli l'enfant. D'autres enfants ont été amenés et laissés sous notre vérandah. Les parents ont pris la fuite. Comme on pouvait le prévoir, le choléra fait rage en plusieurs centres. L'une de nos religieuses vient d'en mourir. On n'espère pas de pluie avant la mi-juin. Je n'ai point d'eau dans mon puits. J'ai fait creuser dans le lit desséché de la rivière, et quatre femmes Bhilles m'apportent sur leur tête l'eau dont nous avons besoin.

18 mai. — Nous sommes en plein choléra. 35 de nos chers orphelins viennent de mourir en ces six derniers jours. Tous ceux auxquels je m'étais attaché m'ont été enlevés après quelques heures de convulsions. Surpris par le fléau, nous n'avions aucun remède. Au bout de deux jours, j'en ai reçu ; mais les remèdes n'en ont sauvé aucun. Cette maladie est impitoyable : c'est comme une attaque d'apoplexie. Le Père Supérieur de la Mission m'a envoyé des aides ; nous sommes sur pied jour et nuit, bien épuisés. Hier jeudi, 7 morts.

Nous avons fait de beaux plans. Le bon Dieu les a démolis. Que sa volonté s'accomplisse ! Sur les 48 enfants que l'orphelinat comptait avant l'orage, il en reste 12. Tous les jours il s'en présente de nouveaux et les vides ne tardent pas à se remplir.

Nous sommes au temps le plus chaud de l'année. Je dors dehors près de mes enfants. Au petit lever du jour, d'immenses clameurs me réveillent. Un mélange de voix d'hommes, de femmes et d'enfants pleurent ou plutôt hurlent de douleur. La mort a frappé un peu partout pendant la nuit.

29 juin 1900. — A force de manipuler nos pauvres enfants décimés par le choléra, j'ai été pris. Aux premiers symptômes, j'ai cru ma mort certaine. De suite, je dictai au Frère Meinrad, mon compagnon, un télégramme en anglais pour appeler un prêtre. Pendant 36 heures, une série d'accès de crampes s'empara de mes jambes. Enfin je m'assoupis, mes membres étaient glacés. Un nouveau Frère me fut envoyé et commença de suite des frictions énergiques ; une trentaine de sinapismes furent appliqués successivement sur mes jambes et des compresses d'eau glacée sur la tête. Après ces longues heures, je fus hors de danger. A l'approche de la mort que je croyais imminente, je ne me sentis pas ému. Je ne regrettais qu'une chose, mais bien vivement, l'absence du prêtre. Je jetai mes regrets dans le Cœur de Notre-Seigneur et je lui dis : Mon bon Maître, si je suis en si triste état, ce n'est pas ma faute ; c'est vous qui m'y avez mis. A vous de pourvoir au salut de vos pauvres missionnaires. De fait le prêtre ne put arriver que plus de

24 heures après l'envoi du télégramme, alors que d'ordinaire le choléra emporte ses victimes en une douzaine d'heures.

Quand j'étais au plus mal, j'ai bu quelques gouttes d'eau de Lourdes, et j'ai promis à la sainte Vierge de lui bâtir une petite chapelle sur une montagne, aussitôt que les circonstances le permettront.

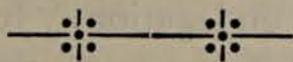
Nos néophytes et même des païens accoururent à la nouvelle de ma maladie. Les uns me massaient les jambes tordues par les crampes, d'autres m'éventaient. Les femmes et les enfants priaient à la chapelle. J'ai été bien touché de constater des traces de reconnaissance dans ces cœurs si grossiers. »

31 août 1900.

« Le choléra nous a quittés pour exercer ailleurs ses ravages. A Neémuch, où autrefois j'achevai mes études théologiques, un orphelinat de 60 enfants venait d'être installé. Le fléau en a emporté 20. Le Père directeur a été frappé lui aussi. Le Frère, son compagnon, lui portait une potion quand il tomba à la renverse, atteint du choléra. Les voilà tous les deux étendus, en proie à des crampes terribles ; quelques orphelins les soignent comme peuvent faire des enfants. Le cuisinier, le seul chrétien d'âge qui soit à la maison, perd la tête en entendant les cris que la douleur arrache aux deux malades. Il ne sait que faire des signes de croix. Entre deux crampes, le Frère se fait mettre sur son séant, et sans y voir, trace sur un papier quelques mots de télégramme pour demander du secours au P. Préfet. Nos deux chers confrères sont aujourd'hui guéris.

Un autre de nos Frères n'a pas été si heureux. Il revenait, la semaine dernière, de Khurda, où nous avons le plus considérable orphelinat de la Mission, quand il fut pris du choléra dans la voiture. A peine arrivé à Mhow, il se met au lit, se confesse et meurt la nuit suivante. Il n'avait que 22 ans.

La famine et le choléra m'ont fait vivre si longtemps au milieu des morts et des mourants que l'idée de la mort ne me fait plus d'impression. Je ne ressens de crainte que pour les jugements de Dieu. Ce n'est pas le bonheur qu'on éprouve en cet affreux pays livré au démon qui attache beaucoup le cœur. En ce bas monde, je n'aime que mon travail de missionnaire. Les hommes et les choses, à tout autre point de vue, n'ont aucun attrait pour moi. »



CHINE.

Les Boreurs à l'hôpital du Nan-tang.

Lettre de la Sœur Lieutier, Supérieure des filles de la Charité.

1^{er} août 1900.

LE 12 juin, la persécution sévissait déjà dans l'intérieur ; les pauvres chrétiens arrivaient en foule et nos murs semblaient s'agrandir pour recevoir les femmes et les enfants... Il y avait alors au Nan-tang quelques soldats que la légation a fait retirer, en nous annonçant que les soldats chinois se chargeaient de nous garder. Alors nous avons commencé à croire au danger, sans avoir peur cependant... Nous étions prêtes à demeurer jusqu'à la fin au milieu de nos vieillards et de nos centaines de femmes et de petits enfants... Le soir, les Européens effrayés sont venus voir si nous étions parties et ont pleuré en nous laissant. Un jeune homme même a voulu rester pour aller nous chercher du secours en cas de danger. Cependant à 9 h. du soir, nous avons réuni nos catéchumènes, nous leur avons demandé si elles voulaient rester païennes et éviter l'ennemi ou si elles voulaient être baptisées. Il y avait des vieillards et des enfants ; sur leur désir ardent nous en avons baptisé 23 ; nous sommes ensuite allées à la chapelle faire le sacrifice de notre vie... Et après avoir prié notre bonne Mère de veiller sur nous, nous avons pris un peu de repos. Deux jours encore nous avons travaillé tranquilles et en paix, lorsque dans la nuit du 14 juin M. Chamot et sa femme (Hôtel de Pékin) sont arrivés avec des volontaires pour nous faire sortir immédiatement. Nous avons d'abord hésité à la pensée de quitter notre maison ; mais à 3 h. du matin ils nous ont emmenées de force, disant que nous regretterions de tomber entre les mains de ces barbares qui ne savent rien respecter. Nous sommes alors partis : Prêtres, Frères, Sœurs et Joséphines ; il était temps ! Quelques heures après, ils entraient à l'hôpital en cherchant surtout les 9 sœurs, suppliant à genoux leurs dieux ou plutôt leurs diables de les faire sortir de dessous terre. Voyant que nous ne sortions pas, ils ont fait sortir de la chapelle toutes nos chrétiennes, à grands coups de couteau ; il paraît que c'était affreux. Après ils ont cassé tout ce qu'il y avait dans la chapelle... Ils nous ont ensuite cherchées sous terre en ôtant toutes les pierres ; ils ont tout volé, puis ils ont mis le feu pendant deux jours entiers... Je n'ai pas le temps de vous raconter les détails sur le Nan-t'ang : c'est affreux, mais c'est magnifique ! Les martyrs ont été très nombreux... — Depuis ce moment nous avons roulé de légation en légation... Je ne puis vous dire ce que nous avons souffert : 5 fois et plus, nous nous sommes trouvées en danger de mort... — Le 17, nous avons appris que nos sœurs du Jen-t'se-t'sang vivaient encore. J'ai supplié M. le Ministre de nous conduire, ce qu'il a bien voulu faire lui-même avec une escorte de soldats. J'avais tant demandé au bon Dieu de revoir la bonne sœur Jaurias ; mais, hélas ! je n'en ai joui que

deux jours. J'ai eu la consolation de la voir mourir comme une sainte... Je ne suis plus propre à rien, je n'ai plus une ombre de force, et les sœurs ont tant souffert qu'elles sont comme moi. — Nous avons en ce moment beaucoup d'ouvrage : une grande ambulance au Pé-t'ang, où j'ai toutes mes compagnes européennes ; je fais ce que je peux, mais le soir mes pauvres jambes refusent leur service. — Nous n'avons plus que le strict nécessaire, nous n'avons rien pu emporter ; linge, habits, tout est brûlé. Je suis réduite à mendier une médaille quand un soldat n'en a pas.

ÉTATS-UNIS.

Hommage rendu par le sénateur Vest à nos écoles Indiennes.

LE samedi 7 avril 1900, le sénateur Vest du Missouri, au cours de la discussion de l'*Indian appropriation Bill*, devant le sénat des États-Unis, a rendu hommage à nos écoles d'Indiens. Deux circonstances ajoutent à la valeur de son témoignage. Il est témoin oculaire ; de plus n'étant pas catholique il n'a aucune sympathie religieuse pour nos œuvres ; il ne juge donc que de ce qu'il voit convenir davantage aux Indiens. Nous transcrivons le *Congressional Record* du 7 avril :

Monsieur le Président, je souscris volontiers à l'amendement de M. Jones, sénateur de l'Arkansas. Je le trouve juste, raisonnable, plein d'humanité. Seulement, à mon sens, l'amendement n'irait pas assez loin. Je n'arrêterai pas l'attention du sénat à la question rebattue des *contract schools*. Mon opinion catégoriquement exprimée nombre de fois me dispensera de la redire à quiconque est tant soit peu au courant du débat.

Certains gens, hélas ! dans ce pays croient qu'un fils d'Indiens ferait mieux de mourir dans son incroyance, voire même dans son idolâtrie que de recevoir l'éducation des mains des Jésuites ou de l'Église catholique. J'aime à le déclarer, je ne partage nullement ces aberrations sectaires et fanatiques. Élevé dans la religion protestante, je prétends y mourir. Je n'ai de ma vie fréquenté l'Église catholique ; je n'ai nul attrait pour beaucoup de ses dogmes ; mais ce que je trouve parfaitement ridicule, c'est cette crainte de voir le gouvernement renversé par l'Église catholique. Je rougirais de mon nom d'Américain, si je donnais dans un pareil travers d'esprit.

Je raisonne en homme du monde qui possède, je l'espère, la pratique de la vie, notamment de la législation, ma sphère d'action et de devoir aujourd'hui. Malheureusement je n'appartiens à aucune organisation religieuse. Libre de tout préjugé en présence de ce qui me paraît être mon devoir, je donnerais à cette question de l'éducation Indienne le même soin qu'à la construction d'un édifice ou à toute autre entreprise importante. Ces pauvres

Indiens, quand il leur faudrait être catholiques, cela leur vaudrait mieux selon moi que de croupir dans leur sauvagerie et leur vagabondage, toujours prêts à partir en guerre contre la civilisation et le christianisme.

Je le disais tout à l'heure, je suis Protestant. J'ai grandi dans la vieille église Presbytérienne d'Écosse. Mon père y occupait une position influente. Dès ma petite enfance, j'avais été informé que les Jésuites ont des cornes, une queue et les pieds fourchus, et que sur leur passage s'exhale une vague odeur de soufre. Il y a quelques années le sénat m'adjoignit au comité des affaires Indiennes ; le comité présidé alors par un homme plein de zèle, M. Dawes, me confia la visite des écoles du Wyoming et du Montana. Je m'en acquittai au prix de difficultés et de travaux qui seraient bien au-dessus de mes forces actuelles. Je visitai chacune des écoles. Il me fallut traverser l'immense plaine des buffalos, jonchées encore des vestiges de ces animaux. Je veux redire aujourd'hui ce que j'ai déjà dit devant le Sénat ; ce n'est pas le beau côté de la question, tant s'en faut ; eh bien, dans tout ce voyage de plusieurs semaines, je n'ai pas rencontré une seule école faisant vraiment œuvre d'éducation dans la force du terme ailleurs que sous la direction des Jésuites. Je n'ai pas vu une seule école du gouvernement, et surtout pas un seul de ces externats tant vantés, où l'on fit quoi que ce soit qui vaille.

On a dit quelque chose de la différence entre les inscriptions et les présences. J'ai trouvé des externats d'enfants Indiens où sur 1500 inscrits on ne comptait pas dix présents. J'excepte, bien entendu, les jours de viande, quand on abattait les bœufs pour la distribution générale ; ah ! ces jours-là, l'école était au complet. A la tête de certaines de ces écoles j'ai vu de vieux prédicants fatigués, des hommes d'état retraités ; 1200 dollars par an et une résidence leur étaient alloués pour la direction des externats Indiens. Je voulus me rendre compte de tout, que voulez-vous ? c'est une vieille habitude ; le nombre des présences était... devinez... *de 3 à 5 sur 100 inscrits*. Je le sais bien, les rapports n'ont pas manqué ; en général ils sont l'œuvre de gens par trop intéressés. Disons-le : pas d'éducation possible dans ces externats.

En 1850, le père de Smet, homme d'abnégation, chrétien et Jésuite, sur la sollicitation des Têtes Plates, s'en fut à leur réserve du Montana. Les Têtes Plates envoient deux jeunes coureurs au-devant des Robes Noires qui venaient leur apprendre la religion du Christ. L'un et l'autre sont massacrés par les Pieds Noirs. Les Têtes Plates envoient deux autres coureurs. L'un d'eux est tué, l'autre, en suivant le Missouri, se fraye une route au prix de fatigues inconcevables et gagne St-Louis. Le Père de Smet avec de jeunes compagnons fonde chez les Têtes Plates la mission de St Mary dans la réserve de Bitter root, et celle de St-Ignace dans celle de Jocko, Je le trouvai étendu dans sa cellule de Ste Marys, tout le bas du corps paralysé : chirurgien accompli, il n'avait pas renoncé encore à l'exercice de son art. Voilà,

je puis le dire, un homme qui a fait tout ce qui est possible pour l'humanité et la religion. Il avait passé 52 ans dans la tribu des Indiens ; je dis bien, 52 ans. Il ne possédait rien en propre, pas même la robe qu'il avait sur le dos, pas même son nom ; unité perdue dans cette organisation demi-militaire qu'on appelle la Compagnie de Jésus. Un ordre pouvait venir à minuit l'appeler au fond de l'Asie ou de l'Afrique, il était prêt, il serait parti sur-le-champ. Pourquoi ? Pour le Christ. Uniquement pour servir la cause du Christ.

Le Père de Smet a donc fondé 2 missions. Puis il a tenté d'instruire les Indiens comme nous instruisons les externes de nos écoles communales. L'échec a été lamentable. En vain les Jésuites, aidés des aumônes de la France et sans une obole du gouvernement, s'y sont-ils acharnés pendant des années, ils ont dû renoncer au système. Chaque soir le retour au *tepee* des filles et des garçons ruinait tout le travail du jour. S'il est une arme que les Indiens s'entendent à manier, c'est le ridicule. Ils ne se firent pas faute de s'en servir pour soustraire leurs enfants à l'influence des Jésuites. Une fille revenait-elle au *tepee*, habillée à l'Américaine, balbutiant l'anglais, stylée par les Sœurs à filer, à laver, à faire la cuisine, on lui reprochait d'avoir du sang de blancs dans les veines, et elle, impatiente de se concilier les siens, se hâtait de répudier les enseignements reçus et ne tardait guères à surpasser toutes ses compagnes en dévergondage.

20 années environ de ces efforts stériles déterminèrent les Jésuites à changer de système. Ils séparèrent les filles des garçons. Ils apprirent aux uns et aux autres à travailler ; car c'est là tout le problème : apprendre non à lire, à épeler, à compter, mais à travailler ; faire enfin justice de cet absurde préjugé, héréditaire chez les Indiens, que le travail revient aux femmes, et que toute occupation dégrade un homme si elle est étrangère à la chasse ou à la guerre.

Problème difficile entre tous, celui de rendre les hommes indépendants. Pas de respect de soi-même sans cette indépendance. Pas de gouvernement qui vaille tant qu'un peuple n'a pas été élevé jusqu'à la dignité de savoir gagner son pain à la sueur de son front. Nègres ou Indiens, une seule chose les tirera de l'abaissement séculaire inhérent à leur vie nomade et servile, une seule, la plus grande, la plus noble du monde, savoir travailler et se suffire à soi-même.

Je me découvre avec respect, passez-moi la métaphore, au souvenir du nègre de l'Alabama, Booker Washington. Lui seul a résolu le problème pour sa race. Fred Douglass a beau être grand politique, il n'y a rien vu. Je reviens du Sud des États, j'ai passé 5 semaines au golfe du Mexique. Je le déclare, la race civilisée n'a jamais eu devant elle problème plus terrible que le problème nègre. Les exterminer, ce n'est pas possible ; les expatrier, pas davantage. Ils seront bon gré mal gré citoyens comme devant, citoyens

comme aujourd'hui. Il faut les assimiler. L'expatriation, rêve de philanthrope ! L'expérience faite dans la Liberia l'a démontré. M. Lincoln l'a essayé ; aussitôt la guerre terminée, il a réalisé des fonds, embarqué ses nègres pour les Indes Occidentales ; résultat : 2 ans après, les quelques survivants épargnés par la fièvre étaient de retour aux États-Unis, et tout, jusqu'au dernier dollar avait été dépensé en pure perte. Le nègre Washington, de l'Alabama, lui, a rencontré juste. Il faudra des années pour exécuter son plan. Il a contre lui les préjugés des ignorants, mais il mérite les applaudissements des États-Unis et de tout le monde civilisé.

Monsieur le président, les Jésuites ont élevé les Indiens partout où ils n'en ont pas été empêchés par l'esprit sectaire, le fanatisme et la couardise de politiques égoïstes, tremblant de perdre un suffrage au district ou aux états, tremblant de déplaire à l'A. P. A. (1). Les Jésuites ont fait de Washington un chrétien et un ouvrier capable de se suffire à lui-même et aux siens. Allez chez les Têtes Plates, allez au Montana, de votre fenêtre du Northern Pacific regardez devant vous, vous verrez l'œuvre du P. de Smet et de ses compagnons, vous jugerez des succès qu'ils ont réalisés jusqu'au jour où l'A. P. A. et les poltrons par elle terrorisés ont tué la colonie. Il y a là maintenant 400 enfants indiens privés d'éducation et pas un dollar pour la leur assurer. Voilà où nous mène la doctrine de nombre de prétendus chrétiens dans vos églises protestantes. Cette doctrine, je la répudie. Je rougirais de parler autrement. Et si ces paroles devaient être les dernières de ma vie publique, elles seraient dignement consacrées à stigmatiser l'esprit étroit d'une politique méprisante basée tout entière sur l'intolérance religieuse.

Au cours de sa dernière session dans cette ville, cette A. P. A. m'a fait le plus grand honneur que j'aie reçu de ma vie. Elle a unanimement demandé ma condamnation pour avoir osé dire cela même que je répète aujourd'hui. La singulière connaissance de nos lois dont cette assemblée a fait preuve en demandant la condamnation d'un sénateur des États-Unis pour avoir exprimé son humble avis, doit la mettre à l'abri de toute critique. Il serait lâche et inhumain de rien dire en présence d'une ignorance de cette force.

Oui, monsieur le président, parcourez cette réserve, passez en revue l'œuvre des Jésuites. Que verrez-vous ? Des habitations confortables, des trou-

1. A. P. A. — *Association protectrice Américaine*, Société secrète organisée dans ces derniers temps. Programme : ostraciser les catholiques. Moyen d'action : calomnier l'Église. Récemment, des tentatives d'incendier les institutions catholiques de la N^{lle}-Orléans, ont été attribuées par des journaux catholiques à l'A. P. A. En 1896, l'homme qui paraissait tout d'abord devoir être le candidat du parti démocrate à la présidence, était M. Bland. Mais M^{me} Bland est catholique, et les enfants de M. Bland sont également catholiques, bien que lui-même soit protestant. C'était plus qu'il ne fallait pour qu'il fût ostracisé par la secte haineuse. Les gens de l'A. P. A. firent distribuer parmi les délégués une carte portant ces mots : « Votez pour Bland, et érigez un confessionnal dans la Maison Blanche. » La majorité des délégués eut-elle peur ? Sans doute, puisque M. Bland fut mis de côté.

peaux de bœufs et de chevaux, et chez les Indiens de l'intelligence et du respect de soi-même. J'y ai trouvé le nouveau système adopté par les Jésuites après 20 années d'insuccès. Ils élèvent garçons et filles, les unissent par le mariage, leur défrichent une terre, leur bâtissent une demeure et de ce nouveau foyer la civilisation rayonne aux alentours. Le système n'admet plus le retour au *tepee* après la journée d'école. Pour apprendre à travailler et à se suffire à soi-même les Jésuites jugent indispensable l'internat, le séjour à l'école nuit et jour, pas de visite des parents sauf en présence des frères ou des religieuses.

Et maintenant, j'en appelle à tous les sénateurs ici présents qui ont comme moi visité cette réserve, notre pays a-t-il jamais reçu une leçon de choses plus péremptoire que le spectacle visible des cars du Northern Pacific, ce problème résolu enfin par les Jésuites et par eux seuls : les Indiens sauvés de leur dégradation ?

Ces Jésuites ne sont pas là pour l'amour des Indiens. J'ai vu l'un d'eux, le vieux Père Ravaille, gisant dans un étroit réduit avec le crucifix au-dessus de sa tête et pour tout salaire le témoignage de sa conscience. Prenez maintenant l'un des nôtres, un clergyman, voire même un de nos hommes d'état, députez-le à cette besogne parmi les Indiens, vous verrez s'il tarde à soupirer après les oignons d'Égypte. Il a une famille, et il ne peut l'emmener avec lui, le salaire n'y suffirait pas. Il se sent partagé entre les habitudes, les délicatesses de la vie civilisée, et les sacrifices austères que réclame une vie dévouée à l'œuvre de l'éducation indienne.

Le Jésuite, lui, n'a pas de famille, pas d'ambition, pas d'autre objectif que le devoir tel que Dieu lui donne de le comprendre ; je ne crains pas de le dire, je l'ai vu de mes yeux. Personne n'a jamais eu une dose de préjugés contre les Jésuites pareille à la mienne, quand je quittai Washington pour aller aux Indiens. Je fis mon rapport au sénateur Teller, ministre de l'Intérieur, ici présent, je disais dans ce rapport ce que je dis ici, ce que je dirais partout, et content d'avoir à le redire.

Monsieur le Président, entendez-le bien, autant de dollars accordés à vos externats, autant de jetés dans le Potomac avec une tonne de plomb par-dessus. Et sur les Indiens l'effet produit est le même que si vous faisiez fondre cet argent pour en extraire par des procédés mystiques la vertu de tirer ces malheureux de leur dégradation et de leur idolâtrie, et de les amener au christianisme et à la civilisation. Faites agréer au gouvernement le système de Pensionnat adopté par les Jésuites après tant d'années d'insuccès, et vous travaillerez utilement à l'éducation des Indiens.

Leurs vieillards sont irrémédiablement perdus pour la civilisation et le christianisme. Ils estiment le travail une ignominie, et abandonnent aux femmes tout le fardeau de la vie. Mais les jeunes gens, vous pouvez les sauver. Il y en a 3,000 aujourd'hui dans le Dakota méridional, 3,000 élec-

teurs, capables de voter. Allez voir au Territoire Indien, les cinq tribus civilisées ; c'est le résultat d'un effort intelligent, dû non aux externats, mais bien aux internats fondés dans la vue de soustraire les enfants à l'influence pernicieuse des vieux Indiens et de les dresser aux arts de la civilisation et de la paix.

Si de toute ma carrière politique il me reste une fierté, c'est d'avoir obtenu à l'école industrielle St-Ignace au Montana une subvention de dix mille dollars. Me rendant à la côte du Pacifique quelques années après, je m'arrêtai pour visiter cette école. Au bruit de mon arrivée, la fanfare des boys vint me recevoir à la gare jouant à volonté Hail Columbia ou Dixie. Leur maître de musique était un Français de distinction dont j'avais fait la connaissance 2 ans auparavant ; il avait gaspillé en grande partie sa fortune dans les salons de Paris ; mais renonçant à cette vie mondaine, il était entré dans la Compagnie de Jésus et s'était voué aux missions Américaines. Musicien accompli, de ses boys il avait fait des artistes.

Je pénétrai dans la mission ; les enfants y étaient occupés à confectionner chapeaux, casquettes, bottes, souliers ; on y voyait tous les métiers depuis le maréchal ferrant et le meunier, jusqu'au cocher et au pâtre. Filles et garçons au terme de leurs études, unis par le lien conjugal, fondaient autant de foyers aussi honorables et dévoués au christianisme qu'aucune famille des États-Unis. Ils étaient catholiques. Pour certaines gens c'est un crime.

Sera-t-il dit, Monsieur le Président, qu'une société secrète viendra nous dicter nos devoirs envers une race persécutée, dépouillée par nous de ses biens et de ses terres, et confiée par Dieu à nos soins comme un héritage sacré ? Je n'accuse aucun sénateur d'avoir d'autre mobile que son devoir. Pour moi, je fais le mien et volontiers j'appuie un amendement bien plus fort que celui du Sénateur de l'Arkansas. Cette œuvre qui s'impose à nous, je voudrais la confier aux mains les plus habiles, comme je confierais la construction de ma maison à l'architecte le plus capable de bâtir selon mes plans et mes goûts. Si les catholiques sont les plus habiles, qu'ils en soient chargés. Si les presbytériens, méthodistes, congrégationalistes ou toute autre dénomination pouvaient mieux faire, à eux de le faire. A quiconque prétendra que c'est là violer la séparation de l'Église et de l'État, je réponds : ce que vous dites est faux. Il ne s'agit pas de catholiciser les enfants d'Indiens, pour en faire de bons citoyens ; il s'agit de leur enseigner que le travail les ennoblit. Quand une fois ils sauront se suffire à eux-mêmes, la voie leur sera ouverte à la civilisation et au christianisme. Voilà mon avis, Monsieur le Président, heureux s'il m'était donné d'en faire un article de votre code.

(Woodstock letters.)

ALLEMAGNE.

Le P. Kircher.

LE 3^e centenaire de la naissance du P. Stanislas Kircher sera fêté par l'érection d'un monument en son honneur sur la place publique de Geisa en Westphalie, sa ville natale. Le Père Kircher, né en 1602, entra dans la Compagnie en 1618. Appelé à Rome, il y demeura 40 ans et acquit une renommée universelle dans les sciences naturelles. Sa correspondance scientifique comprend 114 volumes. Environ 50 de ses ouvrages relatifs aux sciences naturelles et à l'Égyptologie, témoignent de son activité extraordinaire. Le fameux « Museum Kircherianum » doit son origine à ce célèbre Jésuite. (Germania.)

DANEMARK.

Aarhus.

UN livre vient d'être publié par un Protestant, *Aarhus et ses faubourgs*. Les éloges y sont prodigués à l'Église catholique et à la Mission confiée à nos Pères de la province d'Allemagne. « Les catholiques, dit l'auteur, de rien sont devenus un grand nombre. Il n'y avait que deux apprentis tailleurs catholiques dans Aarhus, et ils ne pratiquaient pas leur religion. Mais il y avait quelque part ailleurs un prêtre nommé Straeter. Il se dit : Aarhus possède un bon port, cette ville a de l'avenir. Il y a quelque chose à faire ici. Il vint donc s'y installer, et aujourd'hui les catholiques sont 350 ; ils seraient plus de 800 si un bon nombre n'avaient été séduits et détournés. Le 4 juin, Mgr Von Euch a donné la confirmation à 88 d'entre eux. » L'auteur continue son récit l'espace de plusieurs pages. Aarhus a 45000 habitants. C'est la seconde ville du Danemark, la position la plus importante du Jutland. Notre église catholique se trouve dans la plus belle rue de la ville, à quelques pas de la gare, elle fait l'admiration de toute la ville et de tout le pays, preuve palpable de la vitalité de notre religion si souvent traitée par les protestants comme une momie ou tout au plus comme une ruine vénérable. (Mittheilungen.)

CONGO.

Les fourmis voyageuses et chasseresses.

(Extrait des « Missions Belges », septembre 1900.)

Lettre du Père A. Renard, S. J.

DANS le vaste monde des insectes, il n'y a rien de plus intéressant que les mœurs des fourmis.

Tous les voyageurs du nouveau monde et de l'Afrique ont pu contempler

le spectacle curieux et étrange d'un ruban mouvant d'insectes qui, comme une couleuvre, serpente dans une forêt, fouillant tout sur son passage.

Les rangs sont formés de quatre, cinq, six ou sept individus des deux sexes. Des officiers à la grande taille, aux mandibules menaçantes, vont et viennent, dirigent et commandent. Araignées, blattes, petits serpents, sauterelles, punaises, tout fuit à l'approche de ce monstre, car il les taille en pièces et les dévore impitoyablement s'il parvient à les saisir.

Le R. P. Prévers, missionnaire du Congo, cet admirable observateur de la nature, nous donne des détails précis sur ces bandes voyageuses.

Comme Livingstone, il les classe en rousses et noires. Les premières, dit-il, se rencontrent par caravanes qui mesurent des kilomètres de longueur, ce sont les *nsongeni*. Elles se composent d'ouvriers ou plutôt de porteurs, voyageant au centre de la caravane, et chargés de dépouilles d'insectes et autres débris d'animaux ; d'innombrables soldats chassent et guerroient sous la surveillance de sergents armés de terribles mandibules toutes prêtes à saisir l'imprudent qui voudrait troubler la marche.

Que de fois, écrit-il, je me suis arrêté à les contempler, penché sur les rangs épais de cette armée, jusqu'à ce qu'une bonne morsure au mollet ou au cou vint m'avertir que je m'étais trop avancé. Si la caravane est longue, elle n'est pas moins fournie ; les voyageuses se pressent les unes contre les autres en rangs de huit à dix, parfois juchées sur le dos de leurs consœurs.

Les charges qu'elles portent reposent sur leur dos.

Les rousses ne se rencontrent pas seulement en caravanes mais dispersées dans la plaine ; pendant la pluie, vous voyez tout à coup vos porteurs se mettre à courir en battant des pieds, c'est que sur l'espace de 50 mètres le sentier est occupé en toute sa largeur par ces fourmis en tournée de chasse.

La seconde espèce de fourmis voyageuses est aussi cruelle mais infiniment plus nombreuse. Ce sont les *masengeni*, noires de corps et plus grandes que les *nsongeni*.

Leur caravane plus nombreuse ne s'étend pas sur plus de 4 mètres. L'une d'elles ouvre la marche, explore le terrain, les autres suivent *Iupompa*, comme disent les enfants, c'est-à-dire, sans aucune charge, comme qui dirait un pensionnat qui va faire sa promenade un jour de congé. Elles vivent aussi de proies vivantes et de débris d'animaux. Leur morsure est douloureuse.

Savage, qui a donné des détails intéressants sur les *Driver-ants*, fourmis chasseresses, dans une lettre adressée de Las Palmas, en 1845, à Westwood, dit qu'elles sortent par un temps nuageux ou pendant la nuit. Pour éviter les rayons du soleil, elles se construisent un pont avec de la terre agglutinée au moyen de la salive. Si elles trouvent un passage sous le gazon, ou si le

temps est couvert, elles se dispensent de la construction d'un pont. On voit aussi les grandes fourmis couvrir les ouvrières de leur corps.

Si l'armée des fourmis doit traverser l'eau, elles forment une chaîne jusqu'à l'autre bord ; c'est sur ce pont vivant que les fourmis passent.

On les voit aussi se former en boule, au milieu de laquelle se trouvent les larves et les œufs, et se laisser aller ainsi au gré des flots jusqu'à ce qu'elles trouvent un endroit favorable pour aborder.

Savez-vous combien de temps une colonne de fourmis voyageuses met à défiler ? Le Père de Vos répond à cette question : mercredi matin à 7 heures, dit-il, une tribu de ces insectes traverse une des allées de la mission, jeudi vers la même heure le défilé durait encore ; aujourd'hui vendredi à 10 heures du matin les fourmis allaient toujours. J'ai essayé de compter combien il en passait en une minute, sans pouvoir y réussir, tant est grand leur nombre et la rapidité de leur marche.

Détail curieux : tandis que les petites ouvrières s'avancent chargées de fragments d'herbes sèches, de brindilles ligneuses, d'autres, plus grandes, armées de mandibules, sont postées en sentinelles, faisant la haie sur le parcours des premières et forment de leur corps, aux endroits absolument découverts, une espèce de voûte au-dessus des travailleurs.

Leur entrée dans une maison met en mouvement rats, souris, lézards, blaps, blattes et toute la vermine.

En ordre parfait elles visitent tous les coins et recoins. La Sœur Ignatia écrivait du Congo : « Une nuit, elles envahirent le Dako, et dévorèrent quinze poussins ; un seul leur échappa avec les deux poules.

La caravane pénétra de là dans la cuisine, fit le curage de toutes les marmites et nous empêcha, peu s'en fallut, de trouver à déjeuner, car les morsures de ces fourmis sont fort douloureuses et nos petites cuisinières, avec leurs pieds nus, ne savaient comment parvenir au fourneau pour nous faire du café. Enfin, ne trouvant plus rien à détruire, la caravane se reforma et disparut dans l'herbe. »

Mais c'est surtout quand elles font invasion dans le nid des fourmis blanches qu'elles déploient de la bravoure. C'est Livingstone qui nous raconte une attaque semblable. Lorsque les fourmis noires vont assiéger les fourmis blanches, on voit les *termites* se précipiter au dehors dans un état de confusion impossible à décrire. Les chefs des assaillants, qu'on distingue à leur taille beaucoup plus élevée, surtout dans la partie postérieure, saisissent les fourmis blanches une à une, les piquent de leurs aiguillons et les jettent de côté, mais en les piquant, ils ont versé dans la blessure un liquide dont les effets sont pareils à ceux du chloroforme et qui, sans tuer les *termites*, ne leur permet plus de mouvoir qu'une ou deux pattes de derrière. A mesure que les noirs capitaines rejettent les fourmis engourdies, les soldats s'en emparent et s'éloignent en les emportant.

Occupé à dire mon bréviaire dans le bois, écrit le P. de Vos, me voilà par mégarde au milieu d'une colonne de fourmis en marche. Des morsures cuisantes m'apprennent bien vite qu'il est bon d'avoir un œil devant soi. J'eus beau courir à travers les buissons, pas une de ces irascibles bestioles ne lâcha prise ; il fallut qu'un boy vînt m'aider à m'en débarrasser, car ces fourmis ont des mandibules terribles qu'elles enfoncent dans les chairs même à travers les vêtements.

C'est une chose surprenante qu'il puisse se trouver tant de férocité dans un corps aussi petit. Elles ne se contentent pas de la morsure qu'elles infligent, elles se tournent sur elles-mêmes pour vous tordre les chairs, fouillent la plaie, la déchirent et y mettent une ardeur qui est vraiment révoltante. Si le malheur veut que le bœuf sur lequel vous êtes monté effleure de son sabot la colonne de ces atroces créatures, elles ont bientôt fait d'atteindre vos jambes, et de vous avertir de la faute que vous avez commise en les troublant dans leur marche. Elles ne connaissent pas la crainte et se jettent avec une égale fureur sur les grands animaux aussi bien que sur les plus petits.

Toutefois leur voracité n'est pas sans être utile. Grâce à leur puissance d'absorption, elles débarrassent le pays de tous les cadavres qu'elles rencontrent, purgent les habitations des *termites* et des autres vermines, détruisent quantité d'insectes nuisibles, de reptiles venimeux, qui, sans ces ennemis, finiraient par envahir tout le continent ; les rats, les souris, les lézards, les serpents sont dévorés, jusqu'au python, qui devient leur victime lorsqu'elles le surprennent dans l'engourdissement qu'il éprouve après avoir mangé.

Comment lutter contre cet insecte cruel qui déchire son ennemi de ses mandibules puissantes et le perce de son dard empoisonné ?

Nous lisons dans le *Manuel des voyageurs et des résidents du Congo* :

La fourmi est, après l'insupportable moustique, l'un des ennemis les plus redoutés de l'Européen au Congo. Dans les défrichements, l'on devra entretenir des feux sur lesquels on placera en permanence de grandes marmites d'eau. Dès qu'une colonne de fourmis est signalée, on l'arrose du liquide bouillant. Le procédé qui consiste à promener sur la colonne des copeaux de bois enflammés est trop lent et inefficace : il provoque la dispersion des fourmis et non leur destruction.

Les endroits défrichés sont moins fréquemment envahis par les colonnes de fourmis.

On peut répandre sur les lieux fréquentés par celles-ci des cendres de bois, du marc de café ou quelques gouttes d'acide phénique ; les feuilles de tomates aussi leur déplaisent et les déterminent à déguerpir.

Une solution de 100 grammes de savon indigène dans un litre d'eau donne aussi de bons résultats si l'on en badigeonne, à l'aide d'un pinceau et à plusieurs reprises, les parties des arbres ou des meubles attaqués par les fourmis ou par d'autres insectes.

A. RENARD, S. J.